

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



Un petit nombre seulement de l'armée de la capitulation eut l'occasion et le courage de partir par Dunkerque. Les autres rentrèrent chez eux et attendirent patiemment que leurs familles, qui traînaient dans quelque coin de France, rentrassent au pays pour raconter leurs souffrances.

Faut-il s'étonner dès lors que les ordres les plus contradictoires étaient donnés? Voulait-on tenter d'accompagner en Angleterre le corps expéditionnaire britannique, les chefs répondaient: «Vous devez rester avec vos hommes». Si l'on voulait profiter de la désorganisation qui régnait à ce moment même dans les services allemands, les gens bien informés vous disaient: «Le désir du Roi est que les officiers de l'active aillent en Allemagne».

CHAPITRE II

L'attente

Alors, commença pour beaucoup une époque d'attente. Il ne m'appartient, pas dans le cadre de ce récit, de dire ce que fut l'occupation. Mais je dois, pour être complet, essayer de dégager la psychologie du cadre des officiers.

Il est évident que la situation dans laquelle nous avait placés la capitulation était équivoque. Ceux qui n'avaient pas été envoyés en Allemagne étaient rentrés chez eux sans aucun document de démobilisation belge, mais avec l'accord des autorités allemandes. Que devaient-ils faire? «Se remettre au travail», comme avait dit le Roi, c'est-à-dire entrer dans les affaires? C'est le parti que prirent les plus intéressés.

D'autres retrouvaient dans des administrations d'Etat ou des organisations telles que le «Secours d'Hiver», l'esprit de fonctionnarisme qu'ils avaient acquis avant guerre à l'armée. Ceux-là allaient tous les jours faire leur partie de cartes au bureau, touchaient leur traitement, décourageaient ceux qui voulaient se rendre en Angleterre pour continuer la lutte.

Ce furent les mêmes qui, dès le 4 septembre 1944, retournèrent à leurs ronds-de-cuir qu'ils n'avaient pas quittés pendant toute la guerre, avec la seule différence qu'à partir de ce jour, ils ressortirent de la naphthaline leurs tenues rutilantes. Comme ils se trouvaient sur place, le ministre les prit pour conseillers et eut recours à leurs lumières pour bâtir l'armée nouvelle que réclamait la Belgique.

Mais tous les officiers de l'active et, surtout, tous les officiers de réserve restés au pays ne se cantonnèrent pas dans cette attitude passive.

Dès le mois de juillet 1940, nous avions repris contact avec nos hommes. D'abord, par un souci de maintenir un lien qui s'était forgé pendant ces longs mois de mobilisation et ces quelques jours de combats. Ensuite, parce que, parmi eux, il en était un grand nombre qui ne demandaient qu'à faire quelque chose et dont il fallait canaliser les énergies.

Au début, ce furent des réunions dans les cafés, où l'on se contentait d'échanger des souvenirs et de donner des nouvelles de camarades absents. Puis une sélection se fit et, bientôt, l'on vit des petits noyaux reconstituer les unités; on se mit à réunir des armes, des pistolets que l'on avait enterrés près de Bruges, ou provenant des stocks d'usines de Liège, des munitions françaises abandonnées. Ces expéditions, qui ne manquaient pas de danger, calmaient les ardeurs des plus impatientes.

Mais des imprudences se commettaient: bavardages dans les cafés, vantardises. Et, bientôt, commencèrent les premières arrestations.

Pendant ce temps, en France, la situation n'était pas beaucoup plus claire. Il y avait là toute une armée belge de plusieurs centaines de milliers d'hommes et le Gouvernement. Ce dernier, qui n'avait pas voulu endosser la responsabilité de la capitulation du Roi, fut quelque peu désemparé lorsque, à son tour, la France mit bas les armes. Le plus grand désordre régnait parmi cette masse de Belges qui ne recevaient aucun mot d'ordre de leurs chefs naturels et qui servaient de boucs émissaires aux trop nombreux Français qui cherchaient ailleurs une justification de leur défaite.

Aussi vit-on des commandants d'unités rentrer en Belgique avec armes et bagages, tandis que d'autres préféraient s'installer en France pour la durée de la guerre. Quelques-uns tentèrent, dès le début, de rejoindre l'Angleterre et, comble d'ironie, furent prévenus de désertion par certaines autorités militaires belges restées en France!

Enfin, les malheureux qui, contraints ou volontaires, étaient allés se fourrer dans des camps de prisonniers en Allemagne n'étaient guère logés à meilleure enseigne. A côté de quelques officiers qui surent conserver leur dignité, il y eut malheureusement beaucoup d'égoïstes qui ne pensaient qu'à leur estomac

l'occasion et le courage de partir par Dunkerque. Les autres rentrèrent chez eux et attendirent patiemment que leurs familles, qui traînaient dans quelque coin de France, rentrassent au pays pour raconter leurs souffrances.

Faut-il s'étonner dès lors que les ordres les plus contradictoires étaient donnés ? Voulait-on tenter d'accompagner en Angleterre le corps expéditionnaire britannique, les chefs répondaient : « Vous devez rester avec vos hommes ». Si l'on voulait profiter de la désorganisation qui régnait à ce moment même dans les services allemands, les gens bien informés vous disaient : « Le désir du Roi est que les officiers de l'active aillent en Allemagne ».

CHAPITRE II

L'attente

Alors, commença pour beaucoup une époque d'attente. Il ne m'appartient, pas dans le cadre de ce récit, de dire ce que fut l'occupation. Mais je dois, pour être complet, essayer de dégager la psychologie du cadre des officiers.

Il est évident que la situation dans laquelle nous avait placés la capitulation était équivoque. Ceux qui n'avaient pas été envoyés en Allemagne étaient rentrés chez eux sans aucun document de démobilisation belge, mais avec l'accord des autorités allemandes. Que devaient-ils faire ? « Se remettre au travail », comme avait dit le Roi, c'est-à-dire entrer dans les affaires ? C'est le parti que prirent les plus intéressés.

D'autres retrouvaient dans des administrations d'Etat ou des organisations telles que le « Secours d'Hiver », l'esprit de fonctionnarisme qu'ils avaient acquis avant guerre à l'armée. Ceux-là allaient tous les jours faire leur partie de cartes au bureau, touchaient leur traitement, décourageaient ceux qui voulaient se rendre en Angleterre pour continuer la lutte.

Ce furent les mêmes qui, dès le 4 septembre 1944, retournèrent à leurs ronds-de-cuir qu'ils n'avaient pas quittés pendant toute la guerre, avec la seule différence qu'à partir de ce jour, ils ressortirent de la naphthaline leurs tenues rutilantes. Comme ils se trouvaient sur place, le ministre les prit pour conseillers et eut recours à leurs lumières pour bâtir l'armée nouvelle que réclamait la Belgique.

Mais tous les officiers de l'active et, surtout, tous les officiers de réserve restés au pays ne se cantonnèrent pas dans cette attitude passive.

Dès le mois de juillet 1940, nous avions repris contact avec nos hommes. D'abord, par un souci de maintenir un lien qui s'était forgé pendant ces longs mois de mobilisation et ces quelques jours de combats. Ensuite, parce que, parmi eux, il en était un grand nombre qui ne demandaient qu'à faire quelque chose et dont il fallait canaliser les énergies.

Au début, ce furent des réunions dans les cafés, où l'on se contentait d'échanger des souvenirs et de donner des nouvelles de camarades absents. Puis une sélection se fit et, bientôt, l'on vit des petits noyaux reconstituer les unités ; on se mit à réunir des armes, des pistolets que l'on avait enterrés près de Bruges, ou provenant des stocks d'usines de Liège, des munitions françaises abandonnées. Ces expéditions, qui ne manquaient pas de danger, calmaient les ardeurs des plus impatientes.

Mais des imprudences se commettaient : bavardages dans les cafés, vantardises. Et, bientôt, commencèrent les premières arrestations.

Pendant ce temps, en France, la situation n'était pas beaucoup plus claire. Il y avait là toute une armée belge de plusieurs centaines de milliers d'hommes et le Gouvernement. Ce dernier, qui n'avait pas voulu endosser la responsabilité de la capitulation du Roi, fut quelque peu désemparé lorsque, à son tour, la France mit bas les armes. Le plus grand désordre régnait parmi cette masse de Belges qui ne recevaient aucun mot d'ordre de leurs chefs naturels et qui servaient de boucs émissaires aux trop nombreux Français qui cherchaient ailleurs une justification de leur défaite.

Aussi vit-on des commandants d'unités rentrer en Belgique avec armes et bagages, tandis que d'autres préféraient s'installer en France pour la durée de la guerre. Quelques-uns tentèrent, dès le début, de rejoindre l'Angleterre et, comble d'ironie, furent prévenus de désertion par certaines autorités militaires belges restées en France !

Enfin, les malheureux qui, contraints ou volontaires, étaient allés se fourrer dans des camps de prisonniers en Allemagne n'étaient guère logés à meilleure enseigne. A côté de quelques officiers qui surent conserver leur dignité, il y eut malheureusement beaucoup d'égoïstes qui ne pensaient qu'à leur estomac ou à leur avancement, et ceux, plus méprisables encore, qui allaient chanter, sous prétexte de récréation, des chants allemands sous les ordres d'un caporal boche.

Que ce soit en Belgique, en France ou en Allemagne, partout on ne voyait que désarroi ou mesquinerie. Était-ce Lien de leur faute, à tous ces malheureux, à qui personne n'avait appris la grandeur ? Or était-ce la faute des chefs défaitistes et capitulards qui, sous prétexte d'aimer leur pays, s'étaient désintéressés de la tragédie qui se jouait dans le monde ?

CHAPITRE III

Le grand voyage

Un seul espoir restait à ceux qui ne pouvaient faire de la résistance dans le pays ou pour lesquels la vie sous l'occupation était devenue impossible : l'Angleterre. L'Angleterre qui avait donné au monde cet exemple magnifique de foi dans ses destinées et dans la cause pour laquelle elle combattait. L'Angleterre où étaient arrivés, après de multiples péripéties, une demi-douzaine de ministres et quelques hommes politiques et fonctionnaires belges qui, à la radio de la B.B.C., faisaient appel aux jeunes Belges du monde entier pour reconstituer une armée.

S'évader de Belgique n'était guère facile. Tout le monde prétendait avoir des tuyaux mais aucun d'eux ne résistait à

Cu-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RÉNE DIDISHEIM



3.

(suite)

De Bruxelles, les uns partaient pour la Somme, ce qui offrait l'inconvénient de devoir traverser deux fois les lignes allemandes. Le meilleur système, en septembre 1941, était de partir par la Lorraine. Le train de 22 h. 10 à la gare du Nord nous emmenait d'une traite à Besançon. Le contrôle à la frontière étant réduit à l'examen des cartes d'identité plus ou moins fausses dont nous étions porteurs. Le hasard d'une erreur qui me fit, dans l'obscurité de la gare du Nord, entrer dans une voiture réservée à l'armée allemande, réduisit même à néant ces formalités. Car pendant toute la nuit, mon camarade et moi, innocemment étendus sur deux banquettes de seconde classe, dormions du sommeil des justes, tandis que les officiers boches se promenaient dans le couloir, n'osant interrompre le repos de ces deux civils qu'ils croyaient sans doute appartenir à la Gestapo. Ce ne fut qu'à Nancy que nous nous aperçûmes de notre erreur. La frontière étant passée depuis longtemps sans qu'on nous eut rien demandé. De Besançon, un autobus nous emmena vers la frontière suisse.

Tout le long de cette route, des points de passage existent, plus ou moins difficiles. Celui qui nous a été recommandé est le village de St-Laurent, où un jeune paysan français nous sert de guide. Le passage en zone libre se fait sans difficultés mais au delà, nous tombons sur un poste de gendarmerie de Vichy qui nous arrête et nous envoie chez le commissaire spécial du chef-lieu de préfecture. Celui-ci, heureusement, est un Alsacien qui, après nous avoir copieusement enguirlandé et nous avoir montré toutes les dernières dépêches de Vichy qui l'obligent à nous arrêter, nous laisse filer avec un dernier juron. Le voyage se poursuit sans encombre jusqu'à Montpellier où on nous a signalé un service belge. Il y a, en effet, là, quelques officiers restés depuis mai 1940 et qui, en vendant le matériel du dépôt dont ils avaient la garde, sont parvenus à assurer leur propre subsistance et, par surcroît, à financer un service de passage vers l'Angleterre.

Ce service, toléré par les autorités françaises locales qui, heureusement, sont commandées successivement par deux patriotes, les généraux Altmeyer et de Lattre de Tassigny, ne sont soutenus par aucune autorité belge. Le général Denis, ministre de la Défense nationale, qui se trouve en France, n'ose donner aux militaires belges ni l'ordre de remonter en Belgique, ni celui de partir pour l'Angleterre. De Bruxelles, le général Keyaerts vient apporter l'ordre de remonter en Belgique. De qui vient cet ordre ? Ce ne peut être que des Allemands ou des Secrétaires généraux, ce qui revient à peu près au même. Londres reste sourd aux appels de fonds qui lui sont faits par le service. Et lorsqu'enfin, en été 1941, il envoie un délégué à Montpellier, c'est pour donner au service, l'ordre (qui ne sera jamais exécuté) de prélever sur sa caisse les traitements des quelques ministres belges restés dans le midi de la France. Les instructions formelles sont de ne plus laisser passer d'officiers et de n'aider que les aviateurs et les jeunes gens. Aussi, comprend-on que les officiers du centre de Montpellier ne soient pas enchantés de nous voir arriver et se plaignent des difficultés de leur mission.

Ajoutons que les passages en Espagne sont de plus en plus difficiles. Beaucoup d'équipes se font arrêter et aboutissent au camp sinistre de Miranda de Ebro, où leur internement varie de trois mois à un an.

De nombreux officiers et militaires attendent leur tour dans la petite plage méditerranéenne de Palavas. Le service est obligé de payer leur subsistance et les fonds baissent. Bref, on nous fait comprendre qu'on ne tient pas à nous payer et que, si nous avions un « tuyau » quelconque, on serait heureux d'être débarrassé de nous. Comme premier contact avec les autorités belges, cela n'est pas très encourageant.

Deux systèmes fonctionnent à cette époque. Le plus utilisé consiste à traverser les Pyrénées avec un guide et d'arriver à Barcelone, où les autorités britanniques donnent certaines facilités. Le reste du voyage se fait en train, avec de faux papiers. Le second consiste à arriver à Bilbao, sur la côte Atlantique, où le même processus nous est annoncé.

Je passe les difficultés de la traversée des Pyrénées, les fatigues de la marche de douze jours à travers les montagnes, évitant toutes les agglomérations, sans carte, ayant pour seul guide une boussole. Tout cela tient de l'exploit sportif et sort du cadre de ce récit.

Arrivés à Bilbao, le consul anglais semble tomber des nues. Il ne peut nous donner aucune assistance. Nous avons l'impression d'avoir été roulés. On nous met cependant en rapport avec deux officiers belges du Marine Corps, qui sont également là depuis juin 1940 et nous donnent de nouveaux « tuyaux », qui s'avèrent évidemment faux et nous amènent, quelques jours plus tard, en prison près de la frontière portugaise.

Ce qu'est le régime des prisons et des camps espagnols, avec leur promiscuité, leurs misères, leur sous-alimentation, sera aussi sans doute raconté autre part. Je ne veux en retenir que l'empreinte que donne cette captivité à tous ceux qui en ont

l'inconvénient de devoir traverser deux fois les lignes allemandes. Le meilleur système, en septembre 1941, était de partir par la Lorraine. Le train de 22 h. 10 à la gare du Nord nous emmenait d'une traite à Besançon. Le contrôle à la frontière étant réduit à l'examen des cartes d'identité plus ou moins faussées dont nous étions porteurs. Le hasard d'une erreur qui me fit, dans l'obscurité de la gare du Nord, entrer dans une voiture réservée à l'armée allemande, réduisit même à néant ces formalités. Car pendant toute la nuit, mon camarade et moi, innocemment étendus sur deux banquettes de seconde classe, dormions du sommeil des justes, tandis que les officiers boches se promenaient dans le couloir, n'osant interrompre le repos de ces deux civils qu'ils croyaient sans doute appartenir à la Gestapo. Ce ne fut qu'à Nancy que nous nous aperçûmes de notre erreur. La frontière étant passée depuis longtemps sans qu'on nous eût rien demandé. De Besançon, un autobus nous emmena vers la frontière suisse.

Tout le long de cette route, des points de passage existent, plus ou moins difficiles. Celui qui nous a été recommandé est le village de St-Laurent, où un jeune paysan français nous sert de guide. Le passage en zone libre se fait sans difficultés mais au delà, nous tombons sur un poste de gendarmerie de Vichy qui nous arrête et nous envoie chez le commissaire spécial du chef-lieu de préfecture. Celui-ci, heureusement, est un Alsacien qui, après nous avoir copieusement enguirlandé et nous avoir montré toutes les dernières dépêches de Vichy qui l'obligent à nous arrêter, nous laisse filer avec un dernier juron. Le voyage se poursuit sans encombre jusqu'à Montpellier où on nous a signalé un service belge. Il y a, en effet, là, quelques officiers restés depuis mai 1940 et qui, en vendant le matériel du dépôt dont ils avaient la garde, sont parvenus à assurer leur propre subsistance et, par surcroît, à financer un service de passage vers l'Angleterre.

Ce service, toléré par les autorités françaises locales qui, heureusement, sont commandées successivement par deux patriotes, les généraux Altmeyer et de Latre de Tassigny, ne sont soutenus par aucune autorité belge. Le général Denis, ministre de la Défense nationale, qui se trouve en France, n'ose donner aux militaires belges ni l'ordre de remonter en Belgique, ni celui de partir pour l'Angleterre. De Bruxelles, le général Keyaerts vient apporter l'ordre de remonter en Belgique. De qui vient cet ordre ? Ce ne peut être que des Allemands ou des Secrétaires généraux, ce qui revient à peu près au même. Londres reste sourd aux appels de fonds qui lui sont faits par le service. Et lorsqu'enfin, en été 1941, il envoie un délégué à Montpellier, c'est pour donner au service, l'ordre (qui ne sera jamais exécuté) de prélever sur sa caisse les traitements des quelques ministres belges restés dans le midi de la France. Les instructions formelles sont de ne plus laisser passer d'officiers et de n'aider que les aviateurs et les jeunes gens. Aussi, comprend-on que les officiers du centre de Montpellier ne soient pas enchantés de nous voir arriver et se plaignent des difficultés de leur mission.

Ajoutons que les passages en Espagne sont de plus en plus difficiles. Beaucoup d'équipes se font arrêter et aboutissent au camp sinistre de Miranda de Ebro, où leur internement varie de trois mois à un an.

De nombreux officiers et militaires attendent leur tour dans la petite plage méditerranéenne de Palavas. Le service est obligé de payer leur subsistance et les fonds baissent. Bref, on nous fait comprendre qu'on ne tient pas à nous payer et que, si nous avons un « tuyau » quelconque, on serait heureux d'être débarrassé de nous. Comme premier contact avec les autorités belges, cela n'est pas très encourageant.

Deux systèmes fonctionnent à cette époque. Le plus utilisé consiste à traverser les Pyrénées avec un guide et d'arriver à Barcelone, où les autorités britanniques donnent certaines facilités. Le reste du voyage se fait en train, avec de faux papiers. Le second consiste à arriver à Bilbao, sur la côte Atlantique, où le même processus nous est annoncé.

Je passe les difficultés de la traversée des Pyrénées, les fatigues de la marche de douze jours à travers les montagnes, évitant toutes les agglomérations, sans carte, ayant pour seul guide une boussole. Tout cela tient de l'exploit sportif et sort du cadre de ce récit.

Arrivés à Bilbao, le consul anglais semble tomber des nues. Il ne peut nous donner aucune assistance. Nous avons l'impression d'avoir été roulés. On nous met cependant en rapport avec deux officiers belges du Marine Corps, qui sont également là depuis juin 1940 et nous donnent de nouveaux « tuyaux », qui s'avèrent évidemment faux et nous amènent, quelques jours plus tard, en prison près de la frontière portugaise.

Ce qu'est le régime des prisons et des camps espagnols, avec leur promiscuité, leurs misères, leur sous-alimentation, sera aussi sans doute raconté autre part. Je ne veux en retenir que l'empreinte que donne cette captivité à tous ceux qui en ont été l'objet et qui excuse sans doute certaines de leurs aigreurs.

Après cette villégiature, nous arrivons enfin à Lisbonne, fatigués, déguenillés et désargentés, et sommes reçus officiellement par les autorités belges. Il y a là un diplomate aussi fatigué qu'aimable et des agents subalternes de la Sûreté de Londres qui nous mettent immédiatement dans l'atmosphère.

— D'où venez-vous ?

— De Belgique.

— Comment ? Mais on ne vous a pas annoncé !

Nous voilà suspects. Heureusement que nous retrouvons des amis à la Légation. On nous fourre dans une pension de famille sur une plage éloignée, on nous alloue généreusement une somme ridicule qui nous permettra à peine d'acheter une paire de souliers, et il faudra se battre pour obtenir davantage.

Puis ce sont les interrogatoires : on nous soutire tous les renseignements que nous pouvons donner sur la Belgique occupée et on termine en nous donnant pour instructions de ne donner aux Anglais qu'un minimum d'informations, car la primeur doit être réservée à la Sûreté belge. Cela bouleverse quelque peu nos conceptions de la solidarité entre alliés, mais nous ne sommes encore qu'au début de nos étonnements.

Lisbonne évoquera encore pendant des années, dans l'âme des centaines de Belges qui y ont fait escale, toutes les douceurs de vivre dont ils avaient été privés sous l'occupation. Indépendamment de la beauté que donne à toute ville le voisinage d'un large fleuve, les lumières de la ville se reflétant le soir dans le Tage, les magasins d'approvisionnement bien achalandés et surtout les pâtisseries, avec leur orgie de petits gâteaux, offraient aux malheureux qui sortaient des geôles espagnoles un spectacle inouï.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



4.

(suite)

Malgré ces recommandations, à cinq heures, le quai d'embarquement était noir de monde qui souhaitait bonne chance à ceux qui partaient pour l'aventure. Il ne manquait vraiment que les fanfares.

Le *René-Paul* était un petit bateau construit quelques années avant la guerre pour faire le service direct Liège-canal Albert-Anvers-Angleterre. Conçu à la fois pour le canal et pour la mer, il n'était évidemment pas destiné au transport de passagers. Ce qui ne l'empêcha pas de transporter, pendant la guerre, de Lisbonne à Gibraltar tous ceux dont l'importance ne justifiait pas l'avion direct de Londres.

Nous étions à peine installés à fond de cale, plus ou moins confortablement sur des caisses de sardines, lorsque nous vîmes apparaître par l'ouverture deux silhouettes dont l'élégance contrastait quelque peu avec notre allure de vagabonds. L'un grand et mince, l'autre tout petit, tous deux coiffés de somptueux chapeaux de feutre et tous deux exhalant leur mauvaise humeur d'être, eux, officiers supérieurs, envoyés à fond de cale, tels nous apparurent un colonel belge qui avait été attaché militaire auprès de l'empereur d'Éthiopie, et un major breveté qui devait un jour devenir l'idole de la Belgique. Ils firent tant et si bien que le capitaine du *René-Paul* leur céda sa propre cabine, nous laissant à nos sardines.

Le lendemain, après avoir lentement suivi les côtes du Portugal et d'Espagne, nous entrâmes dans ce détroit de Gibraltar qui constitue le carrefour où se rencontrent à la fois l'Europe et l'Afrique, l'Atlantique et la Méditerranée. Le rocher s'y dressait, avec sa forme imposante de navire de guerre, gardant pour l'Angleterre cette traditionnelle voie d'accès vers les Indes.

Pour nous, c'était l'arrivée en territoire allié, nous allions prendre contact avec la puissance navale et militaire britannique, nous allions respirer un air libre.

Sur le quai, nous fûmes accueillis par deux officiers belges. L'un seulement en avait l'apparence, botté de cuir brun et emmitoufflé dans une écharpe de laine, tandis que l'autre, en manches de chemise et en short, affectait une allure plus anglaise que les Anglais. Le premier, le commandant Pierre, n'était là qu'en visiteur, attendant avec sa femme et son chien de pouvoir s'embarquer pour l'Angleterre.

Le second, le sous-lieutenant Floor, était un industriel belge installé en Angleterre et envoyé en mission, par les autorités belges de Londres, pour accueillir les Belges arrivant à Gibraltar. Il le faisait d'ailleurs avec une parfaite bonne grâce, les présentant dans des mess d'officiers anglais et leur offrant de nombreux « drinks », seule distraction qu'on pouvait trouver sur cette forteresse où il n'y avait que des hommes en uniforme.

Le lendemain de notre arrivée, le petit colonel nous fit réunir et nous tint un discours bien senti. Nous étions là, rescapés des geôles espagnoles ou du camp de Miranda, évadés enthousiasmés d'être arrivés à une étape décisive de leur voyage, et nous nous attendions à ce qu'il exprime cette émotion dont nous étions tous empreints. Au lieu de cela, il nous fit un cours de bienséance :

« Messieurs, nous dit-il, vous allez être reçus dans des mess d'officiers britanniques ; je tiens à attirer votre attention sur certains usages qui ne sont pas les mêmes que les nôtres. Moi, qui ai l'habitude des cours étrangères (celle du ras Tafari !), je puis me permettre de vous donner ces conseils. Ainsi, en Angleterre, on ne met pas sa serviette autour du cou quand on est à table... » Suivaient une série de lieux communs sur les habitudes de tempérance des officiers de Sa Majesté, auxquelles ceux-ci s'empressèrent, avec une hospitalité cordiale, de nous donner un démenti absolu.

La soirée de Noël 1941 se passa à boire et je pense bien que, cette nuit-là, à part notre petit colonel, que personne ne revit jamais, et les patrouilles de marins et soldats anglais qui, avec un flegme imperturbable, ramassaient les cadavres des ivrognes qui s'affalaient en rue, personne sur le Roc n'était complètement sobre.

Quelques jours encore se passèrent, pendant lesquels on nous revêtit du *battle-dress* anglais, et enfin nous nous embarquâmes sur un splendide transatlantique polonais transformé en transport de troupes. Et cinq jours après avoir quitté ces rivages ensoleillés, nous apercevions, dominant les eaux grises de la Clyde, les cimes neigeuses des montagnes d'Écosse.

Notre but est atteint, malgré tous les obstacles rencontrés. L'enthousiasme est à son comble et nous acceptons de bonne grâce les deux semaines d'internement qu'il nous faudra subir à Londres, pendant que les services de renseignements et la Sûreté britannique nous font passer au crible de leurs interrogatoires.

Malgré ces recommandations, à cinq heures, le quai d'embarquement était noir de monde qui souhaitait bonne chance à ceux qui partaient pour l'aventure. Il ne manquait vraiment que les fanfares.

Le *René-Paul* était un petit bateau construit quelques années avant la guerre pour faire le service direct Liège-canal Albert-Anvers-Angleterre. Conçu à la fois pour le canal et pour la mer, il n'était évidemment pas destiné au transport de passagers. Ce qui ne l'empêcha pas de transporter, pendant la guerre, de Lisbonne à Gibraltar tous ceux dont l'importance ne justifiait pas l'avion direct de Londres.

Nous étions à peine installés à fond de cale, plus ou moins confortablement sur des caisses de sardines, lorsque nous vîmes apparaître par l'ouverture deux silhouettes dont l'élégance contrastait quelque peu avec notre allure de vagabonds. L'un grand et mince, l'autre tout petit, tous deux coiffés de somptueux chapeaux de feutre et tous deux exhalant leur mauvaise humeur d'être, eux, officiers supérieurs, envoyés à fond de cale, tels nous apparurent un colonel belge qui avait été attaché militaire auprès de l'empereur d'Ethiopie, et un major breveté qui devait un jour devenir l'idole de la Belgique. Ils firent tant et si bien que le capitaine du *René-Paul* leur céda sa propre cabine, nous laissant à nos sardines.

Le lendemain, après avoir lentement suivi les côtes du Portugal et d'Espagne, nous entrâmes dans ce détroit de Gibraltar qui constitue le carrefour où se rencontrent à la fois l'Europe et l'Afrique, l'Atlantique et la Méditerranée. Le rocher s'y dressait, avec sa forme imposante de navire de guerre, gardant pour l'Angleterre cette traditionnelle voie d'accès vers les Indes.

Pour nous, c'était l'arrivée en territoire allié, nous allions prendre contact avec la puissance navale et militaire britannique, nous allions respirer un air libre.

Sur le quai, nous fûmes accueillis par deux officiers belges. L'un seulement en avait l'apparence, botté de cuir brun et emmitoufflé dans une écharpe de laine, tandis que l'autre, en manches de chemise et en short, affectait une allure plus anglaise que les Anglais. Le premier, le commandant Pierre, n'était là qu'en visiteur, attendant avec sa femme et son chien de pouvoir s'embarquer pour l'Angleterre.

Le second, le sous-lieutenant Floor, était un industriel belge installé en Angleterre et envoyé en mission, par les autorités belges de Londres, pour accueillir les Belges arrivant à Gibraltar. Il le faisait d'ailleurs avec une parfaite bonne grâce, les présentant dans des mess d'officiers anglais et leur offrant de nombreux « drinks », seule distraction qu'on pouvait trouver sur cette forteresse où il n'y avait que des hommes en uniforme.

Le lendemain de notre arrivée, le petit colonel nous fit réunir et nous tint un discours bien senti. Nous étions là, rescapés des geôles espagnoles ou du camp de Miranda, évadés enthousiasmés d'être arrivés à une étape décisive de leur voyage, et nous nous attendions à ce qu'il exprime cette émotion dont nous étions tous empreints. Au lieu de cela, il nous fit un cours de bienséance :

« Messieurs, nous dit-il, vous allez être reçus dans des mess d'officiers britanniques ; je tiens à attirer votre attention sur certains usages qui ne sont pas les mêmes que les nôtres. Moi, qui ai l'habitude des cours étrangères (celle du ras Tafari !), je puis me permettre de vous donner ces conseils. Ainsi, en Angleterre, on ne met pas sa serviette autour du cou quand on est à table... » Suivaient une série de lieux communs sur les habitudes de tempérance des officiers de Sa Majesté, auxquelles ceux-ci s'empressèrent, avec une hospitalité cordiale, de nous donner un démenti absolu.

La soirée de Noël 1941 se passa à boire et je pense bien que, cette nuit-là, à part notre petit colonel, que personne ne revit jamais, et les patrouilles de marins et soldats anglais qui, avec un flegme imperturbable, ramassaient les cadavres des ivrognes qui s'affalaient en rue, personne sur le Roc n'était complètement sobre.

Quelques jours encore se passèrent, pendant lesquels on nous revêtit du battle-dress anglais, et enfin nous nous embarquâmes sur un splendide transatlantique polonais transformé en transport de troupes. Et cinq jours après avoir quitté ces rivages ensoleillés, nous apercevions, dominant les eaux grises de la Clyde, les cimes neigeuses des montagnes d'Écosse.

Notre but est atteint, malgré tous les obstacles rencontrés. L'enthousiasme est à son comble et nous acceptons de bonne grâce les deux semaines d'internement qu'il nous faudra subir à Londres, pendant que les services de renseignements et la Sûreté britannique nous font passer au crible de leurs interrogatoires.

CHAPITRE IV

Les Belges de Londres

Sortis de Patriotic School un samedi après-midi, un taxi nous emmena au ministère de la Défense nationale, à Eaton Square. Premier contact avec les fonctionnaires émigrés qui ont tenté de recréer une atmosphère « rue de la Loi ». Comme c'est samedi, il n'y a personne, si ce n'est un vieux sous-officier qui nous regarde de travers. Une fois de plus, nous sommes des gêneurs.

- Nous voudrions parler à un officier.
- Il n'y en a pas.
- Qui doit s'occuper de nous ?
- D'où venez-vous ?
- De Belgique.
- Ah ! bien, revenez lundi.
- Et en attendant, où logerons-nous ?
- Voici une liste d'hôtels. Vous pouvez choisir.
- Y a-t-il des chambres retenues pour nous ?
- Non. Mais vous en trouverez toujours.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



5.

(suite)

Evidemment, la vie à Londres ne manque pas de charme. Contrairement à ce qu'essayait de nous faire croire la propagande allemande, les bombardements n'ont atteint que certains quartiers et l'activité de cette énorme métropole en est à peine diminuée. Les restaurants, les théâtres, les cinémas sont ouverts. Le rationnement est très supportable. On danse tous les soirs et, si ce n'était le « black out » qui obscurcit complètement la ville tous les soirs, et les uniformes innombrables dont sont revêtus les hommes et les femmes, on pourrait oublier la guerre. Les Anglais ont une telle pudeur de leurs sentiments qu'ils ne parlent ni de leurs deuils, ni des pertes qu'ils ont subies. Ils se contentent de participer tous à l'immense effort de guerre de leur pays.

Les Belges de Londres ont organisé leur petite vie de façon agréable. Ils habitent aussi loin que possible des quartiers bombardés et toute une colonie de ministres et de hauts fonctionnaires s'est installée à Byfleet, à quelque quarante kilomètres de Londres. Aussi les trouve-t-on rarement dans leurs bureaux avant dix heures et demie.

A partir de cette heure, le quartier tranquille d'Eaton Square commence à connaître une certaine animation. De gros huisseries belges fument leur pipe sur les seuils ou traversent la rue pour échanger des propos définitifs. Des messieurs plus importants s'adressent, d'immeuble à immeuble, une nombreuse et inutile paperasserie, tandis que tous ceux qui tiennent à leur indépendance siègent dans des commissions d'études d'après-guerre et rédigent d'importants rapports dont personne ne se servira lors du retour en Belgique.

Enfin, la dernière ressource pour les avocats qui n'ont pas envie de rejoindre l'armée est la Sûreté. Cet organisme mystérieux est dirigé par un jeune magistrat que le hasard de ses pérégrinations, en 1940, a amené à ces importantes fonctions. Il dispose de beaucoup de renseignements sur de nombreux événements qui le font craindre de bien des gens. La Sûreté centralise, non seulement les renseignements politiques, mais même les renseignements militaires, ce qui déplaît souverainement à la 2^e Section du ministère de la Défense nationale. Les disputes entre ces deux organismes sont de notoriété publique quitter ce milieu d'émigrés, pour essayer de trouver à l'armée et défraient la chronique d'Eaton Square.

Pendant ce temps, de pauvres diables se font parachuter en Belgique pour y apporter des lettres plus ou moins importantes du Gouvernement ou en rapporter des informations politiques.

Pendant les premiers jours de notre séjour à Londres, nous passons de nombreuses heures à répondre aux interrogatoires de ces messieurs. Cette atmosphère suffit à nous décider de un milieu plus pur.

L'Etat-major des Forces de Terre est à Malvern, jolie petite ville d'eau se trouvant au centre de l'Angleterre, entourée de collines, de vergers et de rivières. Nous avons enfin l'impression d'arriver au terme de notre voyage.

Nous sommes quatre officiers à rejoindre Malvern en ce jour de février 1942, quatre échappés de Belgique, et nous nous disons que là, au moins, nous allons trouver un accueil chaleureux. A la gare, personne ne nous attend. Un taxi nous amène à l'Abbey Hotel, où se trouvent les bureaux et le mess de cet Etat-major.

Nous arrivons à l'heure de l'apéritif. De nombreux officiers sont là, par petits groupes. Ils dévisagent les nouveaux venus, mais ne s'en préoccupent guère. On dirait qu'ils attendent pour voir vers quel groupe nous allons nous diriger : fasciste ou antifasciste ? Car il y a des fascistes. C'est, du moins, ce que nous affirmera, quelques jours plus tard, un monsieur aussi agité que bien intentionné qui veut nous mettre en garde contre leurs menées. En effet, on voit des clans s'affronter, chose stupéfiante dans un milieu d'officiers et plus stupéfiante encore dans cet Etat-major, dont la seule préoccupation devrait être de préparer des troupes pour la lutte contre l'ennemi.

Que des officiers se groupent par affinités, rien de plus naturel. Mais dans ce milieu d'émigrés, tout prend des proportions démesurées et il suffit que trois officiers brevetés, ayant touché de près ou de loin à l'ancien E.M.G.A., se retrouvent en Angleterre après un voyage relativement facile, pour que les autres, les démocrates, qui n'ont pas été aidés par la Sûreté et qui ont moi si dans les géoles espagnoles, s'imaginent qu'il y a là plus qu'une coïncidence et bâtissent de toutes pièces un complot fasciste dont le général Van Overstraeten tire les ficelles de Bruxelles.

Telle est l'atmosphère de cet Etat-major de Malvern, sur lequel règne l'aimable fantaisiste qu'est le général Daufresne de la Chevalerie, dont les préoccupations uniquement sportives et mondaines ne le mettent pas à l'abri des suspicions du clan antifasciste.

Aussi est-ce avec une certaine satisfaction que je quitte ces lieux, après une semaine, pour Hereford, où se trouve cantonné le 1^{er} Bataillon de Fusiliers. Le major B.E.M. Cumont, qui le

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RÈNE DIDISHEIM



6

(suite)

La soldé était modique, un shelling par semaine. Les équipements tombaient en lambeaux. Pour vivre, beaucoup d'hommes étaient contraints de travailler pour la population locale ; pour se consoler, trop d'officiers buvaient et donnaient le spectacle d'une déchéance lamentable.

Il faut rendre hommage au lieutenant général van Strydonck de Borkel de n'avoir pas hésité à sacrifier le confort d'une retraite aisée à Londres et à venir lui-même habiter dans cette espèce de cour des miracles que constituait le noyau des forces belges en Grande-Bretagne. Cet officier général, déjà fort âgé, a fait preuve pendant toute la guerre d'une dignité et d'un dévouement qui méritent du pays plus de reconnaissance qu'il ne lui en a été témoigné.

Parmi ces hommes, dont certains n'avaient été amenés en Angleterre que par le hasard des circonstances, tous ne témoignaient pas du même désir de poursuivre la lutte. Une liste fut mise en circulation, dont les signataires témoignaient la volonté de créer une unité combattante belge dans le sein de l'armée britannique. Elle fut portée par le lieutenant Lemaire à M. Marcel-Henri Jaspar, seul membre du gouvernement belge qui se trouvait à ce moment à Londres. Celui-ci mit en branle les autorités diplomatiques belges et le colonel Wouters, attaché militaire, vint rendre visite à ces rescapés de la tourmente, accompagné de son adjoint, le capitaine-commandant B.E.M. Cumont.

Ce fut l'époque héroïque de l'« Unité combattante belge », fondée par le lieutenant Smekens et le commandant De Paepe. Ce dernier usait des meilleures méthodes des « sergents recruteurs » de jadis, allant boire avec les hommes qui, sous les influences combinées de son éloquence et de l'alcool, signaient un engagement. Il disparut plus tard de la circulation, ayant dépassé quelque peu les bornes de la bienséance.

Bientôt, arriva de Belgique le premier officier belge évadé : c'était le commandant Legrand, homme d'une personnalité incontestable, qui se manifestait parfois de façon intempestive, mais qui devait racheter par une mort glorieuse les fautes commises. Il prit le commandement de la 1^{re} Compagnie.

Le commandant B.E.M. Cumont, attaché militaire adjoint à Londres, vint prendre le commandement de ce bataillon en voie de formation et, grâce à son travail inlassable et à celui de ses commandants de compagnie, cette unité atteignit bientôt un degré suffisant d'entraînement. Des petites manœuvres qui l'opposaient à des unités anglaises lui attiraient l'estime du commandant britannique.

La 1^{re} Compagnie partit à Llanelly afin d'y remplir une mission de défense côtière, sous les ordres d'un bataillon du Gloucester Regiment. L'Angleterre était en effet, à ce moment, dans l'expectative d'un débarquement allemand et l'indigence de son armée l'amenait à utiliser tous les moyens disponibles pour la défense de l'île. Plus tard, deux compagnies furent envoyées au camp de Penaly, une autre à Haverford-West, tandis que l'Etat-major du général van Strydonck restait à Tenby.

Malheureusement déjà, dans ce milieu d'émigrés, des phénomènes de désagrégation se produisaient. La question royale empoisonnait de façon latente l'atmosphère. Des clans se formaient. D'une part, le lieutenant Salman, un moine officier, établissait des listes dans lesquelles il distribuait à ses amis politiques des commandements pour le moins prématurés. D'autre part, les purs commençaient à s'impatienter. Ils voulaient se battre. Cette période d'entraînement leur pèse, alors que les Anglais sont en action, en Afrique ou ailleurs.

Sur ces entrefaites, le Gouvernement qui, après quelques hésitations, s'est décidé à venir à Londres, a reformé un ministère de la Défense nationale, à la tête duquel se trouve M. Gutt. Le commandant Legrand va le trouver, au nom d'un certain nombre d'officiers, et lui remet une pétition signée par eux. Dans des temps plus normaux, c'eût été un acte d'indiscipline caractérisé. Ici, il sort du bureau du ministre revêtu des fonctions de chef de cabinet.

Le Gouvernement est plein d'ambition. Il veut non seulement une armée, mais il lui faut des recrues pour l'aviation, la marine, des volontaires pour des missions spéciales, des mécaniciens, des gendarmes supplétifs. Tout cela est puisé dans ce pauvre bataillon, qui se voit ainsi amputé de nombreux éléments de valeur. En février 1941, à Carmarthen, on crée, sous le commandement du major Hirsch, une batterie d'artillerie.

Ceux qui restent sont découragés et commencent à se demander s'il ne s'agit pas de « former une unité symbolique bonne, tout au plus, aux défilés de la victoire ».

Avril 1941 ! Déjà, à cette époque, cette inquiétude se manifeste. Et il faudra attendre jusqu'en juillet 1944 pour entrer en opérations. C'est là le grand drame de ces Forces de Terre dont le moral, au cours de ces trois années, connaîtra encore des hauts et des bas. C'est cette inquiétude que traduisait le capitaine Georges Truffaut, à Hereford, lorsqu'il interpellait, avec une fougue plus parlementaire que militaire, le ministre de la Défense nationale sur ses intentions.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENÉ DIDISHEIM



7

(suite)

Le général Daufresne crée un Etat-major hors de proportion avec les effectifs restreints dont on dispose. Il prend comme chef d'Etat-major le capitaine-commandant Montjoie, dont le moins qu'on puisse dire est que son ambition dépasse quelque peu ses vertus militaires. Il crée des bureaux comme pour un Etat-major de division. A cet accroissement de personnel, correspond un accroissement de paperasserie, mais non de rendement.

On se gonfle de toutes parts. Alors que les effectifs restent limités, on crée un escadron d'autos blindées pour faire plaisir aux quelques cavaliers qui viennent d'arriver et qui, tous, appartiennent au « clan ». En juin 1941, le capitaine B.E.M. de Walckiers prend le commandement de cet escadron, qui ne comporte pas encore trente hommes et n'a pour tous véhicules qu'un camion et trois motocyclettes. Ce n'est qu'en novembre que les blindés reçoivent quatorze autos blindées, mais pour les consoler, on leur donne le béret noir, apanage du Royal Armoured Corps, ce qui met le comble à leur enthousiasme.

On crée un 2^e bataillon squelettique, dont le commandement est confié au major Grisar. En été 1941, un nouveau groupe de recrues arrive du Canada. Il y a parmi eux quelques Belges résidant avant mai 1940 en Amérique et beaucoup d'émigrés belges, installés au Canada depuis si longtemps qu'ils ignorent même les langues nationales. Faut-il les laisser groupés ou bien, au contraire, les répartir dans les unités ? Le lieutenant Blondeel, qui les a amenés du Canada, voudrait en faire une unité dans le sein du 2^e Bataillon. Le major Cumont, qui commande le 1^{er} Bataillon, voudrait qu'on les disperse, afin de leur insuffler un esprit national. De pareilles divergences de vues, qui devraient conserver le caractère d'une discussion académique, prennent immédiatement dans ce milieu des allures d'incident et créent une atmosphère de méfiance entre les deux bataillons. Finalement, les Canadiens restent au 2^e, sous les ordres du lieutenant Blondeel.

D'Espagne arrivent également quelques évadés de Belgique. Au compte-goutte d'abord, puis par petits groupes qui ont été libérés du camp de Miranda, après une captivité plus ou moins longue, mais toujours pénible. Ils arrivent gonflés à bloc, mais leur enthousiasme est bien vite refroidi par l'accueil qui leur est fait.

A tel point que le ministre Gutt finit par s'en émouvoir et écrit, en novembre 1941, au général Daufresne de la Chevalerie pour l'inviter à réserver aux évadés un accueil un peu plus chaleureux. « Leur premier contact avec l'appareil militaire a été, écrit-il, une mise en rangs pour l'audition de la lecture des lois militaires, avec tous leurs chapitres de punitions. Lecture nécessaire, certes, mais pas particulièrement accueillante. »

CHAPITRE VI

Change ment de ministre

Tel était le climat de ces Forces de Terre en décembre 1941. Volontaires évadés de Belgique, mêlés à des gens contraints et forcés de servir ; épaves physiques ayant passé on ne sait comment l'examen médical prescrit par les consulats belges d'Amérique ; officiers formant des clans et se méfiant les uns des autres ; chefs n'ayant pas d'autorité morale pour opérer le redressement qui s'imposait. Et, planant par-dessus tout cela, un ministère de ronds-de-cuir plus préoccupés de justifier leur situation à Londres et d'en retirer des avantages matériels que de se consacrer à la constitution d'une armée sérieuse. Les Anglais observaient tout cela sans grand intérêt, ne voyant pas le parti que l'on pourrait tirer de cette poignée d'émigrés.

L'arrivée à Londres du sénateur Henri Rolin fit naître beaucoup d'espoirs et quelques inquiétudes. Sa conduite pendant la guerre 1914-1918, son attitude nette à l'Université de Bruxelles et ses démêlés avec le sinistre Henri De Man, en faisaient une des figures les plus pures de la Résistance. Son indépendance au sein du parti socialiste lui valait la méfiance d'un certain nombre de politiciens.

Son premier discours à l'Institut belge de Londres fit passer un courant d'air frais dans ce milieu étiqué. Mais bientôt, le Gouvernement lui joua le mauvais tour de le nommer sous-secrétaire d'Etat à la Défense nationale. Ce fut une catastrophe. Cet homme, dont la droiture n'a jamais fait de doute pour personne, avait été amené au socialisme par la générosité de ses sentiments. Mais il conservait de son origine patricienne une obstination hautaine. Remarquablement intelligent lorsqu'il était dans l'opposition, il accumula au pouvoir les maladresses et refusa d'écouter ceux qui les lui signalaient.

Ses débuts comme sous-secrétaire d'Etat furent sympathiques. Il adressa, le 16 mars 1942, au commandant des Forces de Terre une longue note dont le langage élevé révélait une compréhension parfaite du climat de cette petite armée. D'emblée, il mettait le doigt sur la cause profonde du malaise.

« Sans doute, écrivait-il, un certain nombre d'entre eux supportent-ils difficilement la monotonie d'une vie d'instruction et de garnison — renouvellement du piétinement au canal Albert — si éloigné de leur goût et de leur vocation. Je comprends pleinement cette impatience et reconnais hautement leur droit moral à se battre et l'intérêt national qui s'attache à la rentrée en ligne de notre armée. »

Mais il n'ignorait pas qu'il n'y avait pas seulement aux Forces de Terre des idéalistes :

« Ce qui caractérise essentiellement l'effectif de nos Forces de Terre, c'est l'extrême diversité des motivations qui les ont amenés à se battre. »

Au-delà de la légende
**L'HISTOIRE DE LA
 BRIGADE PIRON**

par
 RENE DIDISHEIM



8

(suite)

» Sous les bénéfices de ces réserves, je crois que, dans l'ensemble, notre troupe présente un potentiel combattif très supérieur à celui que nous avons rencontré dans la plupart des unités en 1940, ou même en 1914. Encore faut-il, pour qu'il puisse être porté et maintenu à son maximum, que nous réussissions à éliminer les causes de mécontentement et de cafard.

» Je les énumère ci-après :

» 1° Il y a dans notre armée quelques *défaitistes* ; si réduit qu'en soit le nombre, ils sont susceptibles d'acquérir une réelle influence lorsque leur tendance se rencontre avec d'autres courants de découragement ; ce *défaitisme* résulte parfois, sans doute, du manque total de valeur morale des intéressés, mais parfois aussi il résulte d'une ignorance profonde de notre situation internationale et d'un manque de compréhension des raisons qui ont porté le Gouvernement belge à remettre en vigueur les obligations de milice.

» Il est souhaitable que ces éléments soient découverts, moins pour les punir que pour les entreprendre par un long effort de persuasion. Il ne s'agit pas tant de discours ou de manifestations patriotiques : ceux-ci ne peuvent atteindre leur effet que s'ils peuvent servir d'exutoire à un sentiment collectif d'enthousiasme ; c'est seulement par une confiante et amicale discussion avec l'homme isolé, à la faveur des gardes et des repos, que les idées fausses et les dispositions fâcheuses pourront être redressées.

» 2° Il y a aussi les *décus*, ceux qui, comme les officiers que je mentionne plus haut, s'exaspèrent de leur longue inaction, cherchent des responsables et se répandent en paroles amères quant au rôle de figurant qui, suivant eux, attend le militaire belge tout au long de cette guerre.

» Ce sentiment, faut-il le dire, est particulièrement vif chez les meilleurs éléments de nos troupes. Il y a lieu de mettre en valeur, à leurs yeux, la nécessité de l'effort de préparation qui leur est demandé ; il faut surtout démentir et repousser sans la moindre hésitation les doutes exprimés quant aux intentions des autorités belges, civiles ou militaires, en ce qui concerne l'utilisation de l'armée.

» Cet assainissement est assurément la condition primordiale de la confiance qui doit régner entre l'homme commandé et son chef. Au surplus, j'ai, comme dit plus haut, l'espoir que des preuves tangibles pourront être données prochainement du manque de fondement de ces inquiétudes.

» 3° Il y a les *aigris* et les *humiliés*.

» Je ne pourrais pas assez attirer l'attention du cadre des officiers sur le fait que, soit par leur âge, soit par les épreuves qu'ils ont subies pour rejoindre l'armée, un grand nombre de miliciens ou de recrues ont un droit particulier à un traitement ménager de leur dignité ; ils sont légitimement susceptibles.

Après avoir dressé ce tableau exact de la situation, le sous-secrétaire d'Etat concluait en donnant aux officiers des conseils sur la façon dont ils devaient traiter cette troupe si sensible, sur la sollicitude dont il fallait faire preuve à l'égard de ces jeunes gens éloignés de leur milieu familial et le tact avec lequel il fallait traiter ces recrues dont le niveau intellectuel était particulièrement élevé.

Mais autre chose est d'analyser une situation et de commander des troupes. Tous ces principes d'humanité qui semblaient si beaux sur le papier, cette générosité de cœur qui inspirait Henri Rolin se traduisit bientôt par un relâchement catastrophique de la discipline. Exposait-on au sous-secrétaire d'Etat certaines faiblesses du commandement, il venait sur place pour s'en rendre compte, s'asseyait sous un arbre, tel saint Louis rendant la justice, et autorisait les hommes à venir à tour de rôle lui exposer leurs doléances sans passer par la voie hiérarchique. Aussi était-il assailli de questions personnelles qui n'avaient rien à faire avec le fond de la question et rentrait-il, convaincu que le mal n'était pas si grave.

Parmi les mécontents, se trouvait une catégorie particulièrement bruyante : c'étaient des légionnaires ramenés récemment du Moyen-Orient par la mission du major Legrand. Cet officier, qui devait plus tard racheter ses fautes par sa brillante conduite dans l'armée anglaise et trouver une mort glorieuse en Normandie, avait dû abandonner ses fonctions de chef de cabinet et avait été envoyé en mission dans le Moyen-Orient pour recruter du personnel.

Comme Belges, il n'avait trouvé que quelques hommes ayant quitté la Belgique depuis longtemps et servant dans les rangs de la Légion étrangère française. En leur prodiguant de nombreuses assurances quant aux indemnités qu'ils toucheraient et aux grades qui leur seraient reconnus, il parvint à les emmener avec lui, provoquant ainsi un conflit avec les autorités françaises, qui les considéraient comme déserteurs.

Entrés aux Forces de Terre, ces anciens légionnaires se virent refuser tous les avantages qui leur avaient été promis. Leur patriotisme ne parvenant pas à compenser leur déception, ils se mirent à désertier et se rendirent à Londres, où ils menaient la grande vie. On les rencontrait dans tous les endroits publics fréquentés par les innombrables fonctionnaires de l'administration belge à Londres, subissant l'influence démoralisante de ceux-ci. Lorsqu'ils avaient dépensé le petit pécule qu'ils avaient touché en arrivant en Angleterre, ils se rendaient à Eaton-Square pour exposer leurs doléances au sous-secrétaire d'Etat. Celui-ci, n'écoutant que son bon cœur, recevait ces militaires en prévention de désertion et les calmait en leur donnant quelques coupures d'une livre sterling.

Ce système ne contribuait ni au rétablissement de la discipline, ni au relèvement du prestige de l'armée. Le mécontentement

» Sous les bénéfices de ces réserves, je crois que, dans l'ensemble, notre troupe présente un potentiel combattif très supérieur à celui que nous avons rencontré dans la plupart des unités en 1940, ou même en 1914. Encore faut-il, pour qu'il puisse être porté et maintenu à son maximum, que nous réussissions à éliminer les causes de mécontentement et de cafard.

» Je les énumère ci-après :

» 1° Il y a dans notre armée quelques *défaitistes* ; si réduit qu'en soit le nombre, ils sont susceptibles d'acquérir une réelle influence lorsque leur tendance se rencontre avec d'autres courants de découragement ; ce *défaitisme* résulte parfois, sans doute, du manque total de valeur morale des intéressés, mais parfois aussi il résulte d'une ignorance profonde de notre situation internationale et d'un manque de compréhension des raisons qui ont porté le Gouvernement belge à remettre en vigueur les obligations de milice.

» Il est souhaitable que ces éléments soient découverts, moins pour les punir que pour les entreprendre par un long effort de persuasion. Il ne s'agit pas tant de discours ou de manifestations patriotiques : ceux-ci ne peuvent atteindre leur effet que s'ils peuvent servir d'exutoire à un sentiment collectif d'enthousiasme ; c'est seulement par une confiante et amicale discussion avec l'homme isolé, à la faveur des gardes et des repos, que les idées fausses et les dispositions fâcheuses pourront être redressées.

» 2° Il y a aussi les *décus*, ceux qui, comme les officiers que je mentionne plus haut, s'exaspèrent de leur longue inaction, cherchent des responsables et se répandent en paroles amères quant au rôle de figurant qui, suivant eux, attend le militaire belge tout au long de cette guerre.

» Ce sentiment, faut-il le dire, est particulièrement vif chez les meilleurs éléments de nos troupes. Il y a lieu de mettre en valeur, à leurs yeux, la nécessité de l'effort de préparation, qui leur est demandé ; il faut surtout démentir et repousser sans la moindre hésitation les doutes exprimés quant aux intentions des autorités belges, civiles ou militaires, en ce qui concerne l'utilisation de l'armée.

» Cet assainissement est assurément la condition primordiale de la confiance qui doit régner entre l'homme commandé et son chef. Au surplus, j'ai, comme dit plus haut, l'espoir que des preuves tangibles pourront être données prochainement du manque de fondement de ces inquiétudes.

» 3° Il y a les *aigris* et les *humiliés*.

» Je ne pourrais pas assez attirer l'attention du cadre des officiers sur le fait que, soit par leur âge, soit par les épreuves qu'ils ont subies pour rejoindre l'armée, un grand nombre de miliciens ou de recrues ont un droit particulier à un traitement ménager de leur dignité ; ils sont légitimement susceptibles.

Après avoir dressé ce tableau exact de la situation, le sous-secrétaire d'Etat concluait en donnant aux officiers des conseils sur la façon dont ils devaient traiter cette troupe si sensible, sur la sollicitude dont il fallait faire preuve à l'égard de ces jeunes gens éloignés de leur milieu familial et le tact avec lequel il fallait traiter ces recrues dont le niveau intellectuel était particulièrement élevé.

Mais autre chose est d'analyser une situation et de commander des troupes. Tous ces principes d'humanité qui semblaient si beaux sur le papier, cette générosité de cœur qui inspirait Henri Rolin se traduisit bientôt par un relâchement catastrophique de la discipline. Exposait-on au sous-secrétaire d'Etat certaines faiblesses du commandement, il venait sur place pour s'en rendre compte, s'asseyait sous un arbre, tel saint Louis rendant la justice, et autorisait les hommes à venir à tour de rôle lui exposer leurs doléances sans passer par la voie hiérarchique. Aussi était-il assailli de questions personnelles qui n'avaient rien à faire avec le fond de la question et rentrait-il, convaincu que le mal n'était pas si grave.

Parmi les mécontents, se trouvait une catégorie particulièrement bruyante : c'étaient des légionnaires ramenés récemment du Moyen-Orient par la mission du major Legrand. Cet officier, qui devait plus tard racheter ses fautes par sa brillante conduite dans l'armée anglaise et trouver une mort glorieuse en Normandie, avait dû abandonner ses fonctions de chef de cabinet et avait été envoyé en mission dans le Moyen-Orient pour recruter du personnel.

Comme Belges, il n'avait trouvé que quelques hommes ayant quitté la Belgique depuis longtemps et servant dans les rangs de la Légion étrangère française. En leur prodiguant de nombreuses assurances quant aux indemnités qu'ils toucheraient et aux grades qui leur seraient reconnus, il parvint à les emmener avec lui, provoquant ainsi un conflit avec les autorités françaises, qui les considéraient comme déserteurs.

Entrés aux Forces de Terre, ces anciens légionnaires se virent refuser tous les avantages qui leur avaient été promis. Leur patriotisme ne parvenant pas à compenser leur déception, ils se mirent à désertier et se rendirent à Londres, où ils menaient la grande vie. On les rencontrait dans tous les endroits publics fréquentés par les innombrables fonctionnaires de l'administration belge à Londres, subissant l'influence démoralisante de ceux-ci. Lorsqu'ils avaient dépensé le petit pécule qu'ils avaient touché en arrivant en Angleterre, ils se rendaient à Eaton-Square pour exposer leurs doléances au sous-secrétaire d'Etat. Celui-ci, n'écoulant que son bon cœur, recevait ces militaires en prévention de désertion et les calmait en leur donnant quelques coupures d'une livre sterling.

Ce système ne contribuait ni au rétablissement de la discipline, ni au relèvement du prestige de l'armée. Le mécontentement était général. Il trouva son expression dans un procès qui fit grand bruit et dont les Allemands ne manquèrent pas de tirer parti pour dénoncer en Belgique, en l'exagérant, l'état de désagrégation des Forces belges en Grande-Bretagne. Ce procès fut provoqué par un acte d'indiscipline commis par un soldat du 2^e Bataillon, un certain Harris.

Celui-ci était le type de l'intellectuel raté. Sa personnalité importe peu. Il a été du petit groupe de ceux qui, dès le début, ont eu le mérite d'essayer de créer une armée. Il est déçu et aigri. Aucun moyen légal n'étant à sa disposition pour obtenir les changements qu'il souhaite, il prend une voie dramatique : un beau jour, pour une bagatelle, il refuse d'exécuter un ordre qui lui est donné par un officier, contre lequel il n'a par ailleurs aucun grief. Il est traduit devant le Conseil de guerre.

Dans sa prison, il pond des mémoires, tandis que son avocat, qui occupe à Londres une belle situation officielle, annonce son intention de faire le procès du Gouvernement et du commandement. Il cite une quantité extraordinaire de témoins. Le substitut de l'auditeur militaire Gérard fait une instruction qui dépasse de loin le cadre de ce refus d'obéissance.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



9

(suite)

Le commandement est affolé. Il craint la révolte de la troupe. Le général Daufresne rend le major Hirsch responsable de l'ordre dans le camp de Moreton-Morrel où se tient le Conseil de guerre. Le major Hirsch fait placer des « Bren guns » en station près de la salle d'audience et donne l'ordre de tirer sur ceux qui tenteraient de délivrer Harris. Le major Cumont est en état d'alerte et tient de grands conciliabules secrets avec son petit groupe de fidèles. La veille de l'audience, le chef d'Etat-major, le commandant Montjoie, arrive, affolé, à Kinton et demande, de la part du général, au major Piron d'improviser une manœuvre pour éloigner les hommes pendant la durée du procès.

Enfin, le jour du procès arrive. Le Gouvernement a envoyé une série de sténo-dactylographes et d'officiers qui prendront note de tout ce qui se dira à l'audience. Tout cet appareil émeut fort peu l'auditeur, qui fait preuve d'une réelle indépendance et, après avoir requis une peine minime pour le fait caractérisé du refus d'ordre, expose lui-même avec sérénité l'atmosphère dans laquelle se meut cette affaire. Le défilé des témoins est interminable et la défense essaie de leur faire raconter de nombreux incidents qui n'ont aucun rapport avec le procès, mais qui établissent l'état d'indiscipline de la troupe et les disputes politiques des officiers. Le major Devaux, qui préside, reste d'une objectivité parfaite, mais ne sait pas très bien ce qu'il peut laisser dire aux témoins. Harris est condamné...

L'agitation se calme une fois de plus. Mais les espions ont fait leur œuvre et l'auditeur Gérard est convoqué, le lendemain, chez le Premier Ministre qui lui reproche vivement son réquisitoire. L'auditeur lui répond que tout ce qui a été dit à l'audience a déjà fait l'objet de rapports au ministre de la Défense nationale. Celui-ci a refusé d'en tenir compte et ne les a même pas transmis au Premier Ministre.

CHAPITRE VII

Les débuts du major Piron

Presque en même temps que le sénateur Rolin, était arrivé en Angleterre un officier supérieur dont le nom devait un jour devenir pour le peuple belge le symbole de la lutte pour la libération du pays.

Le major B.E.M. Jean Piron était un des plus jeunes majors de l'armée belge. Officier de grande classe, doté d'une prestance physique qui ne le cédait en rien à ses connaissances militaires, il s'était fait déjà en Belgique, par l'intransigeance de son caractère, un certain nombre d'ennemis.

La guerre de 1914 le trouve en première année d'Ecole militaire. Il a, à ce moment, dix-huit ans ; il est joli garçon, monte bien à cheval et ses goûts le destinent plutôt vers la cavalerie. Cependant, il s'engage au 2^e de ligne, y est nommé sous-lieutenant dès le mois d'août 1914 et apprend son métier de chef en commandant à des hommes beaucoup plus âgés que lui. Il y découvre les vertus de cette malheureuse infanterie, qui piétine dans la boue et dont le rôle est si peu spectaculaire. Et si, beaucoup plus tard, devenu le commandant d'une brigade de toutes armes, il rabroue quelquefois les cavaliers devenus blindés, c'est par un sentiment de justice vis-à-vis du pauvre fantassin.

Pourtant, vers la fin de la guerre, son goût de l'aventure prend le dessus et il passe, en mars 1918, à l'aviation comme observateur. Descendu en opérations, blessé, cité six fois à l'ordre du jour, il termine cette guerre comme capitaine, à vingt-deux ans.

Sorti de l'Ecole de Guerre en 1925, il n'acquiert cependant pas la déformation professionnelle des brevetés d'Etat-major. Attaché à l'Etat-major de la 1^{re} Direction des Fortifications, il est chargé d'étudier les positions fortifiées Namur-Anvers-Gand et apporte à ces travaux un esprit clair et un jugement sain.

(A suivre)

Cu-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



(suite)

De 1932 à 1934, il est commandant au 1^{er} Grenadier, « Once a grenadier, always a grenadier ». Son passage dans ce régiment d'élite reste un de ses meilleurs souvenirs et, aujourd'hui encore, le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire au cours des innombrables cérémonies organisées en son honneur, est de jouer la célèbre marche des Grenadiers au son de laquelle, si souvent, il ramenait fièrement sa compagnie par l'avenue Louise. Puis, un beau jour, on n'aperçoit plus le beau Piron dans la loge de la Monnaie où les officiers des Grenadiers avaient coutume de se pavaner, avec leurs gants blancs et leur sabre. Il a pris le commandement d'une de ces unités frontalières, celle d'Henri-Chapelle, à laquelle il insuffle un magnifique esprit de discipline. Il revient cependant aux Grenadiers, comme major, en 1936.

La guerre de 1940 le trouve sous-chef d'Etat-major au V^e Corps d'Armée. La capitulation répugne à ce caractère fier et il ne s'en cache pas devant ses supérieurs et ses collègues. Il critique la politique défaitiste de l'Etat-major général, le repli à travers les Ardennes qui a découvert Sedan, la capitulation pour le moins prématurée, alors que les Alliés n'avaient pas encore eu le temps de rembarquer. Sa sortie ne provoque aucune réaction, mais plus tard, son chef, le général Van den Berghe, qui a été dégomme quelques mois auparavant pour n'avoir pas été assez neutre, lui dit : « Piron, je suis d'accord avec vous, mais vous comprenez, je ne puis pas le dire en public ».

Piron interpelle le major Defraiteur, qui est à l'Etat major général de l'armée et est considéré comme l'héritier presomptif du général Van Overstraeten, et lui demande : « Est-ce que vous savez, vous, pourquoi on veut nous empêcher de partir ? ».

L'autre, qui devait attendre trois ans pour jouer la carte anglaise, lui répondit : « Est-ce que vous voulez aller vous battre pour les autres, vous ? ».

Les officiers de l'Etat-major partent vers Brasschaet. Les bruits les plus fantaisistes courent. Beaucoup croient qu'ils vont être démobilisés grâce à la générosité du Führer, ou que la guerre va finir. Piron se rend compte de ce qui les attend. Il sait bien, lui, que la guerre n'est pas finie. Plutôt que d'aller moisir cinq ans dans un Oflag, il s'enfuit et va se cacher à Bruxelles. Un beau jour, les Allemands viennent l'arrêter à son domicile. Envoyé à la prison d'Aix-la-Chapelle, il y fait un séjour de quelques semaines et y subit de nombreux interrogatoires qui révèlent qu'il y a erreur sur la personne. C'était un autre Piron qui était recherché. Grâce aux cloisons étanches qui existent entre les différentes administrations allemandes, il est relâché et retourne à Bruxelles. Il n'y reste pas longtemps et disparaît, un beau jour de 1941, pour réaliser son rêve qui est de gagner l'Angleterre.

Il traîne à Montpellier, où le service de passage ne parvient pas à le faire partir. Et les Belges de passage à Palavas, et qui profitent de leur arrêt momentané pour jouir des plaisirs qu'offre cette petite plage méditerranéenne, voient non sans étonnement ce monsieur au chapeau de feutre dont le bord est rabaisé sur les yeux et qui, visiblement, boude dans son coin. Car Piron ronge son frein, comme il le fera encore souvent dans sa vie. Et quand il est de mauvaise humeur, il n'est guère aimable.

Arrêté une première fois par la police de Vichy, il est relâché grâce au chef d'Etat-major de cet autre grand monsieur, le général Altmeyer, qui commande la place de Montpellier et ne porte pas les Allemands dans son cœur. Une occasion s'offre à lui de partir, dans un bateau frété à grands frais par un groupe d'évadés. Mais, le jour du départ, les gendarmes français arrivent et arrêtent tout le monde sauf, bien entendu, la bande de gangsters marseillais qui recommenceront avec d'autres victimes le coup du bateau. Emprisonné à Marseille, puis mis en résidence forcée à Largentièrre, en Ardèche, il s'évade une fois de plus en novembre 1941, traverse l'Espagne sans encombre et arrive quelques jours plus tard à Lisbonne, où je devais le retrouver. Enfin, le 6 janvier 1942, il débarque en Angleterre après avoir passé par Gibraltar.

Son arrivée inquiète fort les milieux militaires. Un officier supérieur de son ancienneté n'est pas facile à caser. Tous les postes de major sont occupés. On le laisse végéter pendant deux mois. Il ne sollicite rien et attend son heure en silence. Enfin, l'occasion se présente de lui confier un commandement. Le 20 avril 1942, les principales unités des Forces de Terre sont envoyées dans le Pays de Galles pour y parfaire leur entraînement. Il ne reste à Great Malvern que le squelettique 2^e Bataillon et les services. Le général Daufresne, qui y a ses petites habitudes, y maintient son Etat-major et délègue au major Piron le commandement des troupes du Pays de Galles, avec le titre d' « officier supérieur adjoint ».

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



11

(suite)

Le major Piron constitue un petit Etat-major avancé de trois officiers, dont je suis. De ce jour, date une collaboration qui n'a pris fin qu'avec la guerre et dont je suis particulièrement fier. Les commandants d'unités de ce groupement voient d'un assez mauvais œil l'arrivée de ce chef actif qui va bouleverser leurs habitudes d'indépendance. Le major Cumont, qui a travaillé inlassablement pour instruire son bataillon, n'aime pas beaucoup cette ingérence. Le major Hirsch est convaincu que ce fantassin ne comprend rien à l'utilisation de l'artillerie moderne et le commandant de Wackiers a toujours aimé jouer cavalier seul. Il faudra beaucoup de tact et d'énergie.

De l'énergie, le major Piron n'en manque pas et il le prouve dès le début. Il travaille d'arrache-pied, organise des manœuvres d'ensemble, en dégage les enseignements dans des notes nombreuses, s'occupe de l'instruction des cadres et fait tant et si bien qu'il finit par s'imposer, non seulement aux troupes qui se sentent commandées, mais même à leurs chefs, qui acceptent ses directives. La liaison britannique elle-même se rend compte des qualités de ce chef et s'intéresse de plus en plus à l'entraînement des troupes belges.

Malheureusement, cette période ne dure que quelques semaines et l'été nous retrouve tous regroupés sous la férule légère de l'Etat-major du général Daufresne. Celui-ci s'est déplacé à Leamington Spa, dans le Warwickshire, et le major Piron est relégué à Kineton, à une douzaine de kilomètres de là. Il conserve son titre d'officier supérieur adjoint, mais n'a plus aucune prérogative de commandement. Il ne se décourage pas et rédige des projets d'instruction du cadre des officiers, qui laisse fort à désirer. Mais le général ne s'intéresse guère à l'instruction. Il a d'autres préoccupations. Les projets du major Piron disparaissent dans les archives de cet Etat-major démesuré. Il commence à s'énervier, va trouver le général et lui reproche son improductivité, sur un ton qui, en temps de paix, lui vaudrait des arrêts sans accès. Le général se contente de faire une pirouette et l'affaire en reste là.

M. Rolin, qui s'obstine dans ses erreurs avec une énergie digne d'une meilleure cause, soutient Daufresne et traite Piron par-dessus la jambe. Les amis de celui-ci, qui ont également à se plaindre de l'inactivité qui leur est imposée, veulent l'inciter à une démarche énergique auprès de M. Pierlot. Craignant que celle-ci ne soit interprétée comme une revendication personnelle, il écoute les conseils de la sagesse et attend les événements.

CHAPITRE VIII

Indiscipline collective

Ceux-ci ne devaient pas tarder à se produire.

Les hommes, qui avaient fait preuve, dans le Pays de Galles, de beaucoup de bonne volonté, recommencent à se décourager. Tant qu'ils étaient en manœuvres, ils conservaient l'espoir de se battre. Leur retour dans le sein des Forces de Terre réintroduit le doute dans leurs esprits. Le major Cumont écrit dans un rapport : « L'affaire Harris a été exploitée par des éléments hostiles à l'armée. Hommes comme officiers reviennent de leurs congés, bourrés de propos préjudiciables à la discipline et au moral. »

Pour satisfaire les plus impatientes, M. Rolin crée les unités de Parachutistes et de Commandos. Mais, en ce faisant, il diminue les effectifs de la seule troupe appelée à combattre sous le drapeau belge et ôte aux bataillons certains de leurs meilleurs éléments en officiers et en hommes, mécontentant ceux qui n'avaient pas été désignés.

Les effectifs fondent. Aucun nouveau matériel n'arrive. Les desseins du Gouvernement sont insondables. Les hommes sont blasés.

Et le 28 juillet 1942, une nouvelle crise éclate à la 3^e Compagnie du 1^{er} Bataillon. Cette compagnie avait été commandée antérieurement par le capitaine Truffaut, officier de réserve d'une personnalité marquante. Homme politique socialiste, il menait sa compagnie en usant plus de persuasion que de discipline. Un accident stupide au cours d'un exercice de lancement de grenades devait ôter à ses hommes ce chef qu'ils aimaient comme un frère. Mais sa place ne pouvait être prise par aucun autre. Sa façon de commander était trop personnelle et, dans un milieu aussi sensible, le moindre incident devait dégénérer.

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



(suite)

Le 28 juillet 1942, les hommes de cette compagnie refusent de sortir de leurs baraquements sous prétexte qu'il pleut et qu'on leur a interdit de prendre des toiles imperméables. Les officiers s'énervent et le major Cumont donne l'ordre à un peloton en armes de la 1^{re} Compagnie de garder la 3^e. La situation finit par rentrer dans l'ordre, mais le refus collectif est caractérisé. Le commandement s'émeut et, le 31 juillet, le sous-secrétaire d'Etat fait lire à la troupe un message ainsi rédigé :

« J'ai demandé l'accord des autorités britanniques sur une réforme radicale de nos Forces de Terre, afin de faciliter notre entrée rapide en action par une coopération plus intime avec des unités britanniques. »

Ces promesses, venant après tant d'autres promesses du Gouvernement, ne firent pas une très grosse impression, mais provoquèrent certaines appréhensions. On pouvait craindre que les mesures prises consisteraient à disperser les unités belges en les envoyant dans des formations britanniques variées, renonçant ainsi au prestige national qui s'attachait à la création d'une force belge unique. Cette situation pouvait satisfaire le désir légitime et égoïste de se battre, elle mettait fin à tout espoir de voir l'armée belge représentée comme telle sur les champs de bataille d'Europe.

L'état d'insatisfaction subsiste dans la troupe à l'état latent. Le mois d'août se passe en palabres. Les officiers supérieurs, désœuvrés, sont attirés par deux pôles. A Londres, le colonel Simon, qui sera plus tard attaché militaire en U.R.S.S., groupe autour de lui la tribu des Lekeux et quelques autres officiers. Ceux des Forces de Terre viennent tout naturellement se confier au major Piron. Celui-ci continue à faire des notes d'instruction, que l'Etat-major du général Daufresne signe, et passe ses loisirs à faire un projet de transformation des Forces de Terre en groupement motorisé de reconnaissance. Le Conseil de guerre se montre plein de faiblesse et inflige des peines minimales pour des actes d'indiscipline caractérisés, en tenant compte des circonstances spéciales de l'exil. Les officiers trouvent tous prétextes bons pour se disputer. Un imbécile de droite ayant, dans son ivresse, déchiré le drapeau soviétique qui se trouvait au mess parmi les drapeaux alliés, d'autres imbéciles de gauche provoquent de l'agitation en envenimant cet incident.

La liaison anglaise continue à observer toute cette comédie et, de temps à autre, à en tirer les ficelles. Les Anglais n'aiment jamais à intervenir ouvertement dans les affaires intérieures des alliés. Ils se contentent d'avoir leurs espions partout et n'agissent que lorsque la crise éclate.

Enfin, le 2 septembre 1942, les unités partent pour le Pays de Galles pour faire des périodes de stage dans des formations britanniques. L'Etat-major reste tout seul à Leamington. La présence d'un général à la tête de cet Etat-major sans troupes ne se justifie plus. Le général Daufresne est remplacé par un certain colonel Lecomte, qui est arrivé depuis quelque temps en Angleterre, avec femme, enfants et bagages, venant de France, où il a attendu le plus longtemps possible, et qui est bien le personnage le plus insignifiant que l'on ait pu trouver.

A Londres, Henri Rolin suit Daufresne dans sa disgrâce pour l'avoir soutenu avec trop d'obstination. M. Pierlot prend lui-même le portefeuille de la Défense nationale et s'adjoint comme chef de cabinet le major Devaux, que rien ne préparait à ce rôle, si ce n'est son honnêteté rude de soldat et son patriotisme à toute épreuve.

Le 1^{er} Bataillon est attaché à la 147^e Brigade. Cette unité fait partie de la 49^e Division, qui vient de passer un an en Islande et qui parfait son entraînement au camp de Pennybont, dans le Pays de Galles. Le lendemain de l'arrivée, un incident grave éclate à la 2^e Compagnie, commandée par le capitaine Greban de Saint-Germain. Les hommes de cette compagnie manifestent leur mauvaise humeur en mettant leur plus vieux battle-dress en vue d'un défilé qui doit avoir lieu devant le général commandant la 49^e Division. Au cours de son inspection, le major Cumont les attrape vertement et leur inflige comme sanction une heure de « drill » après la parade. La revue terminée, le commandant de compagnie veut faire exécuter l'ordre, mais les hommes refusent. Rien ne parvient à les convaincre ; le commandant de bataillon intervient lui-même sans plus de succès. Il s'excite, crie, menace et, finalement, transige pour dix minutes de maniement d'armes. Cet incident n'est certes pas de nature à rétablir la discipline.

CHAPITRE IX

L'interrègne

Pendant ce temps, à Leamington, le colonel Lecomte, qui remplace le général Daufresne, échange le major Jules Leloup

de sortir de leurs baraquements sous prétexte qu'il pleut et qu'on leur a interdit de prendre des toiles imperméables. Les officiers s'énervent et le major Cumont donne l'ordre à un peloton en armes de la 1^{re} Compagnie de garder la 3^e. La situation finit par rentrer dans l'ordre, mais le refus collectif est caractérisé. Le commandement s'émeut et, le 31 juillet, le sous-secrétaire d'Etat fait lire à la troupe un message ainsi rédigé :

« J'ai demandé l'accord des autorités britanniques sur une réforme radicale de nos Forces de Terre, afin de faciliter notre entrée rapide en action par une coopération plus intime avec des unités britanniques. »

Ces promesses, venant après tant d'autres promesses du Gouvernement, ne firent pas une très grosse impression, mais provoquèrent certaines appréhensions. On pouvait craindre que les mesures prises consisteraient à disperser les unités belges en les envoyant dans des formations britanniques variées, renonçant ainsi au prestige national qui s'attachait à la création d'une force belge unique. Cette situation pouvait satisfaire le désir légitime et égoïste de se battre, elle mettait fin à tout espoir de voir l'armée belge représentée comme telle sur les champs de bataille d'Europe.

L'état d'insatisfaction subsiste dans la troupe à l'état latent. Le mois d'août se passe en palabres. Les officiers supérieurs, désœuvrés, sont attirés par deux pôles. A Londres, le colonel Simon, qui sera plus tard attaché militaire en U.R.S.S., groupe autour de lui la tribu des Lekeux et quelques autres officiers. Ceux des Forces de Terre viennent tout naturellement se confier au major Piron. Celui-ci continue à faire des notes d'instruction, que l'Etat-major du général Daufresne signe, et passe ses loisirs à faire un projet de transformation des Forces de Terre en groupement motorisé de reconnaissance. Le Conseil de guerre se montre plein de faiblesse et inflige des peines minimales pour des actes d'indiscipline caractérisée, en tenant compte des circonstances spéciales de l'exil. Les officiers trouvent tous prétextes bons pour se disputer. Un imbécile de droite ayant, dans son ivresse, déchiré le drapeau soviétique qui se trouvait au mess parmi les drapeaux alliés, d'autres imbéciles de gauche provoquent de l'agitation en envenimant cet incident.

La liaison anglaise continue à observer toute cette comédie et, de temps à autre, à en tirer les ficelles. Les Anglais n'aiment jamais à intervenir ouvertement dans les affaires intérieures des alliés. Ils se contentent d'avoir leurs espions partout et n'agissent que lorsque la crise éclate.

Enfin, le 2 septembre 1942, les unités partent pour le Pays de Galles pour faire des périodes de stage dans des formations britanniques. L'Etat-major reste tout seul à Leamington. La présence d'un général à la tête de cet Etat-major sans troupes ne se justifie plus. Le général Daufresne est remplacé par un certain colonel Lecomte, qui est arrivé depuis quelque temps en Angleterre, avec femme, enfants et bagages, venant de France, où il a attendu le plus longtemps possible, et qui est bien le personnage le plus insignifiant que l'on ait pu trouver.

A Londres, Henri Rolin suit Daufresne dans sa disgrâce pour l'avoir soutenu avec trop d'obstination. M. Pierlot prend lui-même le portefeuille de la Défense nationale et s'adjoint comme chef de cabinet le major Devaux, que rien ne préparait à ce rôle, si ce n'est son honnêteté rude de soldat et son patriotisme à toute épreuve.

Le 1^{er} Bataillon est attaché à la 147^e Brigade. Cette unité fait partie de la 49^e Division, qui vient de passer un an en Islande et qui parfait son entraînement au camp de Pennybont, dans le Pays de Galles. Le lendemain de l'arrivée, un incident grave éclate à la 2^e Compagnie, commandée par le capitaine Greban de Saint-Germain. Les hommes de cette compagnie manifestent leur mauvaise humeur en mettant leur plus vieux battle-dress en vue d'un défilé qui doit avoir lieu devant le général commandant la 49^e Division. Au cours de son inspection, le major Cumont les attrape vertement et leur inflige comme sanction une heure de « drill » après la parade. La revue terminée, le commandant de compagnie veut faire exécuter l'ordre, mais les hommes refusent. Rien ne parvient à les convaincre ; le commandant de bataillon intervient lui-même sans plus de succès. Il s'excite, crie, menace et, finalement, transige pour dix minutes de maniement d'armes. Cet incident n'est certes pas de nature à rétablir la discipline.

CHAPITRE IX

L'interrègne

Pendant ce temps, à Leamington, le colonel Lecomte, qui remplace le général Daufresne, charge le major Jules Lekeux d'enquêter sur les incidents qui se sont passés au bataillon. Le major arrive à Pennybont et interroge les officiers et les sous-officiers, cherchant visiblement à leur faire faire le procès du commandement. Puis il rentre à Leamington et fait rapport au commandant des Forces de Terre.

Le bataillon semble provisoirement calmé et participe, du 8 au 13 septembre, à de grandes manœuvres qui ont pour cadre tout le sud du Pays de Galles et pour participants plusieurs divisions britanniques. Les hommes sont astreints à des prestations souvent pénibles, avec un minimum de nourriture, et font preuve d'une grande endurance. Dès qu'on les fait travailler sérieusement, leur moral remonte.

A l'issue de cette manœuvre, le major Cumont est appelé à Londres, où va siéger une Commission de réorganisation des Forces de Terre.

Pendant que se réunit cette Commission, à laquelle participe le colonel Lecomte, celui-ci confie l'intérim du commandement au major Lekeux, dont l'enthousiasme ne connaît plus de bornes. Il en profite pour bouleverser tout l'Etat-major des Forces de Terre, relève de leurs fonctions des officiers dont la seule faute est d'avoir servi le général Daufresne, adresse des proclamations aux troupes, prononce des discours enflammés au mess des officiers, sous l'œil atterré des officiers de liaison britanniques. Il désigne comme chef d'Etat-major le capitaine-commandant Waterloos, qui semble mieux connaître le marché des chevaux que le travail d'Etat-major.

Le 20 septembre, satisfait de son œuvre, il adresse une der-

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM

18

(suite)



Le lendemain, celui-ci arrive et se met immédiatement au travail. Le redressement qu'il opère est extraordinairement rapide. Il procède à des inspections d'équipement, organise des cours pour officiers et sous-officiers, s'intéresse au bien-être de la troupe. La vie dans ce camp, sous la tente, dans un pays montagneux et désolé manque de distractions. Le travail d'une part et l'organisation de cantines d'autre part font sentir aux hommes qu'ils sont commandés par quelqu'un qui connaît son métier et qui s'y donne corps et âme.

Le major Piron me prend comme adjudant-major. Je remets le commandement de la 1^{re} Compagnie au lieutenant Van Laethem, qui vient d'arriver en Angleterre après s'être évadé du camp de prisonniers de Prenzlau, en Allemagne. C'est une belle figure d'officier : persévérant, dur pour lui-même, ayant un sens élevé du devoir. Une première fois déjà, il s'était échappé de son Oflag, mais avait été repris en atteignant la frontière suisse. Replacé dans le même camp, le commandant allemand l'avait défié de s'évader une seconde fois. Il avait relevé le défi et, cette fois, avait réussi. Arrivé à Berne, il s'était présenté au ministre de Belgique, le comte d'Ursel, qui cherchait ses inspirations à Laeken et son traitement à Londres. Celui-ci l'avait reçu fraîchement, lui disant : « Je ne comprends pas ce que vous allez faire en Angleterre. Les Allemands ont gagné la guerre et vous aviez une occasion unique d'apprendre leur langue. »

Cela ne suffit pas à décourager Van Laethem, qui rejoint la Grande-Bretagne, comme devaient le faire plus tard d'autres évadés d'Allemagne : le major Legrand, les lieutenants Ledent, Thumas, Mentior et d'autres.

Le bataillon, sous l'impulsion de son chef, entreprend un entraînement réaliste. Les meilleurs rapports sont entretenus avec la 49^e Division, tant en dehors du service que pour le travail. Nous voisinons avec les bataillons de la 147^e Brigade et le soir, après de dures manœuvres, nous trouvons encore le moyen de festoyer sous la tente avec les officiers anglais et écossais. C'est là la vraie vie militaire, loin de toutes les tracasseries de la politique, et le moral de toute l'unité se ressent de cette atmosphère de camaraderie entre officiers.

Sur ces entrefaites, le colonel Lecomte vient nous rendre visite. Il fait vraiment peine à voir et semble dépassé par les événements. Il fait aux officiers et sous-officiers un discours sur la discipline, qui ne laisse comme impression que celle d'une grosse rigolade.

Dans le courant du mois d'octobre, la 49^{me} Division prend ses quartiers d'hiver et le bataillon est caserné à Chepstow, jolie petite ville frontière entre le Pays de Galles et l'Angleterre, au confluent de la Wye et du Severn. L'entraînement s'y poursuit et l'atmosphère est excellente.

Pendant ce temps, l'Etat-major des Forces de Terre reste à Leamington, la batterie d'artillerie est à Crikhowell et l'escadron blindé à Chippenham avec la « Household Cavalry ».

Le ferment d'insatisfaction qui semble s'être résorbé au bataillon existe encore à la batterie. Le major Hirsch, qui la commande, a su donner à son unité une bonne instruction technique. Il n'a pas su lui insuffler un esprit de corps. Des plaintes contre les officiers sont adressées par des soldats à la liaison britannique. Des actes d'indiscipline ont lieu et fin novembre 1942, le major Hirsch est relevé également de son commandement et remplacé par le major de Ridder, homme du monde, charmant, qui vient d'arriver de Belgique en passant par le camp de Miranda. Là aussi, les choses finissent par se tasser et l'atmosphère redevient sereine.

Tous ces incidents devaient avoir leurs répercussions, quelque peu tardives dans ce que l'on a appelé le « Procès des Douze ».

Les douze étaient des jeunes gens qui, atteints par cette atmosphère de démoralisation, tentèrent de réagir. Parmi eux, se trouvaient six étudiants, un ecclésiastique, un baron, un communiste, un professeur d'université et deux fils d'officier supérieur. Convaincus que le Gouvernement ne faisait rien pour créer une force combattante, ils adressèrent une lettre ouverte à M. Pierlot lui faisant des propositions concrètes et le menaçant s'il ne les mettait pas à l'étude, de diffuser une série de rapports plus ou moins compromettants pour le Gouvernement. C'est ainsi qu'ils publièrent successivement :

Le discours du député Gailly, décrivant la carrière des membres du Gouvernement.

Le rapport du lieutenant-médecin Durand, dénonçant environ 80 rapports médicaux établis à la demande des autorités consulaires belges en pays neutres pour recruter des hommes que leur constitution physique ne rendait certainement pas aptes au service.

Le compte-rendu du procès de Harris.

Des détails sur la campagne de recrutement du major Legrand au « Meddle Eans ».

350 cas de commission judiciaire et de Conseil de guerre.

Les carnets autographes du Docteur Van Cauwenbergh.

Les menées fascistes belges en Grande-Bretagne.

Ce procès eut un grand retentissement. Le Gouvernement s'en émeut. La presse anglaise, même, en publia des comptes-rendus. Les inculpés furent condamnés à les peines allant de 4 à 18 mois de prison. Tous, d'ailleurs, eurent l'occasion de prouver plus tard, en opérations, la sincérité de leur geste et une procédure en réhabilitation viendra effacer de leur casier judiciaire une condamnation justifiée par l'irrégularité de leur action.

CHAPITRE X

Création
du premier groupement



Le 12 décembre 1942, le major B.E.M. Piron est appelé à Londres par M. Pierlot. Les conclusions de la commission de

l'une part et l'organisation de cantines d'autre part font sentir aux hommes qu'ils sont commandés par quelqu'un qui connaît son métier et qui s'y donne corps et âme.

Le major Piron me prend comme adjudant-major. Je remets le commandement de la 1^{re} Compagnie au lieutenant Van Laethem, qui vient d'arriver en Angleterre après s'être évadé du camp de prisonniers de Prenzlau, en Allemagne. C'est une belle figure d'officier : persévérant, dur pour lui-même, ayant un sens élevé du devoir. Une première fois déjà, il s'était échappé de son Oflag, mais avait été repris en atteignant la frontière suisse. Replacé dans le même camp, le commandant allemand l'avait défié de s'évader une seconde fois. Il avait relevé le défi et, cette fois, avait réussi. Arrivé à Berne, il s'était présenté au ministre de Belgique, le comte d'Ursel, qui cherchait ses inspirations à Laeken et son traitement à Londres. Celui-ci l'avait reçu fraîchement, lui disant : « Je ne comprends pas ce que vous allez faire en Angleterre. Les Allemands ont gagné la guerre et vous aviez une occasion unique d'apprendre leur langue. »

Cela ne suffit pas à décourager Van Laethem, qui rejoignit la Grande-Bretagne, comme devaient le faire plus tard d'autres évadés d'Allemagne : le major Legrand, les lieutenants Ledent, Thumas, Mentior et d'autres.

Le bataillon, sous l'impulsion de son chef, entreprend un entraînement réaliste. Les meilleurs rapports sont entretenus avec la 49^e Division, tant en dehors du service que pour le travail. Nous voisinons avec les bataillons de la 147^e Brigade et le soir, après de dures manœuvres, nous trouvons encore le moyen de festoyer sous la tente avec les officiers anglais et écossais. C'est là la vraie vie militaire, loin de toutes les tracasseries de la politique, et le moral de toute l'unité se ressent de cette atmosphère de camaraderie entre officiers.

Sur ces entrefaites, le colonel Lecomte vient nous rendre visite. Il fait vraiment peine à voir et semble dépassé par les événements. Il fait aux officiers et sous-officiers un discours sur la discipline, qui ne laisse comme impression que celle d'une grosse rigolade.

Dans le courant du mois d'octobre, la 49^{me} Division prend ses quartiers d'hiver et le bataillon est caserné à Chepstow, jolie petite ville frontière entre le Pays de Galles et l'Angleterre, au confluent de la Wye et du Severn. L'entraînement s'y poursuit et l'atmosphère est excellente.

Pendant ce temps, l'Etat-major des Forces de Terre reste à Leamington, la batterie d'artillerie est à Crikhowell et l'escadron blindé à Chippenham avec la « Household Cavalry ».

Le ferment d'insatisfaction qui semble s'être résorbé au bataillon existe encore à la batterie. Le major Hirsch, qui la commande, a su donner à son unité une bonne instruction technique. Il n'a pas su lui insuffler un esprit de corps. Des plaintes contre les officiers sont adressées par des soldats à la liaison britannique. Des actes d'indiscipline ont lieu et fin novembre 1942, le major Hirsch est relevé également de son commandement et remplacé par le major de Ridder, homme du monde, charmant, qui vient d'arriver de Belgique en passant par le camp de Miranda. Là aussi, les choses finissent par se tasser et l'atmosphère redevient sereine.

Tous ces incidents devaient avoir leurs répercussions quelque peu tardives dans ce que l'on a appelé le « Procès des Douze ».

Les douze étaient des jeunes gens qui, atteints par cette atmosphère de démoralisation, tentèrent de réagir. Parmi eux, se trouvaient six étudiants, un ecclésiastique, un baron, un communiste, un professeur d'université et deux fils d'officier supérieur. Convaincus que le Gouvernement ne faisait rien pour créer une force combattante, ils adressèrent une lettre ouverte à M. Pierlot lui faisant des propositions concrètes et le menaçant s'il ne les mettait pas à l'étude, de diffuser une série de rapports plus ou moins compromettants pour le Gouvernement. C'est ainsi qu'ils publièrent successivement :

Le discours du député Gailly, décrivant la carrière des membres du Gouvernement.

Le rapport du lieutenant-médecin Durand, dénonçant environ 80 rapports médicaux établis à la demande des autorités consulaires belges en pays neutres pour recruter des hommes que leur constitution physique ne rendait certainement pas aptes au service.

Le compte-rendu du procès de Harris.

Des détails sur la campagne de recrutement du major Legrand au « Meddle Eans ».

350 cas de commission judiciaire et de Conseil de guerre.

Les carnets autographes du Docteur Van Cauwenbergh.

Les menées fascistes belges en Grande-Bretagne.

Ce procès eut un grand retentissement. Le Gouvernement s'en émeut. La presse anglaise, même, en publia des comptes-rendus. Les inculpés furent condamnés à les peines allant de 4 à 18 mois de prison. Tous, d'ailleurs, eurent l'occasion de prouver plus tard, en opérations, la sincérité de leur geste et une procédure en réhabilitation viendra effacer de leur casier judiciaire une condamnation justifiée par l'irrégularité de leur action.

CHAPITRE X

Création du premier groupement

Le 12 décembre 1942, le major B.E.M. Piron est appelé à Londres par M. Pierlot. Les conclusions de la commission de réorganisation ont été adoptées. Les différentes unités, actuellement dispersées chez les Anglais, vont être regroupées sous le commandement du major Piron et constitueront la partie combattante des Forces de Terre. Le reste sera réuni sous le commandement du major Branders sous le nom de groupement II. Le major Piron remet le commandement du bataillon au commandant Nowé et part immédiatement à Leamington où il va assurer la liquidation des Forces de Terre en attendant la constitution du Groupement I. Le colonel Lecomte et le major Lekeux se sont liquéfiés eux-mêmes après des scènes d'un grotesque achevé qui n'ajoutaient rien au prestige des officiers. L'ancien Etat-major ne semble pas très à l'aise et voir arriver, sans joie, le major Piron dont les ardeurs, longtemps contenues, se traduisent souvent en violences de langage à leur égard.

Après quinze jours de nettoyage et de négociations avec les Anglais, le 1^{er} Groupement est enfin constitué. En janvier 1943, le 1^{er} Bataillon, la Batterie d'artillerie et la Brigade Train sont groupés à Cleaton on Sea, à la côte Sud-Est. Une épuration est faite. Tous ceux qui sont physiquement inaptes sont éliminés et renvoyés à Leamington.

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



(suite)

Les hommes du 1er Bataillon sont répartis en trois unités entièrement motorisées et possédant leurs propres armes de soutien, appelées Compagnies indépendantes. Elles sont commandées, respectivement, par les commandants Wintergroen, Waterloos et Nowé. Le matériel commence à arriver et l'entraînement des chauffeurs se poursuit à un rythme intensif. Tout le monde est pris d'une fièvre de travail que les bombardements de l'aviation allemande ne font qu'accroître. Chacun a l'impression que, cette fois-ci, c'est sérieux et que les Anglais ne nous donneraient pas de matériel si ce n'était pour l'employer. La liaison britannique, dirigée par le colonel F. Heywood, fait tout ce qu'elle peut pour coopérer au succès de la réorganisation. En février 1943, nous sommes envoyés dans la région de Lowestoft pour poursuivre notre entraînement et participer à la défense côtière.

Le 17 février, le major Piron, qui sur ces entrefaites a été nommé lieutenant-colonel, est chargé, par le Ministère, d'aller à Chippenham faire rapport sur l'état de l'Escadron blindé qui, depuis quelques temps, manifeste un peu trop son indépendance. L'enquête révèle que, sous une apparence extérieure de discipline, il règne dans cette unité, un malaise profond. L'instruction des spécialistes est négligée au profit de parades. Le commandement et son commandant en second manifestent à tous propos leur désir de faire « cavalier seul ». Ils sont relevés de leur commandement. Le commandant de Selliers de Moranville en prend la charge et l'escadron est ramené à Beccles, dans le sein du 1er Groupement. Ces mesures brutales hérissent, au début, les cavaliers, mais au bout de quelques semaines, ils s'intègrent dans le groupement et lorsqu'en récompense ils recevront de nouvelles autos blindées, leur enthousiasme atteindra son comble. Et l'instruction du Groupement I se poursuit ainsi à la côte Est de l'Angleterre jusqu'à la fin de l'année 1943.

Ce n'est pas une mince affaire d'entraîner ainsi un groupement de toutes armes entièrement motorisé. Il faut instruire énormément de chauffeurs et des spécialistes de toutes sortes. Les officiers, eux-mêmes, doivent acquérir de nombreuses connaissances. Ils doivent être familiarisés avec la T. S. F. Tous, hommes et officiers, doivent pratiquer les sports, être « fit » c'est-à-dire capables de résistance physique. Ils passent par de nombreux « battle courses » où les obstacles à franchir sont compliqués de salves de mitrailleuses qui labourent le sol à un mètre d'eux.

Et quand tout cet entraînement individuel est terminé, il faut dégager une doctrine d'emploi tactique de cette unité motorisée, et c'est à quoi s'occupe inlassablement le colonel Piron, dans des conférences, des manœuvres et des exercices de bac à sable. Je reconnais l'esprit clair, la facilité d'élocution, le sens didactique de celui qui, déjà aux Grenadiers, enseignait aux officiers de réserve l'art de la tactique.

Le commandement de ces compagnies indépendantes, avec toutes leurs armes d'appui et leurs nombreux véhicules n'est pas un jeu d'enfant. Chaque commandement s'y consacre avec son caractère propre et insuffle son esprit à son unité. La première compagnie tient du commandant Wintergroen, son esprit d'aventure et son allure de gamin de Bruxelles. A la seconde, les choses « se goupillent toujours » selon la formule du commandant Waterloos. Quant au commandant Nowé, il obtient, par sa bonhomie, ce qu'il veut de la troisième compagnie.

L'escadron blindé conserve avec le commandant B.E.M. Selliers de Moranville, son esprit cavalier, tandis que le major de Ridder commande sa batterie avec une politesse d'homme du monde.

L'Etat-major, comme toujours, est le bouc émissaire des unités. Et pourtant combien de fois la pondération du commandant Poncelet, brigade major, est-elle parvenue à applanir des incidents ou à tempérer les colères du chef. Car, le colonel Piron sait se mettre en colère. Mais ses colères sont généralement justifiées par les erreurs ou les injustices de ceux qui les provoquent. Et le côté sentimental de son caractère reprend si vite le dessus sur son côté emporté, qu'on ne saurait longtemps lui garder rancune.

Son énergie parvient à faire de ce tout complexe une unité disciplinée, sa personnalité lui donne un esprit de corps. Le commandant Poncelet complète admirablement ce chef dynamique. C'est un officier de grande classe lui aussi. Breveté d'Etat-major, il fut gravement blessé au cours de la campagne de 1940. Pendant plusieurs mois, il resta entre la vie et la mort dans un hôpital de Belgique. Ses plaies à peine fermées, il prenait le chemin de l'Angleterre avec tous les périls et les fatigues que cela comportait. Arrêté, comme tant d'autres en Espagne, il fut envoyé au camp de Miranda où il sut conserver intact cet optimisme et cet équilibre qui font sa force. Il sut également y faire preuve de ces qualités de solidarité humaine qui lui valent tant d'amis, sacrifiant ses rations pour des camarades moins fortunés et soignant, avec dévouement, ceux que la santé avait trahi.

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



15

(suite)

Arrivé en Grande-Bretagne, il devait mettre à la disposition de ses chefs, quels qu'ils soient, ses solides connaissances militaires, ce qui ne l'empêcha pas d'être victime des circonstances tragico-comiques de fin 1942. Le colonel Piron le prit comme chef d'Etat-major. Nul choix ne pouvait être meilleur. Caractère magnifiquement équilibré, il sut créer dans cet Etat-major un esprit de camaraderie et de dévouement. Il est juste, et je sais que personne moins que le général Piron ne me le reprochera, de dire que le commandant de la brigade fut servi par une équipe sans laquelle, peut-être, toute son énergie n'aurait pas atteint les mêmes réalisations. Et pourtant combien nous différons de caractère et de formation. Poncelet, breveté par éducation mais plein de vie et de dynamisme; Edouard Richir, cette conscience d'une probité rigide pour lui-même et possédant cependant une indulgence si souriante pour les faiblesses des autres; Gustave Van Hover, dit le « Staf », Flamand de naissance mais Anglais par enthousiasme, cavalier d'origine mais un petit peu breveté par les vertus du « Staff College Britannique »; Kirshen, l'intellectuel pur, d'une curiosité dévorante, pour lequel les problèmes tactiques offrent le même attrait mathématique que ceux de l'Economie Politique; René Jacques, cet ancien, qui grognait toujours, mais qui toujours poursuivait son idéal jusqu'à ce qu'une balle de mitrailleuse nous l'ait ôté; Wolfers, cet autre ancien, dit le « Blitz » par une ironique allusion à son allure de sénateur; Romain et Richard, dit le « Cash », et Houbion qui, après avoir tant souffert de la faim en Espagne, se vengeait du sort en nous préparant des petits plats fins, où êtes-vous tous aujourd'hui, mes camarades? Dispersés par les hasards de la vie militaire et de la démobilisation.

CHAPITRE XI

La vie en Angleterre

Pendant cette année 1943, l'entraînement poursuit son train et les unités, recevant petit à petit leur matériel, sont bientôt à même de faire de petites manœuvres. Chacune à son esprit propre et le nom de « Compagnie Indépendante » leur convient à merveille.

Les relations entre les unités se multiplient. Les officiers passent leurs soirées ensemble, se rendent visite dans leurs mess respectifs. Des danses sont organisées où les militaires de tous rangs et de toutes armes se côtoient et se partagent les faveurs innombrables « Wrens » que la marine emploie dans ces villes côtières. Les fêtes dansantes sont fréquentes. Quoique tous les Anglais et toutes les Anglaises sans exception, soient mobilisés et tendent leurs efforts vers la guerre, cela ne les empêche pas, le soir venu, de se rendre vers un de ces « Palais de Danse » où se mêle une cohue d'uniformes de toutes armes et de toutes nationalités. D'autres délasséments sont organisés : des soirées où Maxim Boucquegneau faisait apprécier à ses camarades toute la gamme de ses talents musicaux, tandis que son ami Cuisener, racontait des histoires qui faisaient dresser sur sa tête les cheveux de l'aumônier Dethise. Hommes et officiers s'y retrouvent et partagent les mêmes plaisirs après avoir partagé les mêmes peines et le même entraînement. Et c'est ainsi que naquit ce fameux esprit de corps de la Brigade, fait de camaraderie et d'estime réciproques, et qui devait plus tard trouver sur le champ de bataille un ciment plus durable encore.

Comme le Groupement comporte une grande proportion d'intellectuels, il importe également de nourrir leurs esprits.

Le « British Council » fournit aux autorités belges la documentation nécessaire et adjoint à chaque groupement un professeur d'anglais. Celui du Ier Groupement est une femme, Mrs Knight, qui poursuit avec tact et dévouement son apostolat.

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



16

(suite)

Elle organise des cours d'anglais dans toutes les unités, des conférences sont données par des personnalités du monde universitaire, et même des « Brains trust » auxquels participent les hommes. Les sports également sont poussés. Les forces belges en Grande-Bretagne doivent une grande dette de reconnaissance à Georges Hebdin qui s'est mis gracieusement à leur disposition et a entraîné de nombreuses équipes de football, assurant ainsi à la Belgique, plusieurs années consécutivement, la coupe dans le championnat qui mettait aux prises les équipes de Norvège, de Pologne, de Hollande et de Belgique.

Georges Hebdin est devenu une figure caractéristique et sympathique aux Forces de Terre. Mi-Anglais, mi-Belge, il était, avant la guerre, un des entraîneurs des plus appréciés de Belgique. Pendant la guerre, sa silhouette quelque peu massive, son cigare et son œillet à la boutonnière, ses hurlements d'encouragement à l'un ou l'autre joueur faisaient partie intégrante de tous les événements sportifs. Ceux-ci sont d'ailleurs un des nombreux prétextes à des déplacements. L'équipe, avec ses supporters, rend tour à tour visite aux différentes cités d'Angleterre, d'Ecosse et du Pays de Galles. Partout, ils sont reçus à bras ouverts et leur esprit sportif fait autant pour le prestige national que leurs vertus militaires. Partout, où les soldats belges ont été, ils ont été très populaires et nombreux sont ceux qui ont formé dans ce pays hospitalier de solides amitiés. Pour ceux qui n'avaient pas d'amis en Angleterre, une œuvre, dirigée par Mme Hastings, leur procure des vacances dans des familles anglaises et de nombreux cadeaux. Le nom de cette femme admirable, surnommée par les hommes « Fée des marraines », mérite d'être retenu par le cœur des mères belges dont elle a tenté de compenser l'absence à force de gentillesse. Car, la plupart de nos hommes, malgré le charme de l'hospitalité anglaise, pensaient au pays où ils avaient laissé les leurs. Et certains d'entre eux, souffrant de l'éloignement de leur famille, tentaient de recréer une atmosphère familiale en épousant de jeunes Anglaises, rencontrées au hasard des pérégrinations des Forces Belges en Grande-Bretagne. D'autres échappaient à la monotonie de l'entraînement militaire ou à l'irritation qu'ils éprouvaient à fréquenter les milieux belges de Londres en suivant des cours dans les écoles anglaises ou en effectuant des stages dans les unités britanniques. Tous les officiers qui ont goûté de l'hospitalité provisoire de l'armée anglaise s'en sont trouvés enchantés. Non seulement ils y trouvaient des enseignements profitables, mais ils échappaient à cette atmosphère d'agitation qui régnait dans les milieux belges pour se retrouver dans le calme d'un mess britannique. L'Anglais n'est pas liant au premier abord, mais comme il est reposant ! Pas de simagrées, pas de formalisme, pas de nervosité. Tout se passe avec le sourire et les rapports entre chefs et subordonnés sont basés sur une franche camaraderie. Une fois que l'Anglais vous a apprécié et qu'il vous a donné sa confiance, c'est un merveilleux ami.

L'enseignement même que l'on trouvait dans ces écoles est entièrement basé sur l'expérience. Rien de la doctrine d'une école de guerre. Les problèmes sont discutés librement et la solution proposée par l'école n'est pas catégorique. Et quel sens de l'humour dans leurs démonstrations. Des officiers supérieurs n'hésitent pas à prendre part à de petites comédies, et à s'attifer d'oripeaux, qui nous paraîtraient ridicules, pour illustrer une leçon. Leurs séances de « bac à sable » sont essentiellement réalistes. Aucune peine n'est épargnée pour la préparation de cet enseignement et les frais importent peu. Les démonstrations et les manœuvres se font avec de vrais canons tirant de vrais obus et des vrais chars. Cela nous échange des fanions et des coups de sifflet qui, au camp de Beverloo, devaient figurer le feu de l'ennemi.

La Brigade elle-même fait de nombreuses manœuvres dans la région de New-Market et Thetford. Etant motorisée, les distances ne comptent pas et un déplacement de 200 kilomètres n'a rien d'anormal. Elle reçoit la visite de nombreux généraux et officiers supérieurs britanniques, qui se montrent satisfaits de l'entraînement des troupes et ne manquent pas d'apprécier la cuisine du mess de brigade où l'adjudant Leyman, bien connu des gastronomes belges, parvient à camoufler en plats fins les rations de l'armée. Avec la marine royale également les rapports sont excellents et bien des officiers belges ont l'occasion de faire avec des « Motor Torpedo Boats » de rapides excursions nocturnes au large des côtes hollandaises.

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



17

(suite)

De temps à autre, les Allemands rappellent leur existence en envoyant quelques Fokker Wulf bombardier ou mitrailer les ports de la côte Est. Les réactions des hommes sont excellentes. Au cours d'un raid un peu plus sérieux que les autres, en été 1943, les Belges font preuve d'un courage et d'un dévouement qui leur vaut les félicitations des autorités civiles et navales britanniques. Le matin même les cantonnements de la 21^{me} Compagnie indépendante avaient été bombardés. Le soir, les Allemands reviennent et leurs bombes mirent le feu au garage de la 31^{me}. Les hommes, sous la direction des officiers, entraient à plusieurs reprises dans le brasier pour en sortir les splendides camions que nous venions de recevoir. L'histoire veut même qu'ils y abandonnèrent volontiers quelques vieilles chenillettes que la générosité britannique devait remplacer en quelques semaines par du matériel neuf. Tous aidèrent la population civile très éprouvée et, au risque de leurs vies, sauvèrent ce qui pouvait être sauvé. Ce jour-là, le colonel Piron, qui l'un des premiers fut sur les lieux du sinistre, eut l'impression réconfortante qu'il y avait quelque chose à faire avec de pareils hommes.

CHAPITRE XII

Propagande officielle

Beaucoup d'officiers et d'hommes passaient leurs congés à Londres où ils espéraient trouver, en plus des distractions de la grande capitale, un peu de l'atmosphère du pays dans le sein de la nombreuse colonie belge qui gravitait autour d'Eaton Square. Ils en revenaient généralement découragés, car les propos tenus par les Belges de Londres n'étaient pas toujours réconfortants.

On rencontrait ceux-ci principalement dans certains petits cafés des environs d'Eaton Square, ou dans ce luxueux Institut créé à leur intention. Car, pour les fonctionnaires et les militaires de Londres, rien n'était trop bon. Non contents de s'allouer une indemnité supplémentaire de vie chère d'une livre sterling par jour, il leur fallait encore les services de ce club. Pendant ce temps, il n'existait à Londres aucun centre d'accueil pour les malheureux soldats belges qui arrivaient d'Espagne ou qui, des « Forces », venaient passer leur congé à Londres. Et lorsqu'enfin, en 1943, un membre du cabinet de M. Pierlot eut convaincu celui-ci de la nécessité de créer un « Belgian Hostel » pour les soldats, le ministre des Finances souleva des difficultés d'ordre financier pour essayer de faire obstacle à cette œuvre.

Le « Belgian Hostel » fut créé tout de même et hébergea de nombreux soldats en congé. Mais toujours l'œuvre de démoralisation était latente. Autrefois, on disait qu'il régnait à l'armée un désordre et un état d'esprit lamentable. Aujourd'hui, que le 1^{er} Groupement est formé, il faut trouver autre chose. Aussi prend-on des airs de pitié et déclare-t-on que tout cet entraînement ne servira à rien car les Anglais sont bien décidés à ne jamais mettre en ligne les unités belges, sauf peut-être les commandos et les parachutistes. Ces rumeurs sont tellement persistantes et émanent souvent de milieux si autorisés qu'on avait nettement l'impression qu'elles étaient propagées volontairement. Le colonel Piron s'en émeut et s'en plaint au Premier Ministre, mais l'incorruptible M. Pierlot regarde le plafond, donne des assurances, et tout se calme jusqu'au moment où un nouvel incident sera provoqué par un quelconque fonctionnaire du Ministère de l'Information.

(A suivre)

Le commandant Didisheim, Chevalier de l'Ordre de Léopold II et Croix de guerre 1940, avec palme

Est nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme et attribution de la Croix de guerre 1940 avec palme :

Première Brigade d'Infanterie « Libération » :

Didisheim R., capitaine-commandant de réserve n. 31124, pour « officier d'un moral élevé, évadé de Belgique en 1941 pour rejoindre les forces belges en Grande-Bretagne, a participé à la création et à l'instruction de la 1^{re} Brigade. Au cours de la campagne de Normandie, n'a cessé, comme officier de renseignements, d'accomplir avec dévouement et intelligence, des missions en première ligne. Comme commandant en second d'un bataillon d'infanterie, a fait preuve en Hollande, de courage et de sang-froid au cours de la campagne... »

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



18

(suite)

En même temps, le Gouvernement, sans doute inquiet parce que les succès russes encourageaient en Belgique les éléments de gauche, créait un corps d'officiers de liaison et un commissariat à la sécurité du pays et laissait entendre à quiconque que ceux-ci rentreraient en Belgique avant la Ire Brigade et prendraient en mains les leviers du pouvoir. Tous ces gens, confortablement installés à Londres, ne manquent pas une occasion d'attaquer la Brigade et son chef, le colonel Piron. Dès qu'un militaire est jugé indésirable au Ier Groupement, il peut être certain de trouver dans un de ces bureaux une situation où il pourra assouvir ses rancœurs.

Je vois encore la scène qui mit aux prises le colonel Piron et un sergent qui portait un des plus grands noms princiers de Belgique. Joli garçon, sportif, arrivé récemment en Angleterre, il avait fait ses débuts au Ministère de l'Information. Muté un beau jour au Ier Groupement, il demande à passer au commandos :

- Pourquoi ? lui demande le colonel.
- Parce que là au moins j'aurai l'occasion de me battre.
- Mais au Ier Groupement, vous avez les mêmes chances.
- Tout le monde sait bien que le Ier Groupement ne se battra jamais !

Colère du colonel Piron, puis, se calmant, il reprend la conversation :

- Vous n'irez pas au commandos. Vous resterez ici. Et si vos chefs sont satisfaits de vous, vous irez à un O. C. T. U. et vous deviendrez officier.
- Je ne désire pas devenir officier en Grande-Bretagne.
- Pourquoi ?
- Parce que seul le Roi peut nommer des officiers !

Telle était la mentalité de ceux que le Ministère de l'Information envoyait faire aux Anglais des conférences sur la Belgique.

Sur ces entrefaites, M. Pierlot, surchargé de besogne, avait jugé nécessaire de nommer, au Ministère de la Défense nationale, un secrétaire général. Le poste fut confié au général Delvoie, ancien attaché militaire en France. Dès son installation, celui-ci ne manqua pas une occasion de manifester, au moyen de mille petites tracasseries dont les bureaux connaissent le secret, son hostilité au Ier Groupement. Il profita d'une maladie du Premier Ministre pour décider de faire passer au corps d'officiers de liaison les jeunes gens pleins d'enthousiasme qui arrivaient de Belgique ou d'Afrique. On leur laissait entendre qu'ils seraient au front avant la Ire Brigade. Les malheureux, en fait de front, ne virent jamais que celui de Bruxelles après la libération.

Il faut reconnaître que M. Pierlot, de son côté, faisait tout son possible pour mettre la Brigade en état de combattre. Le général Delvoie fut envoyé à d'autres fonctions et on se passa de secrétaire général.

L'arrivée en Grande-Bretagne du major B.E.M. Defraiteur provoqua à l'armée une certaine émotion. Jusqu'ici, on n'avait eu à faire qu'à quelques personnages de second plan de l'ancien Etat-Major Général de l'Armée. Maintenant l'héritier présomptif au général Van Overstraeten arrivait lui-même. Les propos inconsidérés qu'il avait tenu au moment de la capitulation et même encore pendant sa captivité à Miranda et qui avaient été rapportés à Londres, avant même son arrivée le rendaient un peu inquiétant aux yeux des Anglais qui ne mirent pas un très grand empressement à l'accueillir en Grande-Bretagne.

A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



19

(suite)

Quand il y arriva, les brevetés de l'E. M. G. A. ne se tinrent plus de joie. Enfin leur chef de file était là. Malheureusement Piron avait pris la place qu'« on » lui destinait.

M. Pierlot maintint prudemment le major Defraiteur au Ministère où on lui donna à étudier la réorganisation de l'Armée pour après la guerre (1).

Mais le Premier Ministre avait à faire à forte partie. Car, au sein même de son Gouvernement, les Ministres, à l'exception de MM. Spaak et Hoste, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour torpiller le Ier Groupement. M. Gutt ne rêvait qu'aviation, M. De Schryver voulait étoffer son cadre de « Civil Affairs », dirigé par M. Tschoffen qu'on vit se promener à Bruxelles en tenue de général, le petit de Vleeschouwer tâchait d'attirer les gens au Congo, et M. Ganshof van der Meersch offrait des insignes d'officier à tous ceux qui l'entouraient dans son Haut Commissariat.

C'est dans cette atmosphère d'hostilité que s'est formée et développée cette brigade dont, un jour, le peuple belge sera si fier. Il est bon que celui-ci sache quelles difficultés matérielles et morales il fallut vaincre pour arriver à ce résultat. Le jour même où, atteignant son but, la Brigade débarquait en Normandie, il se trouvait encore des Belges dont le cœur eût dû se gonfler de fierté, pour répandre le bruit calomnieux qu'au moment d'embarquer des hommes de la Brigade avaient déserté. Et la dernière goujaterie fut commise par le Ministère de l'Information en envoyant comme correspondant de guerre accrédité auprès de la Brigade, un obscur petit journaliste sans talent qui, heureusement, se garda bien de la suivre au front, et se contenta d'envoyer aux journaux belges de Londres quelques délayages illisibles des papiers qu'on lui envoyait. Mais, à ce moment, la Brigade avait autre chose à faire et se préoccupait fort peu de tous ces civils et sous-officiers expulsés qu'elle ne devait revoir que beaucoup plus tard, tenant le haut du pavé en uniforme d'officiers dans les rues de Bruxelles, prêts à recueillir les lauriers que la capitale réservait à ses Libérateurs.

CHAPITRE XIII

Les derniers mois

L'année 1943 se passe ainsi à mettre sur pied ce groupement de toutes armes essentiellement mobile, et disposant d'un très grande puissance de feu pour un nombre relativement restreint d'hommes. Dans le courant de l'été, la situation d'effectifs s'améliore de légionnaires que les débarquements en Afrique du Nord ont libérés. Ce sont des jeunes gens qui ont fui la Belgique, se sont trouvés bloqués en France et ont préféré s'engager à la Légion étrangère plutôt que de moisir dans un camp français de compagnons de travail. Toutes les unités ayant atteint leurs effectifs, le colonel Piron décide de compléter le groupement en y adjoignant une unité de Génie. Il convoque le capitaine Smekens et le charge de créer cette unité. Le capitaine Smekens, officier d'une haute conscience professionnelle, perpétuellement torturé par la volonté d'atteindre la perfection dans les missions qui lui sont confiées, lui démontre l'impossibilité de créer en quelques mois avec le personnel dont il dispose, une unité de Génie convenable. Le colonel Piron, homme d'action, refuse de voir les obstacles techniques et lui donne l'ordre formel de se mettre à l'ouvrage. Du choc de ces deux tempéraments si opposés est issue la Compagnie de Génie, que le capitaine Smekens instruira avec une volonté persistante et à laquelle il saura insuffler l'esprit qui en fit sur le champ de bataille de Normandie une des plus belles unités de la Brigade. En janvier 1944, le Groupement est envoyé dans la région de Ramsgate, à la côte Sud. La vue des côtes françaises et des préparatifs pour l'invasion du Continent, dont on parlait de plus en plus dans la presse, fit croire aux hommes que le grand jour approchait. Aussi se mirent-ils avec enthousiasme à s'entraîner aux manœuvres d'embarquement et de débarquement dans les petits « Landing Crafts » du Corps de Marine.

(1) C'est ce même major Defraiteur, devenu lieutenant-colonel dont M. Spaak a fait choix comme ministre de la Défense nationale dans son éphémère cabinet de mars 1946.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



20

(suite)

Leur déception fut grande lorsqu'au mois d'avril le Groupement fut renvoyé dans la région de Great Yarmouth où ils avaient déjà passé près d'un an. La mobilisation de Groupement traînait. Le matériel n'arrivait pas. Et, autour de nous, on voyait certaines unités anglaises parachever leurs préparatifs pour l'invasion.

Une série de mauvais présages apparaissaient. Le départ pour l'armée anglaise du lieutenant Gutt, fils du Ministre belge des Finances, fit une impression désagréable. (Le malheureux devait d'ailleurs être tué en Normandie quelques semaines plus tard.) Du côté britannique, également, des changements s'opéraient. On avait vraiment l'impression que le « War Office » était tiraillé par deux tendances : d'une part, les services de renseignements qui connaissaient bien la situation en Belgique et soutenaient à fond la Brigade, d'autre part, le clan conservateur qui espérait trouver dans les officiers de liaison belges, des soutiens de Léopold III. Le colonel Heywood, chef de la liaison britannique, qui avait toujours été pour nous un ami fidèle, et de bon conseil, fut sacrifié, par le général Grassett, qui avait la haute main, sur toutes les liaisons alliées, et remplacé par un certain colonel de Chair. Celui-ci se montre, dès l'abord, aussi peu cordial que possible et nous n'en fûmes débarrassés que par ses propres excès de whisky. J'ai entendu dire, plus tard, que le colonel Piron devait également être sacrifié sur l'autel du conservatisme britannique et que seule la fermeté de M. Pierlot avait valu à la Belgique le maintien de ce chef.

Enfin, les quelques officiers de l'entourage du colonel Piron avaient été fort troublés en recevant un plan d'opération ultra secret qui envisageait l'hypothèse de l'effondrement de l'Allemagne et dans lequel la Brigade était réduite au rôle de force d'occupation au profit des lignes de communications britanniques. L'horrible doute s'insinuait de nouveau dans nos esprits. Participerions-nous aux opérations?... Le colonel Piron se répandait en démarches. Partout, on lui donnait des assurances. Mais il fallait faire comprendre aux troupes qu'elles n'étaient pas des troupes de premier choc, que certainement le premier débarquement se ferait sans elle et que leur tour viendrait plus tard lorsque la première tête de pont serait établie.

Dans la soirée du 5 juin, au cours d'une soirée dansante donnée au mess des officiers, je reçus un télégramme comportant le seul mot : « Adoration. » Cela signifiait que le débarquement était pour le lendemain. Je le communiquai au colonel Piron tandis qu'à trois ou quatre nous nous demandions avec angoisse quand notre tour viendrait. Les camarades avec lesquels nous nous étions entraînés et que nous avions vus donner le dernier coup de pinceau à leur matériel en étaient. Nous étions encore là sur cette terre anglaise qui avait été si hospitalière et qui brusquement nous paraissait hostile. Quelques hommes désertèrent. On les retrouva, déguisés en soldats américains, sur un bateau prêt à partir. Une fois de plus, il fallait prendre patience et transmettre cette patience aux hommes.

La semaine suivante, le Groupement fut envoyé dans la région de Newmarket pour achever sa mobilisation. Nuit et jour des équipes devaient partir aux quatre coins de l'Angleterre pour y chercher du matériel. Et quel matériel ? De l'équipement tout neuf distribué avec une générosité remarquable.

L'Escadron blindé reçut les magnifiques autos blindées « Daimler » que le colonel Piron avait obtenues à ce prix, en échange de nombreuses vieilles « Humber ». Il fallait payer aux Anglais un supplément de 800 livres sterling par voiture, mais M. Pierlot, faisant preuve d'énergie à l'égard de son collègue des Finances, avait déclaré que rien n'était trop bon pour ceux qui allaient se battre.

Puis une manœuvre nous fut imposée dans cette région de Thetford encore où tant de fois nous avions joué à la guerre. La plaine de manœuvres entière nous appartenait. Les Divisions blindées anglaises, elles, faisaient des manœuvres quelque part du côté de Caen. Cette manœuvre fut, en réalité, un examen final. Des officiers supérieurs britanniques, de toutes spécialités, y assistaient et examinaient le fonctionnement des Etats-majors et le comportement des troupes. Il faut croire que l'examen fut satisfaisant puisque le 29 juillet, à l'issue même de la manœuvre, les ordres du 21^{me} Groupe d'Armées pour le départ en Normandie arrivaient.

CHAPITRE XIV

La campagne de Normandie

Le Groupement devait se tenir prêt à faire mouvement pour

des finances, et une impression désagréable. (Le malheureux devait d'ailleurs être tué en Normandie quelques semaines plus tard.) Du côté britannique, également, des changements s'opéraient. On avait vraiment l'impression que le « War Office » était tiraillé par deux tendances : d'une part, les services de renseignements qui connaissaient bien la situation en Belgique et soutenaient à fond la Brigade, d'autre part, le clan conservateur qui espérait trouver dans les officiers de liaison belges, des soutiens de Léopold III. Le colonel Heywood, chef de la liaison britannique, qui avait toujours été pour nous un ami fidèle, et de bon conseil, fut sacrifié, par le général Grasset, qui avait la haute main, sur toutes les liaisons alliées, et remplacé par un certain colonel de Chair. Celui-ci se montre, dès l'abord, aussi peu cordial que possible et nous n'en fûmes débarrassés que par ses propres excès de whisky. J'ai entendu dire, plus tard, que le colonel Piron devait également être sacrifié sur l'autel du conservatisme britannique et que seule la fermeté de M. Pierlot avait valu à la Belgique le maintien de ce chef.

Enfin, les quelques officiers de l'entourage du colonel Piron avait été fort troublés en recevant un plan d'opération ultra secret qui envisageait l'hypothèse de l'effondrement de l'Allemagne et dans lequel la Brigade était réduite au rôle de force d'occupation au profit des lignes de communications britanniques. L'horrible doute s'insinuait de nouveau dans nos esprits. Participerions-nous aux opérations?... Le colonel Piron se répandait en démarches. Partout, on lui donnait des assurances. Mais il fallait faire comprendre aux troupes qu'elles n'étaient pas des troupes de premier choc, que certainement le premier débarquement se ferait sans elle et que leur tour viendrait plus tard lorsque la première tête de pont serait établie.

Dans la soirée du 5 juin, au cours d'une soirée dansante donnée au mess des officiers, je reçus un télégramme comportant le seul mot : « Adoration. » Cela signifiait que le débarquement était pour le lendemain. Je le communiquai au colonel Piron tandis qu'à trois ou quatre nous nous demandions avec angoisse quand notre tour viendrait. Les camarades avec lesquels nous nous étions entraînés et que nous avions vu donner le dernier coup de pinceau à leur matériel en étaient. Nous étions encore là sur cette terre anglaise qui avait été si hospitalière et qui brusquement nous paraissait hostile. Quelques hommes désertèrent. On les retrouva, déguisés en soldats américains, sur un bateau prêt à partir. Une fois de plus, il fallait prendre patience et transmettre cette patience aux hommes.

La semaine suivante, le Groupement fut envoyé dans la région de Newmarket pour achever sa mobilisation. Nuit et jour des équipes devaient partir aux quatre coins de l'Angleterre pour y chercher du matériel. Et quel matériel ? De l'équipement tout neuf distribué avec une générosité sans égale.

L'Escadron blindé reçut les magnifiques autos blindées « Daimler » que le colonel Piron avait obtenu à ce prix-là depuis de nombreux mois en échange des vieilles « Humber ». Il fallait payer aux Anglais un supplément de 800 livres sterling par voiture, mais M. Pierlot, faisant preuve d'énergie à l'égard de son collègue des Finances, avait déclaré que rien n'était trop bon pour ceux qui allaient se battre.

Puis une manœuvre nous fut imposée dans cette région de Thetford encore où tant de fois nous avons joué à la guerre. La plaine de manœuvres entière nous appartenait. Les Divisions blindées anglaises, elles, faisaient des manœuvres quelque part du côté de Caen. Cette manœuvre fut, en réalité, un examen final. Des officiers supérieurs britanniques, de toutes spécialités, y assistaient et examinaient le fonctionnement des Etats-majors et le comportement des troupes. Il faut croire que l'examen fut satisfaisant puisque le 29 juillet, à l'issue même de la manœuvre, les ordres du 21^{me} Groupe d'Armées pour le départ en Normandie arrivaient.

CHAPITRE XIV

La campagne de Normandie

Le Groupement devait se tenir prêt à faire mouvement pour un « marshalling area » le 3 août à minuit. Deux officiers devaient immédiatement partir en avion pour la Normandie afin de prendre contact avec le Commandement Allié. Le colonel Piron me désigne avec le capitaine Howell et le surlendemain nous partons avec le capitaine Fairbairn de la Liaison. Deux heures après avoir quitté l'Angleterre nous survolons la tête de pont Normande transformée en un vaste dépôt. L'impression est extraordinaire. Les dépôts de munitions, de vivres, de matériel de génie se succèdent sans être camouflés tant les Alliés sont sûrs de la maîtrise du ciel. Des nuages de poussière jaune marquent le passage de blindés et de véhicules.

A 11 h. 30, le 2 août, nous atterrissons à Amblie, à quelques centaines de mètres de l'Etat-major de la Ire Armée Canadienne. Immédiatement nous nous mettons au travail. L'accueil des Canadiens est amical mais ils ne connaissent rien à notre organisation. Le général a visiblement reçu pour instruction de ménager les Belges et de ne pas les engager dans une bataille trop meurtrière. Il faut qu'il en reste pour entrer à Bruxelles. Je parviens à lui expliquer qu'il s'agit d'une troupe de volontaires, ayant tout sacrifié pour pouvoir régler certains comptes avec les Boches et qui seraient fort déçus si on ne les employait pas à fond. Je suis convaincu d'être aussi l'interprète de tous mes camarades, de leur chef, le colonel Piron, et même du Gouvernement belge qui nous a promis que nous nous battrions. Il paraît convaincu et, à partir de ce moment, le Commandement britannique et canadien fait preuve, à notre égard, d'une compréhension sympathique qui se traduira par l'utilisation logique de la Brigade en opérations.

J'ai appris beaucoup plus tard qu'en effet les Anglais avaient beaucoup hésité à envoyer le Groupement belge en Normandie, préférant sans doute le réserver pour la Belgique. Il avait fallu les démarches insistantes de M. Pierlot pour obtenir que nous y soyons envoyés. Dans l'auto qui l'emmenait visiter le Groupement, la veille de son départ, le Premier Ministre se demandait encore s'il pourrait, en toute honnêteté, promettre aux

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



21

(suite)

Au cours de cette visite, M. Pierlot apporta au Grounement les vœux du Gouvernement. Le lieutenant-colonel Piron était nommé colonel et autorisé à porter les insignes de brigadier.

Le commandant Poncelet, chef d'Etat-major, et le commandant de Selliers de Moranville, commandant l'escadron blindé, étaient commissionnés majors.

Le 3, la brigade quitte la région de Newmarket pour Tilbury. A partir de ce moment, elle est enfermée dans le Mars halling area. Le 4, les quelque 500 véhicules sont chargés sur des « liberty ships » : le « Gladstone », le « Paul Benjamin », le « Henry Austin » et le « Finlay ». Dans la soirée, les navires appareillent et rejoignent le convoi en formation devant Whitstable. Tous les visages sont rayonnants. La traversée, tant par la splendeur du ciel et le calme de la mer que par l'absence d'attaques allemandes, eut plutôt l'allure d'une croisière.

Le convoi arriva au large des plages de Courseulles et du port artificiel d'Arromanches. Là se déployait tout le génie d'organisation anglo-saxon : d'une part, un va-et-vient incessant de ces « Ducks » amphibies, qui sans s'arrêter sortent de la mer et roulent sur la plage et sur les routes vers les points de ravitaillement; d'autre part, un port artificiel ultra-moderne avec des jetées métalliques de plusieurs centaines de mètres de long terminées par des docks flottants sur lesquels les véhicules débarquent par leurs propres moyens avec tout leur équipage et leur chargement. Ce premier contact avec la tête de pont normande fit comprendre à tous quels énormes préparatifs il avait fallu faire et combien injustifiées étaient les impatiences de ceux qui réclamaient à tort et à travers un second front. Après une première nuit passée dans le village de Plumetot, la Brigade fut placée sous le commandement de la 6e Airborne Division. Le général Gale, qui commande cette unité d'élite, a établi son poste de commandement dans les carrières de chaux qui bordent la rive orientale de l'Orne. Il est soumis, de temps à autre, aux tirs de mortiers de l'ennemi et protégé par des sacs de sable. Ses unités sont disposées en tête de pont dans cette région qui a déjà été l'objet de durs combats. Les débris de planeurs jonchent le sol depuis le 6 juin et donnent au paysage un aspect fantastique. Le pays entre l'Orne et la Dive est partiellement inondé et les moustiques s'en donnent à cœur joie. Les unités de la 6e Airborne constituent la charnière d'un front défensif qui sert de base ferme à l'attaque menée plus au sud par les divisions blindées. Dès le lendemain de son arrivée, le général met en ligne la Brigade belge qui relève un régiment de commandos.

Les trois unités motorisées sont en première ligne devant les villages d'Hauger et de Sallenelles. L'escadron blindé est en réserve dans les carrières de l'Orne mais ses « Winklers » occupent l'avant-poste de la grande ferme du Buisson. C'est une grande ferme normande aux allures de châteaufort. Elle sert de base à de nombreuses patrouilles.

L'artillerie a pris position le long du canal de l'Orne et commence immédiatement ses réglages. Les échelons arrière et le train de Brigade bivaquent le long de la rivière.

Quant à l'Etat-Major, il s'est installé dans la maison du maire d'Hauger que l'on a fortifiée à l'aide de nombreux sacs de terre. Tout près, le génie s'est installé en réserve dans un verger.

Les Allemands ont eu largement le temps d'organiser ce secteur. Dès l'arrivée des troupes belges, elles sont soumises à de nombreux tirs de mortier et subissent leurs premières pertes. Le premier soldat belge tué est un jeune Dinantais, Gérard, que j'avais vu arriver tout gosse de Belgique, en passant par Miranda, et qui, dès lors, avait témoigné, un peu intempestivement, son impatience de se battre. Les premières réactions belges au feu sont excellentes. Dans toutes les unités, l'émulation est grande parmi les jeunes officiers et soldats pour savoir qui effectuera la prochaine patrouille. Celles-ci sont nombreuses. Au cours d'un raid sur les positions ennemies, le 14 août, un jeune officier, le lieutenant Vander Veken de la 2e unité motorisée, est grièvement blessé. Le cadet Van Remoortele, qui l'accompagne, parvient à le ramener dans les lignes. A la 3e unité motorisée, le jeune soldat Bastin, blessé au cours d'une patrouille, est fait prisonnier par les Allemands. Il reste quelques jours parmi eux, puis, à peine remis de sa blessure, leur fausse compagnie et revient dans les lignes. Si nous éprouvons des pertes, nous en infligeons aussi à l'ennemi. Les premiers prisonniers allemands affluent au P. C. Les Allemands ne restent pas inactifs et envoient de nombreuses patrouilles pour tâter notre dispositif.

(A suivre)

AU DELA DE LA LÉGENDE

L'HISTOIRE

de la

BRIGADE PIROU

par RENÉ DIDISHEIM

22

(suite)

Le plan du commandant de la 6e Airborne Division s'élabore. Il convoque le colonel Piron et lui donne ses instructions. Au jour J, la Brigade s'emparera des fortes positions qui couvrent Franceville et Merville et poussera jusqu'aux lisières est de ces localités, tandis que les Anglais tâcheront de couper court et d'atteindre la côte un peu plus loin.

A l'aube du 17 août, un premier ordre d'avertissement parvient à la Brigade. Le grand jour est arrivé. Les Belges vont attaquer à trois heures du matin.

Le colonel donne l'ordre aux 2e et 3e compagnies d'envoyer de fortes patrouilles de reconnaissance. Celle de la 2e se trouve prise dans un champ de mines sous de violentes rafales de mitrailleuses ennemies. Le cadet Van Remoortele, qui la commande, est tué et deux hommes blessés. Les autres parviennent à se dégager sous la protection de notre artillerie. La patrouille de la 3e compagnie, partie le long de la route côtière en direction du moulin du Buisson, est arrêtée à deux cents mètres des positions avancées.

A 7 h. 10, l'ordre d'attaque générale arrive au P. C. de la Brigade. Tout est prêt. Il ne reste plus qu'à déclencher le mécanisme. Le colonel donne l'ordre aux 2e et 3e compagnies d'avancer. L'escadron blindé a pour mission de pousser aussi rapidement que possible le long de la route côtière et sur le chemin de Merville. Mais les résistances sont très fortes. La route est minée et tenue sous le feu du point fort du moulin du Buisson, dont le centre est constitué par une casemate blindée située au sommet d'une dune. L'autre itinéraire est constitué par d'étroits chemins encaissés fortement minés. Les blindés n'avancent que pas à pas et sont obligés de faire appel continuellement à la compagnie du génie du capitaine Smekens, qui ne ménage pas ses efforts et travaille sans cesse sous le feu ennemi. L'adjudant Harboort est blessé grièvement par l'éclatement d'une mine. Bien que touché à mort, il fait l'admiration de tous par son stoïcisme. Avant de se faire évacuer, il communique à son remplaçant tous les renseignements utiles. Il devait mourir quelques jours plus tard à l'hôpital. Le Génie belge se doit de conserver le nom de ce héros, qui fut un des premiers pionniers des Forces belges en Grande-Bretagne.

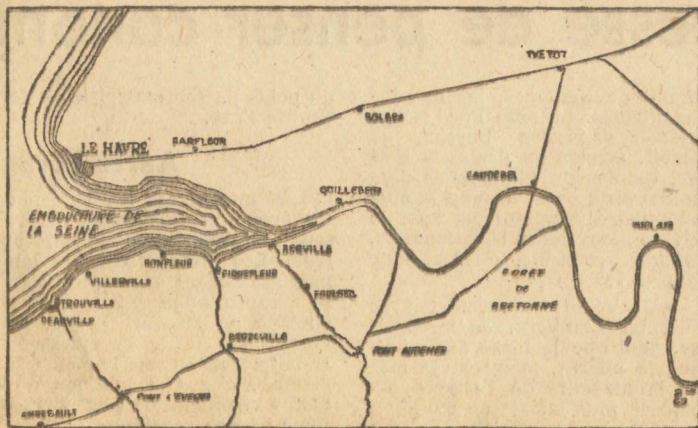
A 11 h., une trouée de l'Escadron A. B. est mise à la disposition du bataillon anglais des « Devons » qui progresse à notre droite. Un mouvement tournant se dessine. La Brigade belge, appuyée à la mer, sert de pivot et rencontre les plus fortes résistances.

La situation des blindés reste stationnaire. A midi et demi, le colonel donne l'ordre à la 1re compagnie de se porter à la ferme du Buisson. De là, elle attaquera vers les lisières est de Franceville, coupant à travers tout et évitant les points forts de la route côtière. Cette tactique réussit et à la fin de l'après-midi, la 1re compagnie pénètre à Franceville plage, premier objectif de la Brigade belge.

Pendant ce temps, les autres unités étaient parvenues également à avancer. Après une intense préparation d'artillerie, le peloton de « Winklers » de l'Escadron blindé, à pied, avait délogé les Allemands du point fort du moulin du Buisson. Le Génie dégage la route des mines et des obstructions. A 19 h., les unités poursuivent leurs objectifs. Deux jours se passent

à coups de mortier et d'artillerie. Le 24, à 8 h. 30, le colonel donne l'ordre de reprendre la progression et de bousculer l'ennemi. Le pont détruit donne alors le spectacle d'une activité extraordinaire. L'infanterie traverse sur ses débris, portant ses armes et munitions, pendant que la population amène des matériaux de construction et que le Génie construit un bac pour passer les véhicules. Cette fois, c'est la 3e unité motorisée qui est à l'avant-garde. La progression se poursuit péniblement. Les résistances allemandes faiblissent. De nombreux prisonniers sont faits. La Brigade belge est en flèche de 8 km. sur le reste de la division. Le charroi n'a évidemment pas pu suivre. Les hommes avancent lourdement chargés. Ils doivent porter leurs armes et les munitions nécessaires pour poursuivre l'ennemi. Les lignes de communications s'allongent et les moyens de transmission avec l'Etat-Major deviennent de plus en plus faibles. Les soldats du peloton T. T. R., commandé par le commandant B. E. M. Richir et le lieutenant Kirshen, travaillent jour et nuit. Les uns marchent avec les unités de première ligne en portant à bras leurs lourds appareils de T. S. F., d'autres passent la nuit à poser des fils de téléphone, passant rivières et cratères, ignorant les obstacles. Les motocyclistes roulent 24 heures sur 24, trouvant dans la nuit, grâce à je ne sais quel flair, les unités qui ont déjà dépassés les endroits indiqués sur la carte.

Le soir, la Brigade est aux portes d'Honfleur où elle entrera le lendemain matin. La foule témoigne sa joie d'être libérée.



mais aussi sa colère. Des femmes qui s'étaient laissées séduire par le prestige de l'uniforme allemand sont rasées en public et traînées dans les rues. Des F. F. I. font justice sommaire de deux traitres. Ce sont les premières manifestations de justice populaire auxquelles nous assistons. Si justifiées qu'elles soient, le spectacle n'a rien de beau.

En face d'eux, de l'autre côté de l'eau, les Belges aperçoivent le port du Havre dont, quelques jours plus tard, ils commenceront l'investissement, et la silhouette de Sainte-Adresse, d'où, il y a vingt ans, un autre Gouvernement exilé faisait la guerre.

Dans la nuit du 25, la Brigade reçoit l'ordre de poursuivre son avance et de reprendre le contact de l'ennemi.

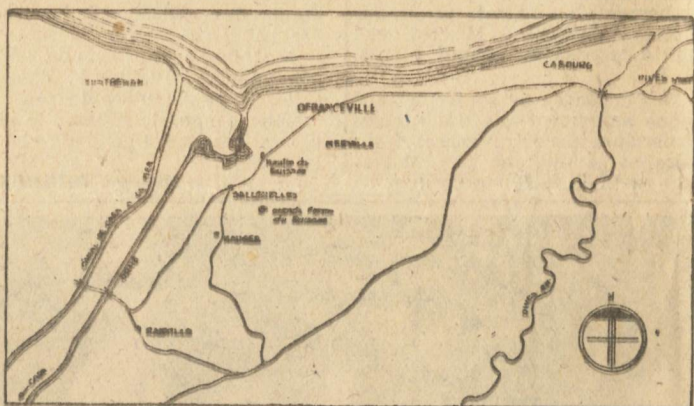
(A suivre)

ous le feu ennemi. L'adjudant Harboort est blessé grièvement par l'éclatement d'une mine. Bien que touché à mort, il fait l'admiration de tous par son stoïcisme. Avant de se faire évacuer, il communique à son remplaçant tous les renseignements utiles. Il devait mourir quelques jours plus tard à l'hôpital. Le Génie belge se doit de conserver le nom de ce héros, qui fut un des premiers pionniers des Forces belges en Grande-Bretagne.

A 11 h., une trouée de l'Escadron A. B. est mise à la disposition du bataillon anglais des « Devons » qui progresse à notre droite. Un mouvement tournant se dessine. La Brigade belge, appuyée à la mer, sert de pivot et rencontre les plus fortes résistances.

La situation des blindés reste stationnaire. A midi et demi, le colonel donne l'ordre à la 1re compagnie de se porter à la ferme du Buisson. De là, elle attaquera vers les lisières est de Franceville, coupant à travers tout et évitant les points forts de la route côtière. Cette tactique réussit et à la fin de l'après-midi, la 1re compagnie pénètre à Franceville plage, premier objectif de la Brigade belge.

Pendant ce temps, les autres unités étaient parvenues également à avancer. Après une intense préparation d'artillerie, le peloton de « Winklers » de l'Escadron blindé, à pied, avait délogé les Allemands du point fort du moulin du Buisson. Le Génie dégage la route des mines et des obstructions. A 19 h., on a accompli tous ses objectifs. Deux jours se passent



à déminer et à inventorer tout le matériel allemand saisi. Puis, la progression reprend, cette fois sans l'Escadron blindé qui va plus au sud, travailler au profit de la division Airborne. Le P. C. de la Brigade, à Franceville, est bombardé par l'aviation ennemie. Des officiers des F. F. I. ont passé les lignes pour donner des renseignements à l'Etat-Major sur les défenses, les destructions et les mines. Le 21, à 11 h., les troupes belges entrent à Cabourg, devant la Dive, dont les ponts sont sautés.

Le colonel installe son P. C. avancé à Cabourg tandis que la 1re compagnie, utilisant des moyens de fortune, traverse le fleuve. Elle dépasse Houlgate et s'avance vers Auberville, où elle se heurte à de fortes arrière-gardes allemandes. Une section du peloton du lieutenant Jacobs, guidée par un patriote français, le lieutenant Lefèvre tombe dans une embuscade et se trouve prise sous le feu de quatre armes automatiques. Cinq des nôtres sont tués ainsi que le lieutenant Lefèvre. L'aumônier Dethise, qui se rend sur les lieux pour secourir les mourants et les blessés, est atteint à son tour et doit être évacué. Pendant ce temps, le Génie travaille d'arrache-pied, avec l'aide de la population, à établir des moyens de passage sur la Dive. Quelques « Jeeps » parviennent à franchir la rivière et à apporter les ravitaillement aux unités en ligne. A 19 h., arrive un message du commandant de la 6e Airborne Division : « Congratulations on your advance. »

Dans la soirée, l'attaque est menée par la 1re unité motorisée qui enlève les premières résistances sans appui d'artillerie. Dans la nuit, cette unité renforcée par des éléments de la 3e unité motorisée et appuyée par l'artillerie repart à l'attaque. Cette fois, le succès est complet et les Allemands décrochent. Dès l'aube, la progression reprend, cette fois avec le charroi de combat, qui a passé la Dive sur un pont construit par le Génie belge. A une heure de l'après-midi, la Brigade entre à Villers-sur-Mer où la population lui réserve un accueil frénétique. Partout, les drapeaux français, anglais et belge flottent, les cloches sonnent et la foule crie : « Vive la Belgique. Merci, Vive la France. »

Sans désespérer, il faut continuer et, le soir, la Touques est bordée et Deauville occupée. La Brigade belge est la première à avoir atteint cette rivière. Vers le soir, le général Gale a convoqué le colonel Piron à son Etat-Major pour le féliciter de la progression rapide de sa Brigade. Les ponts de la rivière de la Touques sont détruits et les Allemands occupent les hauteurs de Trouville d'où ils bombardent les positions bel-

L'HISTOIRE

de la

BRIGADE PIROU

par RENÉ DIDISHEIM

23

(suite)

CHAPITRE XVI

La mission de Freddy Verhaegen



La Brigade au complet, sous les ordres de la 49e Division s'était concentrée dans la région de Cauverville. La 49e Division avait pour mission de nettoyer les boucles de la Seine où se trouvaient encore des arrière-gardes allemandes, chargées de protéger le passage de leurs troupes. L'historique forêt de Brotonne était remplie d'un innombrable matériel allemand. Les prisonniers affluent. Des chevaux en liberté s'affolent. La mission ultérieure étant d'investir Le Havre, il est important de savoir comment l'ennemi s'est organisé sur la rive nord. Un jeune candidat officier belge se présente pour effectuer une patrouille extraordinairement hardie. Son courage devait en faire un jour le héros de la Brigade. Et à juste titre, car il en a incarné toutes les vertus, il en a connu toutes les inquiétudes.

Je me souviens encore du jour où j'ai fait sa connaissance. C'était à Dullingham, quelques jours après le débarquement des Anglais en Normandie. Un groupe de jeunes gens venaient de rentrer de l'O. C. T. U. britannique. Parmi eux, il s'en trouve deux qui manifestent leur impatience. Ils veulent parler au colonel. Ils exigent des assurances. Ils lui adressent un véritable ultimatum. Ou bien il leur promet formellement que la Brigade entrera sous peu en opérations, ou bien ils demandent à partir en mission spéciale, sacrifiant délibérément leur nomination d'officier. Le colonel, qui vient de recevoir lui-même des assurances quant au départ de la Brigade en Normandie, mais qui est tenu au secret, les rabroue vertement. Sous ses éclats de voix, je sens en lui une sympathie certaine. En sortant de son bureau, ils ne sont pas encore convaincus. Je les retiens et leur parle longuement. L'un d'eux me raconte ses tribulations. En 1940, il était étudiant. Il a 18 ans. Comme tant de jeunes gens, il quitte le pays pour répondre à l'appel du Gouvernement et rejoindre un des centres d'instruction ouvert dans le midi de la France. Mais en cours de route, il rencontre un régiment français de spahis qui monte en ligne.

(1) Traduction :

Mon Cher Colonel,

C'est avec regret que je vois votre magnifique Brigade quitter mon commandement. Cela restera pour moi une grande fierté d'avoir été le premier à avoir sous mes ordres le contingent belge dans cette grande bataille de Libération.

Pendant tout ce temps vos hommes se sont battus magnifiquement, tant à Cabourg que dans l'avance subséquente. Ce fut un honneur de combattre à vos côtés.

Puisse Dieu vous faire avancer rapidement vers votre patrie courageuse.

Très sincèrement à vous,

Richard GALE,
Général Major.

(2) Traduction

Cher Colonel,

Je vous écris pour vous dire combien nous avons apprécié l'appoint du 1er Escadron belge d'Autos Blindées pendant les opérations récentes.

Ce fut un plaisir de travailler avec eux, car ils ne reculaient devant aucune difficulté et rapportaient toutes les informations qu'on leur demandait. Le plus bel éloge que je puisse faire d'eux est de vous rapporter l'appréciation que j'ai entendue dans la bouche d'un de mes officiers qui a une longue expérience du travail de reconnaissance : « Ils travaillent aussi parfaitement qu'un escadron de démonstration. »

Je voudrais vous souhaiter à vous et à eux, bonne chance dans les opérations futures, et j'espère, qu'un jour, nous aurons de nouveau la bonne fortune de travailler ensemble.

Sincèrement à vous.

Godfrey STEWART,
Lieut.-Col.

(A suivre)

CHAPITRE XV

L'Escadron blindé

Depuis le 20 août, l'Escadron d'autos blindées, dont la progression avec la Brigade était rendue impossible par les nombreuses destructions, avait été détaché du régiment de reconnaissance de la 6e Airborne Division. Celui-ci très éprouvé depuis le débarquement ne comportait plus qu'un faible escadron de « Bren-Carriers », un escadron de dix « Lanks Tetrachs » et une troupe de six « Cromwells ».

L'état de son matériel le rendait peu apte à une progression rapide. C'est pourquoi le commandant du régiment fut enchanté de disposer de l'escadron belge pour reprendre le contact avec l'ennemi en direction de Dozule-Annebaud. Le 21, à 6 h. du matin, à Goustainville, pendant que le commandant de l'escadron donnait ses ordres aux chefs de peloton, le colonel, commandant le R. E. C. C. E. Régiment, vint lui rendre visite et, s'adressant au groupe d'officiers belges, leur dit : « Gentlemen, devant vous Dozule est en feu, Troarn brûle encore derrière vous, là-bas, à gauche, une autre ville brûle, je ne sais laquelle, j'ignore où se trouve l'ennemi, vous le trouverez bien, bonne chance, Gentlemen. » Et en effet, dès midi, l'escadron trouvait la ligne de résistance principale ennemie à Branville, Annebaud, La Chapelle, Hainfray.

Les troupes reçoivent l'ordre de se porter en position d'observation. Vers 18 h., un brigadier anglais demande au commandant de l'escadron de vérifier l'occupation de Branville. Le terrain d'approche, excessivement couvert, est particulièrement dangereux pour des autos blindées. Néanmoins, le lieutenant Dewandre s'avance avec prudence à la tête de sa troupe et parvient au milieu du village où il surprend un important détachement ennemi. Des Allemands apparaissent dans toutes les maisons encadrant les véhicules. Toutes les autos blindées ouvrent le feu tandis qu'à la lisière nord du village le « scout car » de tête découvre un canon antichar. Le lieutenant Dewandre, conservant un sang-froid admirable, donne l'ordre de décrocher, avant que l'ennemi, remis de sa surprise, songe à faire usage de ses « Panzerfaust ». Le repli s'exécute. Les armes tirent à toute volée. La route se couvre de blessés et de morts ennemis. A 19 h. 25, le lieutenant Dewandre revient avec le renseignement demandé. Son sang-froid et son courage lui vaudront une des plus belles distinctions honorifiques britanniques, la « Military Cross ».

Le 24 août, l'escadron, après avoir traversé la Touque, reçoit l'ordre de progresser en direction de Pont-Lévêque,

LE CARREFOUR

Belgique

publication intégrale de la déclaration ministérielle.

" Cette dernière s'inspire d'ailleurs abondamment du ...

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



24

(suite)

Il demande à contracter un engagement. Les Français refusent. Mais quand il a une idée en tête on ne l'en fait pas facilement démoder. Il suit le régiment, s'empare d'une arme et fait le coup de feu forçant l'admiration de ses chefs par son audace tranquille. Il est adopté par l'unité et reçoit un uniforme. Quelques jours plus tard, il se distingue encore en fonçant à travers les lignes allemandes à la tête d'une colonne de camions français. Son courage lui vaut l'attribution de la Croix de Guerre française. Après la capitulation de la France, il remonte en Belgique. Mais la vie en pays occupé ne convient pas à son tempérament actif. Il part pour l'Angleterre, est arrêté en Espagne et, comme tant d'autres, envoyé au camp de Miranda. Après 10 mois de captivité, il poursuit son voyage et arrive enfin en Angleterre. Il n'a plus qu'une idée, se battre.

Après quelques heures de réflexion, cet enthousiaste et son camarade se sont laissés convaincre, et une semaine plus tard leur patience est récompensée par l'annonce du départ de la Brigade en Normandie. Dès son arrivée au front, il se présente volontairement pour toutes les patrouilles. Infatigablement, il fouille le « No mans land », traverse les champs de mines, revient avec des prisonniers. Ses hommes l'adorent et ses chefs ont en lui une confiance affectueuse. La mission qu'il demande aujourd'hui, consiste à traverser la Seine de nuit et à aller chercher les renseignements derrière les lignes allemandes. Tranquillement, sans forfanterie, il expose son plan. Déjà, il a pris contact avec des bateliers, avec des F. F. I. français. La Division marque son accord. Le 30 août 1944, il se met en civil et passe le fleuve avec un civil français. Pendant 24 heures, il se promène dans les lignes allemandes, prend note de leurs positions, va voir les chefs locaux de la Résistance française et revient la nuit suivante, muni d'une moisson de renseignements. Ensemble nous allons voir l'« Intelligence Officer » du corps d'armée auquel il relate, avec une simplicité admirable, les résultats de sa mission. Les Allemands se sont retirés vers Le Havre qu'ils comptent défendre énergiquement. Leurs positions, leurs défenses sont notées et ces renseignements seront de la plus haute importance pour la suite des opérations. Tel fut l'exploit de ce jeune Belge qu'une balle de mitrailleuse allemande devait nous ôter quelques semaines plus tard au cours de la progression de la Brigade en Hollande. Il fut tué à la tête de son peloton le lendemain du jour où le Prince-Régent avait signé sa nomination de sous-lieutenant. Ce jeune héros, dont la Brigade conserve pieusement la mémoire, s'appelait Freddy Verhaegen.

CHAPITRE XVII

Retour en Belgique

Le lendemain 31 août, la Brigade reçoit l'ordre de traverser la Seine, par trois points de passage. Une tête de pont est établie sur la rive Nord pour protéger cette opération difficile. D'énormes bacs sont construits par le Génie anglais au moyen de matériel « Bailey », mais le courant est fort et le personnel inexpérimenté. L'Escadron blindé passe le premier, il lui faudra la plus grande partie de la nuit pour traverser tout son matériel. Pendant toute la journée, les troupes et les véhicules de combat de la Brigade traversent, tandis que les échelons arrières font un détour par le pont qui a été établi plus à l'Est, à Rouen. Au fur et à mesure que les unités ont passé, elles doivent se regrouper afin de pousser le plus rapidement possible vers Le Havre dont la prise présente, pour le commandement allié, une grande importance. Dans l'après-midi du 1er septembre, l'Escadron blindé est au contact du dispositif ennemi, et les unités motorisées, appuyées par l'artillerie, prêtes à partir à l'attaque, lorsque brusquement, dans la soirée du 1er septembre, le général Barker, commandant la 49e Division, arrive dans sa « Jeep » au P. C. du colonel Piron :

— Colonel, lui dit-il, je viens de recevoir des ordres. Votre Brigade doit nous quitter. Croyez bien que je le regretterai car j'ai été heureux de vous avoir sous mon commandement.

— Peut-on connaître les motifs ?

— Il semble que les choses se précipitent ailleurs, dans le secteur de la 2e Armée. Vous partirez demain matin et vous vous rendrez à Lyons-la-Forêt où vous recevrez de nouveaux ordres. « Good bye and good luck. »

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



25

(suite)

Et le lendemain matin, après avoir été relevée par la 49e Division, la longue colonne de la Brigade se forme, tête à l'Est, tandis que le général Barker avait tenu à se déranter, une fois encore, pour nous dire adieu. Nous roulons toute la journée du 2 septembre, traversant les ruines de Rouen et arrivons à Lyons-la-Forêt, où nous ne trouvons aucun Etat-Major. Après une heure d'attente, un officier anglais nous transmet l'ordre de nous mettre en marche sans désespérer vers Arras, tandis que le colonel Piron est convoqué chez le commandant du 30e Corps. Je l'accompagne et tout le long de la route nous dépassons des colonnes s'avancant vers le Nord. Dans les fossés gisent les débris innombrables de véhicules allemands détruits par l'aviation alliée. Nous arrivons enfin vers dix heures du soir à Beaumetz-les-Loges. Le général nous reçoit dans sa tente. Et la conversation s'engage avec une simplicité et un flegme tout britanniques.

— A quelle heure contez-vous que votre Brigade puisse arriver à Arras ?

— Quatre heures du matin au plus tôt.

— Bon. Vous passerez sous le commandement de la Division des « Guards ». Donnez une heure de repos à vos hommes. Débrouillez-vous pour trouver de l'essence et soyez prêts à repartir à 9 h. du matin. Vous suivrez les tanks des « Guards ». Itinéraire : Douai, Ath, Enghien. Il y a encore des poches d'Allemands un peu partout. Mon intention est d'entrer à Bruxelles demain soir.

Le colonel et moi nous nous regardons, ahuris et enthousiasmés. Nous croyons rêver. Notre esprit, qui s'était réglé au rythme lent d'une progression difficile, a peine à réaliser le plan audacieux qui nous est dévoilé. Hier, nous étions en Normandie, arrêtés à chaque pas par des mines et des destructions, ce matin, encore, nous nous apprêtions à mettre le siège devant Le Havre demain nous serons à Bruxelles, cela paraît fantastique. Et pendant toute la nuit, la Brigade roule. Les unités arrivent par petits tronçons. Les colonnes ont été coupées par d'autres colonnes britanniques. Personne n'a de carte de la région. Des routes ont été coupées par des destructions. Et un premier miracle se produit. Vers 3 heures du matin, tout le monde est là. On n'a pas le temps de se reposer, il faut trouver de l'essence. L'avance a été si rapide que les approvisionnements n'ont pas suivi. Le capitaine Van Hover, Staff Captain, s'agite et donne des ordres. Le capitaine Bero, qui a toujours assuré le ravitaillement avec ponctualité dans les circonstances les plus difficiles, expédie des camions de tous les côtés. Au moment de partir, les réservoirs sont encore à moitié vides. Les chauffeurs sont exténués. Les motocyclistes roulent comme des somnambules, mais tous sont soutenus par cette idée, qui nous eût semblé inouïe vingt-quatre heures auparavant : « Aujourd'hui, nous serons en Belgique » A onze heures, le 3 septembre, les colonnes de la Brigade quittent Arras, précédée par les tanks de la Division des « Guards ». Elle traverse Douai et Orchies, puis quitte la grand-route et se met à longer la frontière belge pendant un temps qui nous paraît interminable. Toutes les cinq minutes, le colonel Piron, qui cache son émotion sous des gestes de mauvaise humeur, me demande si je suis sûr de la route et si on n'est pas encore en Belgique. Enfin, à 16 h. 36 exactement, notre voiture traverse la frontière belge, à Rongy. Le brigadier Stamier, commandant la 231e Brigade d'Infanterie britannique, nous y attend et serre chaleureusement les mains du colonel Piron en lui disant : « Au nom de l'armée anglaise, je tiens à vous souhaiter la bienvenue au moment où vous rentrez dans votre pays. » La population du village est délirante et fait, aux troupes belges, un accueil touchant. La progression continue par Ath et Antoing, au milieu du délire des populations. Nous en avons la gorge serrée. Un petit moine blanc, barbu, fait un bond de joie d'une hauteur démesurée. Une petite fille attrape une véritable crise de nerfs et tombe en larmes dans les bras du colonel Piron, qui a lui-même de la peine à retenir les siennes. Enfin, à 18 h. 30, nous atteignons Enghien. La nuit tombe et nous devons nous arrêter. Nous n'avons pas atteint Bruxelles, mais on nous dit que quelques tanks anglais y ont pénétré sur les talons des Boches. Des Boches, il y en a encore tout près, à gauche et à droite de cette route belge où nous nous sommes précipités sans nous préoccuper de l'ennemi, tellement nous étions transportés par l'accueil enthousiaste des populations. Cette nuit-là, nous dormons pour la première fois depuis longtemps. Le lendemain, 4 septembre, à 9 heures du matin, le colonel Piron m'envoie en avant pour prendre le contact avec les autorités civiles de Bruxelles et organiser l'entrée des troupes. Je pris en « Jeep », en me demandant quelles autorités je vais trouver. Sera-ce le bourgmestre du Grand-Bruxelles, nommé par les Allemands ? ou un chef de la Résistance ? Sur mon passage, la foule hurle de joie : « Hello Tommy. » « Vivent les Anglais. » Quelquefois, je prends le temps de leur crier : « Non Belge, je suis Belge. » Alors cela devient du délire.

Brusquement, je découvre la silhouette de Bruxelles, non Bruxelles que j'ai quitté un soir de 1941 en y laissant des êtres chers. Dieu sait s'ils ne sont pas là dans cette foule en liesse. Une fumée monte dans le ciel. C'est le Palais de Justice, dont la masse lourde vient d'être décapitée par le vandalisme des Allemands. J'arrive à la Grand-Place, et, très ému, j'entre à l'Hôtel de ville. On m'introduit dans le cabinet du bourgmestre. Il y règne l'atmosphère des grands jours. Un groupe est près de la fenêtre. Je m'approche et découvre la silhouette trapue de M. Van de Meulebroeck, digne successeur du bourgmestre Max, qui vient de réintégrer son cabinet. Il est entouré de ses anciens collaborateurs. Que de figures familières ! La plupart ont maigri. Le régime des prisons allemandes en est la cause. Je me sens insolent de santé, hâlé par le soleil de Normandie. Je suis le premier officier belge qu'ils voient en « Battle-dress ». La minute est impressionnante. Je leur explique que les troupes belges sont aux portes de la capitale et se préparent à faire leur entrée. Je crois bien que ma voix tremble d'émotion.

AU DELA DE LA LÉGENDE

L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIROU

par RENÉ DIDISHEIM

CHAPITRE XVIII

La grande équivoque

(suite)



Trois septembre. Journée des équivoques. Le 3 septembre 1939, la Belgique croyait encore pouvoir rester en dehors de la guerre. Le 3 septembre 1944, elle crut que la guerre était finie.

La délivrance avait été trop soudaine. Les deux tiers du territoire avaient été libérés presque sans combat. On avait vu les Boches filer dans un désordre indescriptible. On ne les croyait plus capables de se ressaisir. Dans leur désir de témoigner à leurs libérateurs toute leur joie, les Belges sortaient, de leurs cachettes, les vivres de réserve et les quelques bouteilles qu'ils étaient parvenus à sauvegarder. Les Anglais, auxquels on avait annoncé un pays affamé, crurent, une fois de plus, qu'on s'était moqué d'eux.

Quant aux gars de la Brigade, ceux de Bruxelles retrouvèrent leurs familles qu'ils avaient quittées depuis si longtemps, mais pour ceux de province la situation est plus pénible. Une partie du territoire n'est pas encore libérée. Les moyens de communications ne sont pas rétablis. Et ils se morfondent à Bruxelles en pensant aux êtres chers qui sont si près et qu'ils ne peuvent atteindre.

A peine le tumulte des acclamations se fut-il calmé, il fallut bien se rendre aux évidences. Pour beaucoup, nous étions des gèneurs. Pour ces officiers d'active surtout qui, ayant échappé à la captivité en Allemagne, avaient, dès le mois de juin 1940, retrouvé leur rond de cuir au Ministère ou allaient faire journalièrement leur partie de cartes au Secours d'Hiver. Nous étions la preuve vivante qu'il y avait moyen de continuer la lutte. Aussi mirent-ils tout en œuvre pour essayer d'opposer la Brigade aux autres forces de la Nation et notamment à la Résistance. Aux yeux de celle-ci, aigrie par les maladroites du Gouvernement Pierlot, il n'était pas difficile de nous englober dans le groupe de « ceux de Londres ». D'ailleurs, parmi les gens portant des brassards multicolores surchargés de multiples initiales : M. N. B., M. N. R., A. S., etc., combien avaient vraiment pris part à la lutte contre l'ennemi ? Ceux-là, les purs, ceux qui risquaient leur vie, ceux qui vivaient cachés, n'avaient pas besoin d'insignes pour se reconnaître. Les autres, aussi, s'étaient peut-être cachés pendant un temps, pour mettre à l'abri leur précieuse peau, mais sans entreprendre la moindre action contre les Allemands, puis ils étaient revenus après le 4 septembre, se plaignant amèrement de la pénible vie qu'ils avaient dû mener dans le « Maquis ».

Il y avait enfin l'affaire du « Lion ». Ce « Badge » était notre insigne régimentaire. Il avait été conçu un beau jour de 1943. Le colonel Piron avait dit : « Pour parachever l'esprit de corps, il faudrait, comme les Anglais, un « Badge ». Réfléchissez-y, Messieurs. »

Et, dans le silence de la méditation, l'on entendit tout à coup la voix du jovial petit capitaine Paternotte dire :

— Moi, je propose un « Lion ».

Consternation générale. Le « Lion », c'est le surnom qu'affectueusement on donne au colonel à cause de ses nombreux rugissements. Comment prendra-t-il la plaisanterie ? Il paraît un peu estomaqué. Les muscles de son visage dessinent ces mouvements saccadés qui, souvent, annoncent les grands orages. Puis, détendu, il prit le parti de sourire et dit :

— Pourquoi pas, le « Lion Belgique ».

Je proposai de l'encadrer dans un triangle aux couleurs belges et le sergent Gerofi, en dessina le projet. Et voilà comment naquit cet insigne, admis par le commandement britannique comme celui de la 1re Brigade.

Le 8 septembre, on annonce la visite officielle du maréchal Montgomery. Le colonel Piron est convoqué à l'Hôtel de ville et je l'accompagne. La population bruxelloise et la presse n'ont pas été prévenues, mais l'arrivée d'une troupe d'autos blindées belges, escortant la voiture ouverte du maréchal, attire rapidement la foule et les photographes.

Dans la cour d'honneur, le maréchal se fait présenter les officiers belges. Il s'entretient longuement avec le colonel Piron et le félicite pour les faits d'armes de sa Brigade en Normandie. A la demande du colonel, il promet que la Brigade continuera à prendre part aux opérations avec les Britanniques.

En effet, le 10 septembre dans la soirée, alors que toute la Brigade est dispersée et que les hommes ont reçu 24 heures de permission, l'ordre arrive de repartir le lendemain matin à 7 heures. Le téléphone ne marche pas encore et il faut envoyer des coureurs dans toutes les directions pour alerter les officiers et la troupe. Le 11, à 7 heures, tout le monde est là et la Brigade repart au combat quittant, sans trop de regrets, la capitale trop accueillante.

A 11 heures, elle arrive dans la région de Diest et reçoit pour mission de s'emparer, le jour même, de la région de Beverloo, Bourg-Léopold-Heppen, agrandissant ainsi la tête de pont de Beeringen, que les Anglais viennent de créer au-delà du canal Albert.

Opérant dans un terrain qu'ils connaissent bien pour y avoir participé à tant de manœuvres, les Belges s'emparent, le soir même, de leurs objectifs. La population de Bourg-Léopold est tout émue de retrouver des soldats belges. Un camp de quelque prisonniers politiques est libéré et les S. S. qui le gardent passent un mauvais quart-d'heure.

Immédiatement, des patrouilles de blindés sont poussées vers Baelen-Nethe et Kerkhove, mais sont rapidement arrêtées par des résistances ennemies, soutenues par des armes antichars. Un blindé est atteint par un coup direct et flambe. Deux de ses occupants sont tués, le chef de l'équipage est grièvement brûlé.

La Brigade reçoit pour mission de nettoyer le terrain jusqu'au canal d'embranchement. Les blindés s'emparent de Baelen et De Maat. Les Allemands se montrent encore très actifs et contre-attaquent le 16 devant cette dernière localité. Les unités d'infanterie de la Brigade patrouillent activement la région.

Passant pendant quelques jours sous le commandement de la fameuse 50me Division Ecosaise, la Brigade s'empare, tour à tour, d'Immer et de Oostham et rejette les Allemands au nord du canal d'embranchement. Le 17, commence la formidable poussée en Hollande. Les divisions blindées britanniques se précipitent le long de l'axe Hechtel-Nimègue pour opérer leur jonction avec les troupes aéroportées. Pendant ce temps, la Brigade, passée sous commandement direct du 8me Corps, a pour mission d'assurer le flanc droit de la base de départ. La Batterie est mise sous le commandement du commandant de l'artillerie du 30me Corps. Elle a pris position à Neerpelt et a participé à la préparation et à l'appui de l'attaque exécutée par la « Guards Armoured Division », jusqu'à la limite de portée de ses canons. Après quelques jours de prise de contact, la Brigade fait un deuxième bond en avant pour s'emparer de la région Peer-Brée. L'ennemi semble occuper en force la rive Est du canal de Brée tout en laissant des « snipers » et des

patrouilles sur la rive Ouest. La Brigade tient un front de 15 km. Elle est opposée au régiment de parachutistes « Grasmehl » et « Hardeeg ». Ils sont très agressifs et poussent des patrouilles à l'intérieur de nos lignes. L'une d'elle est capturée et se compose de vétérans de Crète.

Une fois de plus, les Belges ont bien rempli leur mission et le 22, à 4 heures du matin, le colonel Piron reçoit du général commandant le 8me Corps, un message de félicitations (1) :

PERSONNEL FROM COM. 8 CORPS TO COM. 1 BELGIAN BDE

Please accept my congratulations and thanks for splendid assistance rendered by your brigade to 3 BR DIV on the bond in the canal. Please convey my message of thanks to the troops concerned. Letter follows.

Ce même jour, le lieutenant Sauvage, de l'Escadron blindé, passe en barquette le canal avec sa troupe à pied et patrouille en direction de Weert. Le 23, le Génie construit, à Bochoit, un radeau permettant le passage de « Jeeps ». Le commandant de l'Escadron blindé passe neuf de ses « Jeeps » et dix motos et lance ses patrouilles motorisées vers Weert, Hunsel, Ittervoort et Thorn. Bientôt, il apparaît que l'ennemi tient la rive Est du canal de Wessem avec des têtes de pont à Millert, Ell, Hunsel et Wessem. Quelques prisonniers sont faits. Une patrouille de la 2me Unité Motorisée, à moto, commandée par le capitaine Moos, pousse jusqu'à Maeseck, où la population lui fait un accueil enthousiaste alors que les Allemands n'ont pas encore évacué la région Craignant des représailles vis-à-vis de la population civile au moment où les patrouilles se retireront, le colonel Piron demande l'autorisation d'avancer et d'occuper immédiatement la région entre le canal de Brée et celui de Wessem. Le 25 septembre, l'ordre d'avancer sur le canal de Wessem est donné. En une nuit, notre Génie construit un pont sur le canal de Brée, le « Brussels-Bridge » qui servira plus tard à l'attaque de tout un Corps d'Armée britannique sur Roermond. En attendant, les autos blindées belges y passent et poussent jusqu'au canal de Wessem où elles se heurtent à une vive résistance ennemie aux abords de Hunsel, Sandfort et Wessem. Le même jour, l'infanterie occupe les localités de Thorn, Neeritter, Ophoven et Maeseck. Au cours de ces opérations, la 2me Unité Motorisée est cruellement éprouvée par la mort du sous-lieutenant Verhaegen.

La situation de la Brigade est particulièrement difficile. Assurant la soudure entre les armées britannique et américaine dans l'angle formé par le canal de Wessem et la Meuse, elle a un grand front à occuper avec relativement peu de troupes. Les Allemands sont encore installés sur la rive amie du canal et se montrent fort agressifs.

(1) Traduction :

Personnel. Du commandant du 8me Corps au commandant 1re Brigade Belge.

Veillez accepter félicitations et remerciements pour l'aide splendide donnée par votre Brigade à la 3me Division britannique dans boucle du canal. Veuillez adresser mon message de remerciements aux troupes sous votre commandement. Lettre suit.

A suivre

LE CARREFOUR DES OPINIONS

Belgique Rapports franco-britanniques

La question est débattue en France, de savoir s'il faut faire des idées socialistes

d'Espagne. Et ce fut, d'ailleurs, propriété », mais puisque l'Allemagne pour le peintre — qui n'était pas un débutant — une révélation gorge encore de chefs-d'œuvre de tous les siècles, eh bien ! qu'on

M. N. B., M. N. R., A. S., etc., combien avaient vraiment pris part à la lutte contre l'ennemi ? Ceux-là, les purs, ceux qui risquaient leur vie, ceux qui vivaient cachés, n'avaient pas besoin d'insignes pour se reconnaître. Les autres, aussi, s'étaient peut-être cachés pendant un temps, pour mettre à l'abri leur précieuse peau, mais sans entreprendre la moindre action contre les Allemands, puis ils étaient revenus après le 4 septembre, se plaignant amèrement de la pénible vie qu'ils avaient dû mener dans le « Maquis ».

Il y avait enfin l'affaire du « Lion ». Ce « Badge » était notre insigne régimentaire. Il avait été conçu un beau jour de 1943. Le colonel Piron avait dit : « Pour paracheyer l'esprit de corps, il faudrait, comme les Anglais, un « Badge ». Réfléchissez-y, Messieurs. »

Et, dans le silence de la méditation, l'on entendit tout à coup la voix du jovial petit capitaine Paternotte dire :

— Moi, je propose un « Lion ».

Consternation générale. Le « Lion », c'est le surnom qu'affectueusement on donne au colonel à cause de ses nombreux rugissements. Comment prendra-t-il la plaisanterie ? Il paraît un peu estomaqué. Les muscles de son visage dessinent ces mouvements saccadés qui, souvent, annoncent les grands orages. Puis, détendu, il prit le parti de sourire et dit :

— Pourquoi pas, le « Lion Belgique ».

Je proposai de l'encadrer dans un triangle aux couleurs belges et le sergent Gerofi, en dessina le projet. Et voilà comment naquit cet insigne, admis par le commandement britannique comme celui de la 1re Brigade.

Un officier imbécile de la 2me direction du Ministère, ignorant tout des traditions militaires, ne trouva rien de mieux que d'en faire parachuter des dizaines de milliers en Belgique pour l'armée secrète sans que nous en sachions rien. Aussi, imagine-t-on notre étonnement, en traversant la frontière belge, de voir les gars de la Résistance, en salopette, porter notre insigne. Au début, nous trouvâmes très bien qu'on eut associé ainsi les soldats de l'intérieur et les évadés de Belgique, mais quand nous vîmes que tout le monde arborait cet insigne, depuis les vieillards, qui avaient été rechercher dans leurs armoires un vieil uniforme puant la naphthaline, jusqu'aux gamins en culotte courte, qui faisaient de la Résistance une partie de gendarmes et voleurs, nous la trouvâmes mauvaise et demandâmes, aux autorités anglaises, l'autorisation de changer notre insigne triangulaire pour celui qui combine l'écusson de Montgomery avec notre lion belge.

Il y eut aussi des naphthalines honteux : ceux qui faisaient la file devant nos bureaux pour obtenir un « Battle-dress » ou qui en mendiaient auprès des Anglais. Et bientôt, on vit Bruxelles se remplir de « Battle-dress. » Ils étaient facilement reconnaissables. Toujours au moins une pièce de leur accoutrement était fantaisiste : la chemise blanche, la cravate noire ou le béret alpin bleu étaient fréquents. Leur allure n'avait rien de martial. Mais tous portaient des insignes d'officiers. Car le Gouvernement, qui s'était montré si strict dans ses promotions à la Brigade, s'était hâté, dès notre départ pour la Normandie, de commissioner officiers tous les civils, les gens de bureau, les sous-officiers expulsés de la Brigade pour incapacité ou mauvais moral, qui fonctionnaient à Londres dans les bureaux des « Civils Affaires » ou de la Sûreté. Faut-il s'étonner, dès lors, que ce fut avec une impression de soulagement qu'après une semaine passée à Bruxelles, la Brigade repartit pour reprendre sa place dans les rangs des Alliés qui continuaient la guerre.

CHAPITRE XIX

La campagne de Belgique-Hollande 1944

Toute cette semaine du 4 au 11 septembre ne se passa pas uniquement à festoyer. La Brigade eut à remplir diverses missions de garde de points stratégiques et de nettoyage.

L'Etat-Major s'était installé à la Caserne des Grenadiers avec la 3me Unité Motorisée. Mais, il y avait dans cette caserne un tel va et vient de prisonniers allemands et d'anciens Grenadiers qui venaient aux nouvelles, que le colonel Décida, dès le lendemain, de déménager et de s'installer à la Maison des Etudiants.

Le 1re Unité Motorisée était à la Caserne du Petit-Château, la 2me occupait le champ d'aviation d'Evere et la 3me s'en fut à celui de Melsbroeck.

L'Escadron blindé s'était installé, comme de juste, à la Caserne de Cavalerie et était employé à des opérations de nettoyage dans le triangle Bruxelles-Malines-Louvain.

La Batterie occupait la Caserne du 6me d'Artillerie.

qu'au canal d'embranchement. Les blindés s'emparent de Baelen et De Maat. Les Allemands se montrent encore très actifs et contre-attaquent le 16 devant cette dernière localité. Les unités d'infanterie de la Brigade patrouillent activement la région.

Passant pendant quelques jours sous le commandement de la fameuse 50me Division Ecossoise, la Brigade s'empare, tour à tour, d'Immer et de Oostham et rejette les Allemands au nord du canal d'embranchement. Le 17, commence la formidable poussée en Hollande. Les divisions blindées britanniques se précipitent le long de l'axe Hechtel-Nimègue pour opérer leur jonction avec les troupes aéroportées. Pendant ce temps, la Brigade, passée sous commandement direct du 8me Corps, a pour mission d'assurer le flanc droit de la base de départ. La Batterie est mise sous le commandement du commandant de l'artillerie du 30me Corps Elle a pris position à Neerpelt et a participé à la préparation et à l'appui de l'attaque exécutée par la « Guards Armoured Division », jusqu'à la limite de portée de ses canons. Après quelques jours de prise de contact, la Brigade fait un deuxième bond en avant pour s'emparer de la région Peer-Brée. L'ennemi semble occuper en force la rive Est du canal de Brée tout en laissant des « snipers » et des

LE CARREFOUR DES OPINIONS

Belgique Rapports franco-britanniques

Les idées socialistes

Dans « Le Peuple », M. Léon Delsinne observe :

« Il y a, en Belgique, une majorité socialiste qui ne s'est pas encore reconnue, mais qui pourrait se reconnaître en peu de temps, pourvu que les circonstances s'y prêtent.

« Tous ceux qui sont en relations avec les dirigeants des syndicats chrétiens doivent avoir été frappés comme moi par la similitude de pensée entre eux et nous, relativement aux solutions qu'appellent les problèmes sociaux, et par une sorte de regret, timidement exprimé, de ne pouvoir toujours aller jusqu'au bout de leur raisonnement.

« Mais l'évolution qui se fait dans les milieux libéraux est peut-être plus caractéristique encore. »

M. Delsinne, pour appuyer cette idée, prend texte du livre que M. Henri Janne, « un des espoirs du parti libéral », vient de publier sur la « Révolution des faits » et, ayant fait de cet ouvrage une courte analyse, M. Léon Delsinne ajoute :

« Qu'on m'entende bien : Je ne songe pas à embrigader M. Janne malgré lui, il protesterait vigoureusement, il est et il reste attaché à la pensée libérale. Mais comme il est à la fois observateur et sincère, il n'hésite pas à constater que les thèses sur lesquelles le libéralisme s'est constitué sont bousculées par les faits et il invite instamment les libéraux à considérer ces faits avec la plus grande attention et à en tirer les conclusions qui s'imposent.

« Au cours d'une conférence qu'il faisait à la Société d'Economie politique, M. Janne disait que, « sur le plan économique, la synthèse du libéralisme et du socialisme est nécessaire si l'on veut que le monde devienne meilleur. »

« Il faudrait préciser. S'il s'agit du libéralisme classique, la question ne se poserait pas, puisque ce libéralisme a en grande partie disparu ; s'il s'agit d'un libéralisme clairvoyant, rénové, adapté aux circonstances, disposé à admettre l'intervention de l'Etat chaque fois qu'il se trouve devant un désordre économique et à accepter les nationalisations qui peuvent « améliorer le rendement et assurer un partage équitable des résultats ». D'un libéralisme selon les conceptions de M. Janne, la « synthèse » est possible.

« Pourquoi ne se ferait-elle pas ? »

La question est débattue en France, de savoir s'il faut faire l'alliance franco-britannique sans attendre que soit réglé le sort de l'Allemagne ou s'il faut exiger d'abord ce règlement. Dans « La Libre Belgique », M. Paul Struyve s'étonne :

« On comprend assez mal cette querelle de priorité. Qu'un traité sur parchemin viennois ou non confirme l'alliance de fait qui existe entre Anglais et Français — et qui vaut plus que pas mal d'autres traités couverts de signatures — le sort de l'Allemagne ne devrait pas tarder à être tranché. Les éléments du dossier sont connus. On ne peut guère espérer que les mois qui viennent projeteront des lumières nouvelles sur un problème déjà ancien. Par contre, le temps qui s'écoule travaille à bien des égards pour l'unité allemande. Déjà les partis qui se sont reconstitués en Allemagne font campagne contre tout démembrement. Les délégués allemands des zones britannique et américaine, réunis à Stuttgart, ont exigé le rétablissement immédiat de l'unité économique et politique de l'Allemagne. « condition indispensable de sa contribution à la restauration de l'Europe ».

« Toutes tergiversations, toutes controverses faisant apparaître les divergences de vues entre alliés n'auront d'autre effet que d'encourager les Allemands à la résistance et de développer le sentiment revanchard qu'on signale déjà parmi leurs éléments les plus remuants.

« Il faut souhaiter que la prochaine Conférence des Quatre Grands ne tarde plus à prendre les décisions qui s'imposent. A cette conférence, qui aura à traiter des problèmes vitaux pour notre sécurité nationale, il conviendrait d'ailleurs que la Belgique et la Hollande soient invitées à participer.

« L'équité le commande. Les assurances données naguère par les « Big Three » pourraient, s'il le fallait, leur être utilement rappelées. »

Chefs-d'œuvre en voyage

A propos des échanges de tableaux qui se sont faits entre Bruxelles et Amsterdam, M. Paul Fierens, dans « Le Quotidien » se demande : « Faut-il faire voyager les chefs-d'œuvre ? ». Il rappelle que pendant longtemps les chefs-d'œuvre ne furent pas accessibles à tous les regards :

« Songeons qu'un artiste comme Goya, vivant à Madrid, dut attendre l'âge de trente et un ans pour connaître les Velasques du roi

l'infanterie occupe les localités de Thorn, Neeritter, Ophoven et Maeseyck. Au cours de ces opérations, la 2me Unité Motorisée est cruellement éprouvée par la mort du sous-lieutenant Verhaegen.

La situation de la Brigade est particulièrement difficile. Assurant la soudure entre les armées britannique et américaine dans l'angle formé par le canal de Wessem et la Meuse, elle a un grand front à occuper avec relativement peu de troupes. Les Allemands sont encore installés sur la rive amie du canal et se montrent fort agressifs.

(1) Traduction :

Personnel. Du commandant du 8me Corps au commandant 1re Brigade Belge.

Veillez accepter félicitations et remerciements pour l'aide splendide donnée par votre Brigade à la 3me Division britannique dans boucle du canal. Veillez adresser mon message de remerciements aux troupes sous votre commandement. Lettre suit.

A suivre

d'Espagne. Et ce fut, d'ailleurs, pour le peintre — qui n'était pas un débutant — une révélation dont les conséquences nous paraissent inappréciables. Il fallut aussi que Watteau, sorti de l'atelier de Claude Gillot, se liât avec Claude Audran, « concierge » (nous dirions aujourd'hui « conservateur ») du Luxembourg, pour pénétrer dans la galerie de Medicis et s'y convertir à la religion de Rubens.

Puis M. Paul Fierens, en deux mots, marque l'évolution qui se produit sous nos yeux :

Le XIXe siècle a été celui des musées et le XXe apparaîtra sans doute dans le recul de l'histoire comme celui des grandes expositions baladeuses et panoramiques.

Ce goût du voyage est-il souhaitable pour les chefs-d'œuvre ?

« Cette politique de l'art, hardie et quelque peu spectaculaire, intégrée d'ailleurs dans le cadre de divers accords « culturels » internationaux, a rencontré des résistances et soulevé des objections, des protestations. Amateurs et savants s'émouvent. N'est-il pas dangereux de déplacer les vieilles toiles et surtout les anciens panneaux ? N'est-ce pas les exposer à une destruction possible, à des dégradations probables ? »

A cette objection, M. Fierens répond bientôt :

« Cependant, le fait que la plus dévastatrice des guerres ait épargné, et presque partout en Europe, les œuvres appartenant aux musées (et qui avaient trouvé asile dans des abris bétonnés, des coffres-forts, des grottes ou des mines de sel) nous a peut-être induits à minimiser les périls qu'elles courent en temps de paix. Nos amis hollandais nous ayant, d'autre part, confié tout ce que leurs musées conservent de plus précieux, il nous appartenait de répondre sans lésiner à leur générosité et à leur audace. »

M. Fierens, en terminant, formule un vœu :

« Puisque la mode est aux voyages de chefs-d'œuvre, insistons pour que l'on transporte prochainement dans les pays alliés libérés, et notamment chez nous — comme il paraît qu'on vient de le faire aux Etats-Unis, qui se servent bien — un choix de tableaux de tout premier ordre ayant échappé à la destruction des pinacothèques allemandes. Nous ne sommes pas spécialement partisans, en cette matière, des « transferts de

propriété », mais puisque l'Allemagne n'a plus de musées et regorge encore de chefs-d'œuvre de toutes les écoles, eh bien ! qu'on nous montre ceux-ci, qu'on les confie à notre garde, en attendant que ceux-là soient reconstitués ? »

Les prisonniers politiques

Au lendemain de l'imposante manifestation des prisonniers politiques, à Bruxelles, M. Jean Wolf écrit dans « L'Occident » :

« Il ne faut pas que la Confédération devienne un organisme parastatal à la solde du Gouvernement.

« C'est en loyauté qu'elle doit collaborer avec lui pour le triomphe de nos revendications, mais aussi en pleine indépendance, garantie première de sa force d'action. La Confédération peut, si elle le veut, accomplir une œuvre magistrale, être le point d'appui de tous les prisonniers politiques qui ont souffert pour la Belgique et ont droit à sa reconnaissance. Etre aussi un des pivots du bon sens national, grâce à des hommes qui, en raison même de leur patriotisme, ont le droit strict d'élever la voix si d'autres s'écarteraient jamais des chemins du bon sens, s'ils semblaient jamais méconnaître les grands mots d'ordre essentiels pour lesquels ils ont farouchement ombattu et dont ils restent, en définitive, les gardiens qualifiés.

De son côté, M. Fernand Demany écrit dans « Le Drapeau rouge » :

« Les prisonniers politiques, comme d'ailleurs toutes les victimes de la guerre, n'ont pas à faire valoir que des revendications matérielles. Ils réclament plus qu'un rigide statut, ils entendent que leur sacrifice n'ait pas été inutile. Ce n'est pas pour eux seuls qu'ils réclament justice. Ils exigent que soit enfin créé dans notre pays un climat salubre et respirable. Ils veulent uneuration véritable et qui frappe à la tête la collaboration et la trahison.

« Les associations de prisonniers politiques désirent être plus que de simples fédérations groupées autour d'une série de revendications matérielles. Elles ambitionnent de jouer, dans la vie du pays, un rôle plus élevé. C'est pourquoi toutes les victimes de la guerre se tournent aujourd'hui non seulement vers les ministres de la Reconstruction et des Finances, mais aussi vers M. Van Glabbeke, ministre de la Justice. Car la reconnaissance des droits des victimes de la répression nazie est inséparable du fonctionnement d'une justice sereine et implacable. »

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



27

(suite)

Aussi, le commandant de la Brigade met en ligne toutes les troupes dont il dispose. Deux troupes de l'Escadron blindé occupent des points d'appui à Hunsel et Ell. La compagnie du Génie défend la localité de Ophoven. Ces unités montrent dans leur rôle d'infanterie un allant remarquable, remportant des succès contre des patrouilles allemandes qui opèrent la nuit sur la rive Ouest de la Meuse. Le commandant de l'Escadron, le major de Selliers de Moranville est blessé par l'éclatement d'une mine sous son « Scout car ». Il fera d'ailleurs preuve de son esprit sportif et de sa conscience professionnelle en rejoignant son unité avant d'être complètement guéri de ses blessures. Le 29, la Brigade passe sous le commandement du 19^{me} Corps américain et un détachement composé de chars « Sherman », de tanks destroyers et de chars légers, sous les ordres du colonel Elms, lui est adjoint. En prévision d'une avance future, le commandant de la Brigade reçoit l'ordre de nettoyer la région à l'Ouest du canal et de la Meuse. Le 30 septembre, une attaque est lancée contre Sandfort, qui tombe aux mains de la 1^{re} Unité Motorisée. L'E.-M. tactique de la Brigade est installé dans le petit village de Neeritter. Le 1^{er} octobre, le lieutenant Jacques, chef de la section de prévôté, tombe sous les balles allemandes, en recherchant, dans une maison abandonnée entre les lignes, des traces de suspects Hollandais. Cet officier, patrouilleur de la guerre 1914-1918, n'a pas hésité, à près de 50 ans, à s'évader de France et est parvenu, malgré de nombreuses avaries, à former une section M. P. animée d'un esprit splendide. Aussi, n'est-il pas étonnant que ses hommes et ses camarades aient tout fait pour rechercher son corps sous le feu de l'ennemi. Le 2 octobre, la 2^{me} Unité Motorisée, soutenue par des tanks américains, monte une petite opération contre Wessem, où une garnison allemande occupe l'angle formé par la Meuse et le canal et menace notre flanc droit. L'infanterie arrive à une centaine de mètres du village, mais l'ennemi réagit vivement et le peloton de tête est pris entre les feux combinés des armes automatiques ennemies. Les tanks américains hésitent à avancer dans ce terrain découvert, craignant les armes antichars allemandes, et n'interviennent que de très loin. Aussi le colonel décide-t-il de ne pas insister et la 2^{me} Unité Motorisée parvient à décrocher à la faveur de la nuit tombante et à rentrer dans les lignes sans avoir à subir aucune perte. Le 7 octobre, après quelques jours calmes, S. A. R. le Prince-Régent fait à la Brigade l'honneur de sa visite. Il arrive à l'improviste et s'entretient, avec une simplicité charmante, avec le colonel Piron et les officiers de son Etat-Major. Le Prince témoigne d'une grande sollicitude pour les hommes et fait preuve d'une grande compréhension. Il insiste pour se rendre en première ligne et promet de revenir bientôt.



La situation reste inchangée et tendue. Les points d'appui sont isolés les uns des autres et les Allemands en profitent pour s'infiltrer et opérer des coups de main. Les hommes sont fatigués par des gardes trop fréquentes et les alertes incessantes. Beaucoup d'entre eux pensent au pays qu'ils ont à peine revu et qui, après les premiers moments d'enthousiasme, semble les avoir oubliés. Ils se demandent quelle situation ils retrouveront en rentrant chez eux, où déjà leurs camarades, restés au pays pendant la guerre, reprennent leur place dans la vie civile. Une visite de M. Demets, ministre de la Défense nationale, ne met pas un terme à leur inquiétude. Cet industriel fatigué, dont le fait de voir ses soldats en première ligne...

tron, le major de Selliers de Moranville est blessé par l'éclatement d'une mine sous son « Scout car ». Il fera d'ailleurs preuve de son esprit sportif et de sa conscience professionnelle en rejoignant son unité avant d'être complètement guéri de ses blessures. Le 29, la Brigade passe sous le commandement du 19^{me} Corps américain et un détachement composé de chars « Sherman », de tanks destroyers et de chars légers, sous les ordres du colonel Elms, lui est adjoint. En prévision d'une avance future, le commandant de la Brigade reçoit l'ordre de nettoyer la région à l'Ouest du canal et de la Meuse. Le 30 septembre, une attaque est lancée contre Sandfort, qui tombe aux mains de la 1^{re} Unité Motorisée. L'E.-M. tactique de la Brigade est installé dans le petit village de Neeritter. Le 1^{er} octobre, le lieutenant Jacques, chef de la section de prévôté, tombe sous les balles allemandes, en recherchant, dans une maison abandonnée entre les lignes, des traces de suspects Hollandais. Cet officier, patrouilleur de la guerre 1914-1918, n'a pas hésité, à près de 50 ans, à s'évader de France et est parvenu, malgré de nombreuses avaries, à former une section M. P. animée d'un esprit splendide. Aussi, n'est-il pas étonnant que ses hommes et ses camarades aient tout fait pour rechercher son corps sous le feu de l'ennemi. Le 2 octobre, la 2^{me} Unité Motorisée, soutenue par des tanks américains, monte une petite opération contre Wessem, où une garnison allemande occupe l'angle formé par la Meuse et le canal et menace notre flanc droit. L'infanterie arrive à une centaine de mètres du village, mais l'ennemi réagit vivement et le peloton de tête est pris entre les feux combinés des armes automatiques ennemies. Les tanks américains hésitent à avancer dans ce terrain découvert, craignant les armes antichars allemandes, et n'interviennent que de très loin. Aussi le colonel décide-t-il de ne pas insister et la 2^{me} Unité Motorisée parvient à décrocher à la faveur de la nuit tombante et à rentrer dans les lignes sans avoir à subir aucune perte. Le 7 octobre, après quelques jours calmes, S. A. R. le Prince-Régent fait à la Brigade l'honneur de sa visite. Il arrive à l'improviste et s'entretient, avec une simplicité charmante, avec le colonel Piron et les officiers de son Etat-Major. Le Prince témoigne d'une grande sollicitude pour les hommes et fait preuve d'une grande compréhension. Il insiste pour se rendre en première ligne et promet de revenir bientôt.



La situation reste inchangée et tendue. Les points d'appui sont isolés les uns des autres et les Allemands en profitent pour s'infiltrer et opérer des coups de main. Les hommes sont fatigués par des gardes trop fréquentes et les alertes incessantes. Beaucoup d'entre eux pensent au pays qu'ils ont à peine revu et qui, après les premiers moments d'enthousiasme, semble les avoir oubliés. Ils se demandent quelle situation ils retrouveront en rentrant chez eux, où déjà leurs camarades, restés au pays pendant la guerre, reprennent leur place dans la vie civile. Une visite de M. Demets, ministre de la Défense nationale, ne met pas un terme à leur inquiétude. Cet industriel fatigué, dont a fait un ministre de la Défense nationale, n'a rien eu de plus pressé que de s'entourer de tous anciens officiers supérieurs du Ministère qui, pendant la guerre, avaient continué à user leurs ronds-de-cuir sur les bancs du Secours d'Hiver, comme ils le faisaient autrefois rue de la Loi. Ces gens, incapables d'une émotion généreuse, dépourvus de tout sens de la grandeur, faisaient tout pour étouffer ce que la Brigade pouvait apporter de pur au pays. Toutes les vexations étaient bonnes. Le courrier de Belgique au front mettait trois semaines alors que celui d'Angleterre mettait trois jours. Aucune allocation n'était payée aux familles des soldats de la Brigade. La presse était tenue dans l'ignorance de ce que nous faisons alors qu'on glorifiait les bataillons qui gardaient les voies de communications. Le Ministre, lui-même, rendait publiquement hommage « au Roi, aux prisonniers, aux membres de la Résistance, et aux bataillons à qui incombe la tâche de laver la défaite de 1940, en faisant revivre au plus tôt l'esprit et les traditions de l'armée victorieuse de 1914-1918 », mais ne mentionnait pas la Brigade qui, seule, a combattu. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, si une crise de moral se produit. Le 4 octobre, une quarantaine d'hommes manifestent leur découragement en refusant de monter en ligne. Leur commandant d'unité est impuissant. L'auditeur Gérard, qui, si souvent, a témoigné son attachement à l'armée, est sur les lieux. Le colonel Piron s'y rend lui-même et fait rassembler les hommes. Ils sortent à contre-cœur. Les figures sont fermées et inexpressives. Il leur parle d'une façon humaine, leur rappelle les épreuves subies ensemble, leur montre la signification de l'épopée de la Brigade pour la Belgique et la honte qui rejailirait sur tous s'ils persistaient dans leur attitude. Puis, il s'adresse individuellement à certains d'entre-eux. Car le chef

AU DELA DE LA LÉGENDE

L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIROU

par RENÉ DIDISHEIM

28

(suite)

Mais il n'en reste pas moins que leurs nerfs sont à bout. Le colonel Piron aime à visiter ces petits postes isolés, entre lesquels les patrouilles ennemies s'infiltrèrent toutes les nuits. Plus d'une fois, il a failli trébucher sur un de ces fils dont le poste est entouré et auxquels des grenades sont accrochées, prêtes à éclater au moindre heurt. A l'intérieur de leurs fils, les hommes, tendus et fatigués, se croient plus ou moins en sécurité. Quelquefois, une grenade éclate, et alors tout le système d'alerte est donné. La compagnie est prévenue. L'adjudant-major téléphone en pleine nuit à l'Intelligence Officier de Brigade, que tout un peloton est encerclé. Puis, on reste sans nouvelle pendant des minutes, qui semblent des heures. Heureusement qu'il faut plus que cela pour nous agiter car après trois quarts d'heure d'attente, on s'aperçoit qu'en réalité il ne s'agissait que d'une vache qui, en touchant le fil, a fait sauter l'engin. Mais toutes les alertes ne sont pas aussi fantaisistes. Le 10 octobre, un avant-poste qui se trouve entre Santfort et le pont tenu par les Allemands, reste silencieux, malgré les appels réitérés. Il y a là un officier et 14 hommes de la 3me Compagnie, terrés au fond de leur tranchée et dont la mission est de surveiller les Boches pendant le jour. La nuit, ils peuvent se reposer. Deux hommes suffisent à veiller. Cette nuit-là, les sentinelles exténuées, s'étaient sans doute assoupies à cinquante mètres des Boches. Rien n'avait donné l'alerte. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Et lorsqu'on était venu pour les relever, les quinze hommes avaient disparu.

L'ennemi également manifeste sa nervosité. Il se demande sans doute pourquoi l'on n'attaque pas et envoie de fortes patrouilles de reconnaissance. D'autre part, il évacue toute la population de la région et enlève le bétail. Et toutes les nuits, de jeunes Hollandais traversent la Meuse pour échapper à la déportation. Cela crée un problème de sécurité fort difficile.

On sent le Commandement allié inquiet. Il craint une manœuvre allemande de diversion contre ses lignes de communication. Tous les jours, des officiers de liaison viennent nous demander si nous n'avons remarqué chez l'ennemi aucun accroissement d'activité ou d'effectifs.

Seul le Commandant de Brigade et son Etat-Major se rendent compte de l'importance de la mission qu'il nous faut accomplir avec si peu d'hommes. Comme la situation perdure, le Colonel décide de concentrer son dispositif sur quelques points d'appui : THORN, ITTERVOORT, HUNSEL. Cette solution, tout en laissant à l'ennemi un champ plus vaste, donne plus de cohésion à la défense. Les postes sont moins nombreux mais plus forts et les unités disposent de réserves qui peuvent effectuer des patrouilles. Celles-ci sont actives, et rencontrent parfois celles des Allemands. C'est ainsi que dans le brouillard de la nuit, le lieutenant Jacobs, qui s'est déjà distingué en Normandie, tombe un jour nez à nez avec une patrouille allemande. Il bondit sur le Boche le plus proche et l'étrangle de ses mains, tandis que ses adjoints ouvrent le feu et blessent leurs adversaires, mettant en fuite le gros de la patrouille.

Le 14 octobre, un peloton allemand venant du canal, parvient à contourner nos avant-postes et arrive jusqu'au Poste de Commandement de la 1re Compagnie, à Ittervoort. L'ennemi semble connaître à merveille notre position, car avant qu'un seul coup de feu ait été tiré, il parvient à enfermer dans leur grange, les hommes de l'Etat-Major de Compagnie et met en batterie ses armes automatiques et ses « panzerfaust » contre le local où se trouvent le major Wintergroen et ses officiers. Ceux-ci ne perdent pas leur sang-froid et jettent leurs grenades par la fenêtre tandis que la fusillade éclate. On entend les Boches qui jurent et des blessés qui gémissent. Le peloton se retire en désordre, laissant sur le terrain de nombreuses armes et des pensements ensanglantés. L'alerte a été d'autant plus chaude qu'entre Ittervoort et Neeritter où se trouve l'Etat-Major de la Brigade, il n'y a plus aucune défense. Seuls les hommes du peloton de défense de la Military Police et les employés de la liaison britan-

Le 31, le commandant de la brigade est convoqué à l'E. M. du 8me Corps d'Armée britannique. Le secteur va être renforcé et toute la 53me Division Galloise et la 4me Division Blindée viennent occuper la région entre Weert et Wessem. L'ancien secteur de la brigade est repris en partie par la 7me Brigade britannique. En quelques jours, le secteur énorme que nous tenions avec si peu d'hommes se remplit de troupes de toutes espèces : infanterie, chars, artillerie, qui ont vite fait de transformer ce pays plat en un immense bourbier. On devine qu'une attaque de grand style va être déclenchée par ces mêmes troupes qui viennent à peine de libérer les bouches de l'Escaut. La brigade elle-même, passée sous le commandement de la 53me Division Galloise, resserre son dispositif en appuyant vers la gauche et occupe en tout et pour tout, le secteur de Hunsel à Eln, tenu jusque là par une troupe de l'escadron A. B. Du 2 au 6 novembre, nos patrouilles sont actives et tâtent le dispositif de l'ennemi. Le 6, le général Dempsey, commandant de la 2me armée britannique, arrive à l'E. M. de brigade, où il s'entretient longuement avec le colonel Piron.

Il lui dit toute la reconnaissance du Haut Commandement britannique pour la Brigade qui a tenu avec si peu de moyens, le canal de Wessem pendant que le restant de son armée opérant en Hollande. Il s'intéresse au problème de la réorganisation de la Brigade et termine en lui disant : « And now we are Friends » ce qui, dans la bouche d'un général anglais, vaut le plus cher des compliments.

Le 9, les plans des opérations futures sont reçus, une attaque en force est lancée au delà du canal de Wessem vers Venlo et la Meuse. De formidables moyens sont mis en action : concentration massive d'artillerie, tanks, lance-flammes, amphibies. En prévision de cette attaque, le 11 novembre au soir la 21me unité motorisée reçoit l'ordre de nettoyer la tête de pont ennemie se trouvant encore sur la rive ouest du canal. Elle est

appuyée à droite par la 3me compagnie et à gauche par la 1re. L'artillerie de la brigade et les mortiers fournissent les tirs d'appui, tandis que les mitrailleurs encadrent de leurs feux les flancs des troupes d'assaut. Celles-ci sont pleines d'enthousiasme et saluent joyeusement le Colonel qui est là, pour assister à leur départ.

L'attaque réussit et la 2me unité motorisée borde le canal, mais non sans avoir subi quelques pertes. Un des plus jeunes sous-lieutenants, Gérard Rogge, est blessé. Il continue à donner par téléphone des renseignements. Le premier sergent-major Silbermann, un des anciens des Forces belges en Grande-Bretagne, se précipite sur sa « Jeep » malgré le danger, pour aller chercher le jeune officier qui avait été son camarade. Il réussit à l'atteindre, mais la fatalité veut qu'en retournant vers le P. C. de compagnie, la « Jeep » saute sur une mine. Ensemble, ils trouvent la mort.

Le colonel Piron est là, au poste de secours de la compagnie. Ce guerrier, si dur pour lui-même est bouleversé par la vue des blessés dont plusieurs sont mourants. L'aumônier Dehoux, qui leur prodigue le réconfort de son ministère, l'interpelle avec une brutalité qui voudrait cacher son émotion. Et ensemble le prêtre et le soldat assistent ces jeunes héros qui sont en train de mourir pour leur idéal.

Il y en a un surtout, dont le calme et la résignation sont bouleversants. Le Colonel essaye de lui parler en français, puis en flamand. Il ne comprend pas, c'est un Canadien. Et c'est en anglais que s'engage leur conversation. Il est grièvement blessé à la tête et accepte avec un sourire, la cigarette allumée que lui tend le Colonel. Puis tout doucement, sans une plainte, il meurt, ce jeune soldat qui a traversé un Océan pour venir libérer une patrie qu'il ne connaissait pas.

A suivre

LE CARREFOUR DES OPINIONS

Belgique

Le gouvernement du Congo

Dans « Le Matin », d'Anvers, Jules Gallis s'inquiète de l'instabilité ministérielle en ce qu'elle manifeste de dangers pour l'administration de notre colonie. Il conclut son article par ces lignes :

« Le système en vigueur ne garantit à aucun ministre la possibilité de s'initier complètement et longuement à sa tâche. A peine un homme politique a-t-il juste-ment le temps de parcourir quelques dossiers, de consulter les archives de son département, qu'un dissentiment quelconque, une saute d'humeur, un hasard même le replacent dans le rang.

« Au demeurant, rien ne dit qu'il retrouve, le cas échéant, le Cabinet dont il est expulsé : pas plus tard qu'hier, on a vu un ministre de l'Intérieur qui commençait de connaître son affaire, passer à la Justice, un ministre de l'Instruction publique passer de l'Intérieur et un ministre des Travaux publics passer à l'Instruction publique.

« Il n'y aurait qu'une solution, c'est qu'une loi, sinon la Constitution, dispose que, dorénavant, le

qui dirige le nouveau ministère du Rééquipement national et dont nous voulons bien croire tout le bien que l'on en dit, c'est M. Devèze qui, en même temps qu'il est ministre des Affaires économiques, présidera le Comité de Coordination économique.

« Cette double position, qui n'est pas sans force, avec le puissant tempérament et la situation capitaliste de M. Devèze, créent en nous un scepticisme que les déclarations du nouveau ministre des Affaires économiques renforcent plutôt que de dissiper. En effet, à la Fédération libérale de Bruxelles, pour répondre à M. Quintin, qui témoignait de « quelque inquiétude au sujet de la tendance des gauches, surtout en matière économique », M. Devèze dit : « C'est pour cela que j'ai accepté le département des Affaires économiques. Que voulez-vous de plus ? D'ailleurs, si nous avons accepté une responsabilité, c'est parce qu'on nous offrait également le pouvoir d'exercer une autorité réelle. »

dans la bouche de M. Devèze, nous on conçoit les attaches, n'est pas de la pure dialectique. Il a un sens qui nous met en garde. »

Et plus loin, M. Delattre ajoute :

Ruhr et Rhénanie

Un long article du « Drapeau rouge » se termine comme ceci :

« L'internationalisation de la Ruhr, cette fameuse poche économique allemande, est mise sérieusement à l'ordre du jour. Cette internationalisation, du point de vue de la sécurité et des réparations auxquelles nous avons un certain droit, nous intéresse directement.

« Elle présente, bien conçue et équitablement réalisée, certaines garanties pour nos droits, mais précisément à la condition de ne pas nous voir traités en obligatoires carabiniers d'Offenbach. Nous aurions tout avantage à épauler la France à ce sujet, et à l'épauler de telle manière que cette internationalisation ne se fasse pas au profit, direct ou indirect, ni des trusters germaniques, ni d'autres trusters, mais réellement des populations des pays qui furent pillés par l'Allemagne nazie.

« Si nous estimons que la dé-rite, nous avons intérêt à la faire à fond et à aider les Allemands, urtout les travailleurs allemands, à édifier une démocratie capable d'empêcher à tout jamais le retour d'un système dont nous avons gardé les fruits empoisonnés. »

« Mais cette politique difficile est conditionnée par une stabilité retrouvée. Elle s'épuise à élaborer une Constitution dont personne selon la tradition n'est satisfait, elle est partagée entre des idéologies qui s'excluent brutalement : elle est pauvre et ruinée.

« Personne ne s'en réjouira, si non les amateurs de désordre et de trouble. Car la France a un rôle à jouer et les semaines qui passent démontrent toujours plus clairement que ce rôle est indispensable à l'équilibre d'un monde vacillant. »

Voilà le printemps!

Le Grand Hebdomadaire de la Femme

Seul le Commandant de Brigade et son Etat-Major se rendent compte de l'importance de la mission qu'il nous faut accomplir avec si peu d'hommes. Comme la situation perdure, le Colonel décide de concentrer son dispositif sur quelques points d'appuis : THORN, ITTERVOORT, HUNSEL. Cette solution, tout en laissant à l'ennemi un champ plus vaste, donne plus de cohésion à la défense. Les postes sont moins nombreux mais plus forts et les unités disposent de réserves qui peuvent effectuer des patrouilles. Celles-ci sont actives, et rencontrent parfois celles des Allemands. C'est ainsi que dans le brouillard de la nuit, le lieutenant Jacobs, qui s'est déjà distingué en Normandie, tombe un jour nez à nez avec une patrouille allemande. Il bondit sur le Boche le plus proche et l'étrangle de ses mains, tandis que ses adjoints ouvrent le feu et blessent leurs adversaires, mettant en fuite le gros de la patrouille.

Le 14 octobre, un peloton allemand venant du canal, parvient à contourner nos avant-postes et arrive jusqu'au Poste de Commandement de la 1re Compagnie, à Ittervoort. L'ennemi semble connaître à merveille notre position, car avant qu'un seul coup de feu ait été tiré, il parvient à enfermer dans leur grange, les hommes de l'Etat-Major de Compagnie et met en batterie ses armes automatiques et ses « panzerfaust » contre le local où se trouvent le major Wintergroen et ses officiers. Ceux-ci ne perdent pas leur sang-froid et jettent leurs grenades par la fenêtre tandis que la fusillade éclate. On entend les Boches qui jurent et des blessés qui gémissent. Le peloton se retire en désordre, laissant sur le terrain de nombreuses armes et des pansements ensanglantés. L'alerte a été d'autant plus chaude qu'entre Ittervoort et Neeritter où se trouve l'Etat-Major de la Brigade, il n'y a plus aucune défense. Seuls les hommes du peloton de défense de la Military Police et les employés de la liaison britannique défendaient le Poste de Commandement du colonel Piron. Celui-ci, avec le major Poncelet, dans la petite salle du Couvent de Neeritter, restaient accrochés au téléphone.

Le 27, c'est de Thorn que vient l'alerte. La 3me Compagnie téléphone qu'un peloton ennemi venant de Wessem, a dépassé les avant-postes et effectue un raid sur la ville. Il parvient en effet à pénétrer jusqu'au poste de secours de la Compagnie, où se trouvent le médecin et l'aumônier. Un combat de rue s'engage et l'ennemi est obligé de se retirer.

Mais pendant ce temps, le major Nowe et le lieutenant Dege, ont donné leurs ordres aux avant-poste qui ont refermé le sac. Lorsque l'ennemi arrive à la lisière de la ville, il est pris dans les feux convergents de ces deux postes avancés. Les « Piat » mettent le feu à la ferme où il tente de se cacher. Un dernier engagement a lieu dans la prairie avoisinante. Trois Boches sont tués, sept blessés, les trente autres sont faits prisonniers.

Ce succès ranime le morale de tous. On ne voit que des sourires sur les figures sauf sur celles des 36 Boches qui se trouvent le nez au mur et les bras en l'air dans la rue principale de Neeritter pendant que les M. P. les fouillent et que l'Intelligence Section procède à leur interrogatoire.

Cette phase de la campagne se termine dans une atmosphère meilleure. Le Commandement allié a apprécié à sa juste valeur les difficultés de la mission remplie par la Brigade. Je n'en veux comme témoignage que cette lettre, adressée par le Commandant du XIXe Corps américain au colonel Piron, au moment où la Brigade repasse sous commandement britannique : (1)

Dear Colonel,

I wish to express my appreciation and respect for the magnificent work done by your brigade while a part of this command.

Your Brigade by assuming responsibility for the large sector assigned, released units much larger in size for the mission of driving the enemy from the Siegfried Line.

My staff joins me in hoping that you and your Brigade will fight beside us in future operation.

I remain,

*Yours sincerely,
Raymond S. Mc LAIN,
Major-General U. S. Army,
Commanding.*

Note (1) : Traduction :

Mon Cher Colonel,

Je désire vous exprimer mon admiration et mon respect pour la façon magnifique dont votre Brigade s'est comportée pendant qu'elle se trouvait sous mon commandement.

En assurant la défense du grand secteur qui lui était confié, votre Brigade a permis à d'autres unités beaucoup plus importantes numériquement de chasser l'ennemi de la Ligne Siegfried.

Mon Etat-Major se joint à moi pour exprimer le vœu que vous et votre Brigade serez encore appelés dans des opérations futures à combattre à nos côtés.

Sincèrement à vous,

Général-Major,
Raymond S. Mac LAIN.

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



29

(suite)

La réussite de cette opération contribue grandement au succès de l'attaque générale qui a lieu le lendemain. Dès six heures du soir, les 400 bouches d'artillerie crachent sur l'ennemi affolé, toute leur mitraille. Des projecteurs se reflétant sur les nuages provoquent un clair de lune artificiel, tandis que des tanks lance-flammes dissimulés sur la rive sud du canal jettent à une centaine de mètres devant eux leur liquide enflammé, brûlant dans leurs trous, les malheureux qui essaieraient encore de défendre l'accès de la rive nord.

Les tanks amphibies se jettent à l'eau, traversent et gravissent lourdement la rive ennemie. L'infanterie suit et s'avance jusqu'aux portes de Roermond ne rencontrant plus sur son chemin que quelques Allemands à moitié fous, et des mines chargées de retarder leur avance. Le rôle de la Brigade est terminé. La batterie reste en position et durant l'attaque déclenchée sur Roermond, elle participe aux tirs de préparation et d'accompagnement jusqu'à la limite de portée, au profit de la 53^{me} (W) Division.

Le 14, le Général commandant la 53^{me} (W) Division, vient remercier le Colonel Piron pour l'appui donné par la Brigade. Le 17, la Brigade quitte le secteur de Hunsel, pour partir en repos à Louvain.

Avant de quitter le front, la Brigade avait reçu une fois de plus une marque de l'estime dans laquelle la tenait le maréchal Montgomery. La lettre qu'il adressait le jour même au colonel Piron, constitue pour la Brigade la plus belle des récompenses. (1).

Headquarters :
21 Army Group.
B. L. A.
17 november, 1944.

My dear Colonel,

Now that your Group has been withdrawn from operations for a period of rest and training, I would like to express my appreciation of the way in which your officers and men have conducted themselves in battle.

I hope that during this period of rest as many as possible of your officers and men will get leave. After this, and a period of intensive training, I hope you will once more carry out operations against the enemy.

Your sincerely,
B. L. MONTGOMERY,
Field Marshal.

Colonel PIRON,
Comd. 1 Belgian Bde Gp.,
B. L. A.

CHAPITRE XX

Période de réorganisation en Belgique

Les gars de la Brigade ne sont pas fâchés de pouvoir enfin dormir dans un lit et de revoir un peu plus longuement leurs familles. Tous reçoivent sept jours de congé, ce qui après quatre ans de séparation n'est vraiment pas exagéré. Mais la guerre n'est pas finie et il faut la terminer en beauté.

La première chose à faire est de combler les vides. Ce ne sont pas les volontaires qui manquent, car dès le 4 septembre, des milliers de jeunes gens ont exprimé le désir de s'engager à la Brigade. Le Gouvernement ne l'a pas permis et ne nous a autorisés qu'à enrôler 200, qui terminent leur entraînement à Bourg-Léopold. Les milliers d'autres ont été envoyés dans ces Bataillons de Fusilliers que SHAEF avait demandés aux autorités belges. Notre désir est de combler au plus tôt nos effectifs et de repartir au front.

Mais le Ministère en décide autrement. Il établit sans nous consulter tout un projet de réorganisation, portant l'infanterie de la Brigade aux effectifs d'une Brigade d'infanterie complète, et détachant les blindés, l'artillerie et le génie, pour en former les noyaux de régiments de ces armes.

Il faut bien se soumettre, mais ce n'est pas sans un grand déchirement que nous voyons partir tous ces vieux camarades avec lesquels nous avons peiné et combattu.

Le 20 décembre, l'E. M. et les Unités d'infanterie se rendent à St-Nicolas-Waes. L'Escadron blindé part dans la région de Termonde où il formera le noyau du 1^{er} Régiment blindé et la Batterie s'installe à Merchtem, pour devenir 1^{er} Régiment d'artillerie. A partir du 1^{er} janvier, commence une période d'entraînement intensif. Il faut lutter pour être prêts à remonter en

lance-flammes dissimulés sur la rive sud du canal jettent à une centaine de mètres devant eux leur liquide enflammé, brûlant dans leurs trous, les malheureux qui essaieraient encore de défendre l'accès de la rive nord.

Les tanks amphibies se jettent à l'eau, traversent et gravissent lourdement la rive ennemie. L'infanterie suit et s'avance jusqu'aux portes de Roermond ne rencontrant plus sur son chemin que quelques Allemands à moitié fous, et des mines chargées de retarder leur avance. Le rôle de la Brigade est terminé. La batterie reste en position t durant l'attaque déclenchée sur Roermond, elle participe aux tirs de préparation et d'accompagnement jusqu'à la limite de portée, au profit de la 53me (W) Division.

Le 14, le Général commandant la 53me (W) Division, vient remercier le Colonel Piron pour l'appui donné par la Brigade. Le 17, la Brigade quitte le secteur de Hunsel, pour partir en repos à Louvain.

Avant de quitter le front, la Brigade avait reçu une fois de plus une marque de l'estime dans laquelle la tenait le maréchal Montgomery. La lettre qu'il adressait le jour même au colonel Piron, constitue pour la Brigade la plus belle des récompenses. (1).

Headquarters :

21 Army Group.

B. L. A.

17 november, 1944.

My dear Colonel,

Now that your Group has been withdrawn from operations for a period of rest and training, I would like to express my appreciation of the way in which your officers and men have conducted themselves in battle.

I hope that during this period of rest as many as possible of your officers and men will get leave. After this, and a period of intensive training, I hope you will once more carry out operations against th enemy.

Your sincerely,

B. L. MONTGOMERY,
Field Marshal.

Colonel PIRON,
Comd. 1 Belgian Bde Gp.,
B. L. A.

CHAPITRE XX

Période de réorganisation en Belgique

Les gars de la Brigade ne sont pas fâchés de pouvoir enfin dormir dans un lit et de revoir un peu plus longuement leurs familles. Tous reçoivent sept jours de congé, ce qui après quatre ans de séparation n'est vraiment pas exagéré. Mais la guerre n'est pas finie et il faut la terminer en beauté.

La première chose à faire est de combler les vides. Ce ne sont pas les volontaires qui manquent, car dès le 4 septembre, des milliers de jeunes gens ont exprimé le désir de s'engager à la Brigade. Le Gouvernement ne l'a pas permis et ne nous a autorisés qu'à enrôler 200, qui terminent leur entraînement à Bourg-Léopold. Les milliers d'autres ont été envoyés dans ces Bataillons de Fusilliers que SHAEF avait demandés aux autorités belges. Notre désir est de combler au plus tôt nos effectifs et de repartir au front.

Mais le Ministère en décide autrement. Il établit sans nous consulter tout un projet de réorganisation, portant l'infanterie de la Brigade aux effectifs d'une Brigade d'infanterie complète, et détachant les blindés, l'artillerie et le génie, pour en former les noyaux de régiments de ces armes.

Il faut bien se soumettre, mais ce n'est pas sans un grand déchirement que nous voyons partir tous ces vieux camarades avec lesquels nous avons peiné et combattu.

Le 20 décembre, l'E. M. et les Unités d'infanterie se rendent à St-Nicolas-Waes. L'Escadron blindé part dans la région de Termonde où il formera le noyau du 1er Régiment blindé et la Batterie s'installe à Merchtem, pour devenir 1er Régiment d'artillerie. A partir du 1er janvier, commence une période d'entraînement intensif. Il faut lutter pour être prêts à remonter en ligne avant que la guerre ne se termine. C'est avec la rage au cœur que nous apprenons l'offensive de Rundstedt. Nous qui avons assuré la présence de la Belgique sur les champs de bataille de France et de Hollande, nous sommes absents au moment où le Pays est de nouveau menacé.

Les nouveaux officiers sont arrivés et avec eux 2.400 recrues, qu'il faut instruire. Pour gagner du temps, on se contentera de leur donner l'instruction de fantassin pendant que tous les anciens apprennent les mille spécialités qu'exige une armée moderne. Tous témoignent d'un enthousiasme magnifique et participent avec activité à cette lutte contre le temps. Les nouveaux officiers sont envoyés à des cours en Grande-Bretagne pour se mettre au courant des méthodes modernes. Les anciens travaillent d'arrache-pied sous la direction des trois commandants de bataillon.

Le major Janssen commande le 1er. C'est un magnifique officier, dur pour lui-même comme pour les autres, ayant pendant la guerre commandé un bataillon des Forces belges au Middle East, et accouru au plus vite en Europe, lorsqu'il s'était rendu compte qu'il aurait plus de chance de s'y battre qu'en Moyen-Orient. Il est secondé par cet autre officier de classe, le commandant Van Laethem

A suivre

Note (1) : Traduction.

Mon Cher Colonel,

Au moment où votre unité est retirée au front pour une période de repos et d'instruction, je veux vous exprimer ma satisfaction pour la façon dont vos officiers et vos troupes se sont comportés dans la

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



(suite)

30
Au 21^{me}, le major Van Horen, évadé de Belgique, ancien commandant en second du Bataillon Cumont en Grande-Bretagne, est assisté par le major Goffaux.

J'ai pour ma part la grande joie d'être le second du major Poncet qui commande le 3^{me}, cet officier possède un dynamisme qui en fait un chef d'élite.

Il avait rempli avec la plus grande compétence les fonctions de Brigadier Major. Mais ce Breveté en avait assez de l'Etat-Major. Et ensemble, comme une grâce, nous demandâmes au colonel Piron de nous donner une unité. Ce ne fut pas sans peine que nous obtîmes cette faveur d'un chef qui était aussi entier dans ses amitiés que dans ses haines. Ce ne fut d'ailleurs qu'une parenthèse puisque nous nous retrouvâmes tous deux avant un an à l'Etat-Major du général Piron. Mais quelle belle parenthèse! Et comme le major Poncet sut insuffler à ces mille volontaires et à ces deux cents anciens un splendide esprit de corps! Je serais évidemment accusé de partialité pour ce bataillon auquel me rattachent tant de souvenirs. Mais je crois sincèrement que c'est grâce à la personnalité de son Chef que l'assimilation entre les anciens et les nouveaux se fit si bien et que le 31^{me} Bataillon, conserva mieux encore que les deux autres, la tradition de la Première Brigade.

La Compagnie M. M. G., qui comporte non seulement les trois pelotons de mitrailleuses Vickers sur chenillettes, mais également les tout gros mortiers de 42, est commandée par le major Thise. C'est un magnifique soldat lui aussi, ancien commandant d'unité cycliste frontrière, blessé en 1940, évadé de Belgique, premier commandant de la Compagnie Parachutiste, se brisant les reins lors d'un saut d'entraînement, récupérant grâce à son extraordinaire vitalité et insistant dès sa guérison pour obtenir un poste de combat. Il est assisté du capitaine Paternotte, dit le Rikske, dont l'humeur joyeuse nous a si souvent soutenu le moral dans des moments pénibles.

Après une période d'entraînement individuel, les Bataillons commencèrent dans cette région du pays de Waes, où les VI leur rappelaient périodiquement la guerre, l'école de peloton et finalement l'école de compagnie. Fin mars, ils partirent à tour de rôle à Bourg-Léopold pour une courte période de manœuvre. Pendant ce temps, le colonel Piron qui avait appelé auprès de lui comme chef d'Etat-Major le major B. E. M. Bernard, avait multiplié les démarches pour repartir en ligne, faisant valoir que le meilleur entraînement possible était celui qui s'acquerrait au feu. Et le 3 avril, à la joie de tous, l'ordre de repartir au front est donné.

CHAPITRE XXI

La deuxième campagne de Hollande

Nous aurions bien voulu partir vers le Rhin allemand. Mais c'est sur la Hollande qu'on nous dirige. La Brigade se met en route avec enthousiasme. Malheureusement il nous faut laisser en arrière le 2^e Bllon qui est sensé nous rejoindre plus tard mais qui, en fait, sera envoyé dans un tout autre secteur. Nous passons sous le commandement de la 51^{me} Division Blindée canadienne et devons occuper le secteur de Puiflijk à l'ouest de Nimègue, dans la boucle du Waal. Afin de ne pas attirer l'attention des Boches, la relève des unités canadiennes se fait de nuit dans des conditions extrêmement difficiles. Tous phares éteints, nous roulons sur d'étroites digues surélevées et de nombreux véhicules s'abîment dans les fossés ou dans les canaux qui les bordent.

A l'aube du 5 avril, tout le monde est en place. Nous bordons le fleuve sauf sur une petite langue de terre occupée par l'ennemi.

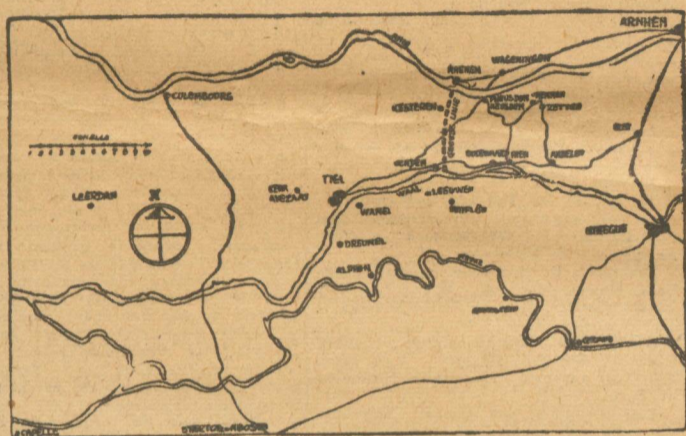
Les anciens se croient reportés à l'époque du canal de Wessem, tandis que les nouveaux manifestent, quelquefois même avec imprudence, leur enthousiasme.

Les canons de 88 et de 105 allemands entrent en action tandis que les « Medium » et les « Self Propelled » en support de la Brigade, leur donnent la réplique.

Le major B. E. M. Bernard, chef d'Etat-Major est victime d'un stupide accident et a la jambe fracturée par un camion canadien. Il est évacué et ses fonctions seront assurées pendant tout le restant de la campagne, par le capitaine Carle Bachelart. Les patrouilles sont actives de part et d'autre. La Compagnie Indépendante M. M. G. parachève son entraînement en effectuant des tirs de mitrailleuses et de mortiers.

Le 12 avril, la 1re Brigade Blindée canadienne reprend le commandement du secteur de la 5me Division. Le 13 avril, la Brigade quitte le secteur de Puiflijk pour rejoindre celui de Zetten entre le Lek et le Waal. Elle a en renfort un régiment de tanks et un régiment d'artillerie. Dans le nouveau secteur, nos patrouilles reconnaissent les itinéraires devant nos positions. Elles font plusieurs prisonniers appartenant à la Division S. S. hollandaise.

Le pays entre le Waal et le Rhin est dévasté. Les moindres villages sont détruits. Il n'y a plus trace de vie humaine. Les champs ont été ravagés par l'inondation et des cadavres d'hommes et de bestiaux jonchent encore le sol. Partout on trouve encore les traces des terribles combats qui ont eu lieu entre les Allemands et les troupes aéroportées. C'est dans cette région désolée que la Brigade poursuit son avance, reprenant village après village, le terrain reperdu par les Alliés. Les jeunes recrues montrent un allant superbe. La coopération avec les tanks canadiens est étudiée dans ses moindres détails et des répétitions ont lieu.



Le 17, l'ordre d'attaquer arrive. Le 1er bataillon a pour objectif Ochten tandis que le 3me qui borde le Rhin doit s'emparer des localités de Heusden et Opheusden. Avant de monter à l'attaque, il faut déceler les défenses principales ennemies. Des patrouilles de nuit envoyées le long de la digue jusqu'à un groupe de maisons ne provoquent aucune réaction. Aussi le Commandant du 3me bataillon décide-t-il d'envoyer de jour tout un peloton. Ce peloton, composé en grande partie de jeunes volontaires recrutés depuis le retour de la Brigade en Belgique et commandé par le sous-lieutenant Tinant qui vient de sortir de l'école de Tervueren, part au début de l'après-midi, restant en liaison avec son commandant de compagnie, par T. S. F.

Après un quart d'heure de marche, les éclaireurs aperçoivent quelques Allemands traverser en courant la route devant eux. Le peloton a à peine le temps de se déployer dans un verger que déjà des rafales nourries d'armes automatiques partent de plusieurs maisons à une centaine de mètres d'eux.

Pour beaucoup de ces jeunes gens, c'est le baptême du feu. Impressionnés, ils restent cloués au sol, mais bien vite ils se reprennent et réagissent. Le chef de peloton bondit jusqu'à la section de tête et lui donne l'ordre de tirer dans les embrasures de fenêtres. Le «Piat» entre en action et met le feu à une des maisons. On entend hurler un des Boches probablement atteint. Le peloton manœuvre comme à l'exercice. Les deux autres sections opèrent un mouvement débordant par les vergers. Les Allemands croyant à une attaque en force, s'enfuient, abandonnant sur le terrain leur matériel et un mort.

Les hommes se précipitent dans la maison que l'ennemi vient d'abandonner et y trouvent encore des crêpes fumantes dont ils se délectent. Un sous-officier allemand, fait prisonnier, les renseigne sur la force de l'ennemi qu'ils ont mis en fuite, une quarantaine de SS allemands et hollandais, avec quatre armes automatiques. Leurs pistolets sont des G. P. belges flambant neufs, sortant des usines F. N., à Herstal. Sa mission accomplie, le peloton revient dans les lignes et rapporte les renseignements. Le major Poncelet est au poste de commandement de la compagnie et s'entretient avec les jeunes blessés qui oublient dans la fièvre de leur premier combat, la douleur de leurs blessures.

A l'aube du 18 avril, l'ordre d'attaque parvient au Commandant du 3me bataillon. Il s'agit aujourd'hui d'enlever le village de Heusden où le Boche s'est fortement retranché. Celui-ci dispose de fortins bétonnés, d'armes automatiques nombreuses et de l'appui d'une artillerie encore très active. Il est 8 heures. Confiants et certains du succès, les pelotons d'assaut se disposent de part et d'autre du chemin de fer qui est leur axe de progression. Les officiers donnent leurs derniers ordres avant la marche à l'ennemi. L'heure H est arrivée. Les tanks « Sherman » s'ébranlent, ils participent à l'action. Le contact avec l'ennemi est établi, les armes automatiques boches crépitent, nos vaillants gars ripostent énergiquement. Les canons de nos chars tirent à bout portant sur les « blockhaus » adverses, et comme au champ de manœuvres, au commandement du chef, la progression victorieuse se poursuit. Un cours d'eau de 5 mètres de large constitue le dernier obstacle à franchir. Le pont est détruit. Sans hésitations, nos vaillants volontaires se jettent à l'eau et solidement épaulés par la compagnie voisine, entrent dans Heusden, d'où l'ennemi s'enfuit. Mais comme il fallait s'y attendre, l'artillerie boche déclenche un tir nourri sur le village abandonné par son infanterie. Heureusement ce tir ne fait pas grand mal. Notre objectif a été atteint. Entraînés par le succès, la compagnie dépasse le village et entame la poursuite. Un peloton se hisse sur les chars. La progression continue, rapide, jusqu'à ce qu'un champ de mines l'arrête.

Tandis que la compagnie prend position en vue d'une nouvelle contre-attaque possible, un autre peloton, soutenu par un char, va patrouiller vers l'avant pour reconnaître les champs de mines et la nouvelle position ennemie. Une équipe de pionniers

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



32

(suite)

Notre tireur le plus avancé, un jeune gars de Nivelles, est touché d'une balle au-dessus du cœur. Le caporal Goormans, chef de la section, qui se trouve à ses côtés, quoique blessé à la main, reprend l'arme et continue à remplir héroïquement la mission jusqu'à ce qu'il s'écroule, lui aussi, frappé d'une balle en plein front. L'arme se tait mais son tir a permis aux autres éléments du peloton de manœuvrer pour sortir du guépier. Déjà nos autres fusils-mitrailleurs crachent le feu. Brusquement la situation empire, l'artillerie adverse intervient. Bombes et obus éclatent parmi nos soldats. Le repli s'avère de plus en plus pénible. Le char qui accompagne le peloton tire au canon sans arrêt dans la digue qui se révèle solidement fortifiée. Nos hommes lancent des grenades fumigènes pour masquer les mouvements commandés, avec sang-froid, par leur chef.

Le lieutenant de Waele est parvenu à s'installer avec trois hommes, derrière un petit tas de briques providentiel. Dans la fumée, le décrochage se poursuit sous un feu d'enfer. Mais on ne veut pas abandonner le blessé. Un autre Nivellois rampe jusqu'à lui tandis que l'officier tire à la mitrailleuse pour détourner l'attention ennemie. Il est ramené derrière le tas de briques. Les brancardiers accourent. Un obus éclate au milieu du groupe ; tous, sauf trois, sont touchés. Le Lieutenant continue à tirer. L'officier du char canadien, qui a vécu toute cette scène, bondit hors de sa tourelle et au péril de sa vie, court auprès du caporal chef de section, dont il constate la mort... Le mouvement de repli s'accroît. L'artillerie allonge son tir et fait de nouvelles victimes. Valides et blessés légers transportent les blessés graves. Un homme encore, tombe pour ne plus se relever. Le char et le Lieutenant ferment la marche. Le peloton n'abandonne aucun blessé et rejoint les lignes. Cette fin de journée a été tragique. Au bilan, trois hommes manquent à l'appel. Il y a des blessés dont le plus grave ne survivra pas à ses blessures. Le capitaine Goormans, qui commande la compagnie, est affecté doublement ; les meilleurs de ses hommes sont tombés, et parmi eux, le premier atteint, est son propre neveu, jeune volontaire de guerre de 18 ans, qui fut officier de la Résistance avant de s'engager à la Brigade. Un homme encore est manquant à l'appel, c'est le soldat Sartori, que ses camarades ont vu de loin inanimé et que l'on présume mort. En fait, il n'a été qu'étourdi par la déflagration d'un coup de canon allemand. Quand il revient à lui, il se trouve à quelques mètres des lignes allemandes, aux côtés des cadavres de ses deux camarades. Pendant la nuit des patrouilles allemandes enjambent son corps. Il fait le mort jusqu'à l'aube, et profite d'une accalmie momentanée pour rejoindre son unité.

Pendant ce temps, le 1er Bataillon, qui a pour mission de s'emparer d'Ochten, s'est également porté en avant.

La progression dans cette partie du secteur de la brigade est particulièrement difficile. Le terrain est coupé par de nombreux trous, et la progression des chars, rendue presque impossible par le sol détrempé par l'inondation. Aussi bien doivent-ils progresser le long des digues coupées de cratères et mines.

En vue de l'attaque ultérieure de Ochten, pivot droit de la « Grebbelinie » et véritable bastion appuyé d'une part au Waal, et couvert en front par des inondations, le commandant de Brigade ordonne au 1er Bataillon de s'emparer d'Eldiksenhoek, et d'établir ses positions avancées à quelque 400 mètres de la « Grebbelinie ». L'opération est menée avec l'appui des chars canadiens et des chars « fléaux » (Flails), qui nettoient le terrain de ses mines.

Une compagnie s'empare du village, tandis qu'une autre progresse le long du Waal et s'installe en point d'appui dans un petit bois qu'elle organise rapidement.

Les Allemands réagissent vigoureusement avec leur artillerie et le sang belge coule à nouveau. Quoi qu'il en soit, les pertes sont assez légères. Les Canadiens ont perdu deux chars dans l'opération. L'occupation d'Eldiksenhoek assure à la brigade la possession d'une base ferme pour l'attaque ultérieure que tous attendent avec tant d'impatience.

Le 1er Bataillon, après avoir consolidé les positions conquises, entreprend de nombreuses patrouilles offensives dont la mission est de reconnaître les chemins d'approche et les positions ennemis. Son chef, le major Janssens, est bouillant d'impatience et présente au commandant de brigade, un plan d'attaque d'Ochten, judicieusement étudié mais qui, hélas pour les lauriers de cette belle unité, ne sera jamais mis en œuvre.

La soudure entre les 1er et IIIe bataillons est assurée par les mitrailleurs du major Thise. Au cours de la prise de position, un de ses carriers saute sur une mine et le sous-lieutenant Bosse est tué. Les deux sous-officiers qui l'accompagnent sont grièvement blessés. Les mortiers du 4^e2 du capitaine Torreele ont pris position derrière les mitrailleurs et prennent à partie les mortiers ennemis de la « Grebbelinie ».

Au nord du Rhin, la 49e division a déclenché son attaque qui doit permettre notre avance. Elle atteint Wageningen, qui est légèrement en retrait par rapport aux positions belges.

Puis plus rien ne se passe.

Nous avons l'ordre de n'avancer que lorsque les Anglais auront repris leur progression. En attendant nous patrouillons activement le terrain qui est fortement miné et dominé par les hauteurs de Rhenen. Les tanks et l'artillerie bombardent les observatoires ennemis et provoquent les réactions de l'artillerie allemande.

L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



33

Cependant l'eau monte. De jour en jour, le pays prend un air plus désolé. Les Unités sont obligées de se regrouper et de construire des passerelles pour assurer le ravitaillement et les évacuations.

Le 24, à la demande de l'Etat Major de la Brigade, les « Typhoons » de la Tactical Air Force attaquent les clochers d'Ochten, de Kersteren et de Rhéna. Le spectacle est magnifique et terrifiant. Les avions anglais piquant droit sur leurs objectifs décapitent ces pauvres églises hollandaises et des colonnes de fumée montent au ciel.

Le 26 avril, l'ordre arrive de cesser toute opération offensive dans le secteur. Il semble que des négociations soient en train pour assurer le ravitaillement des populations néerlandaises qui meurent de faim.

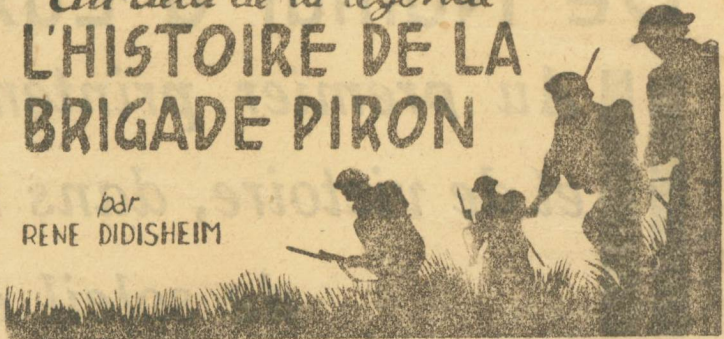
Le 27, ordre de ne tirer qu'en cas d'absolue nécessité. Les soldats de part et d'autre se montrent de plus en plus. La situation est extraordinaire. On voit les Allemands effectuer sans se cacher, des travaux de réparations de routes. Enfin, le 5 mai à minuit 35, ordre de « cesser le feu » sur le front de Hollande, à partir du lendemain à 8 heures. Nous passons encore trois jours à regarder les Allemands comme des chiens de faïence.

Le 8 mai, la Brigade reçoit pour instruction, de se rendre dans la région de Culemburg. — Pour arriver à notre destination, il faut retourner en arrière et passer le Rhin à Arnhem, car les inondations et les mines empêchent toute progression sur l'île. Nous passons à travers Arnhem. La ville est complètement pillée mais relativement peu détruite, et nous arrivons ainsi au Nord du Rhin, à Wageningen, point le plus avancé de la progression anglaise à notre droite. De là, nous traversons un paysage familier, la « Grebbelinie », les hauteurs de Rhenen, d'où nous avons si souvent été canardés, l'église sur laquelle se sont acharnés nos artilleurs, nos tanks et nos aviateurs. — Des Boches sont là, qui réparent des points de passage et l'impression est extraordinaire de voir ces hommes en liberté, se promener avec leurs armes. Plus nous avançons, plus fantastique devient l'atmosphère, les villageois nous acclament tandis que des motocyclistes allemands et des officiers dans leurs voitures remontent nos routes bondées et pavées. Nous arrivons à un camp où nous cantonnons et là nous recevons du Brigadier en chef, pendant la 1st Canadian Armoured Brigade, les ordres pour le lendemain. Les deux bataillons auront chacun la garde d'un camp de concentration dans lequel viendront volontairement se faire engouffrer les unités constituées, allemandes. Les officiers et la police militaire garderont leurs pistolets. Le charroi nécessaire à leur ravitaillement leur sera laissé. — C'est une situation extraordinaire et qui ne rappelle guère cette autre capitulation, celle du 28 mai 1940, dont la honte nous étouffe encore. — Le programme se déroule comme convenu. Les Unités de la 361e Division se présentent, sont désarmées et pénètrent dans le vaste enclos de plusieurs kilomètres où elles règnent en maîtres. Des civils hollandais y habitent encore et quelques-uns ont pavé leurs maisons aux couleurs nationales. — Le lendemain, je suis chargé de recevoir et de fouiller les bagages du commandant de Division, le général Filippi. Il a choisi lui-même une heure matinale pour que personne n'assiste à sa reddition. A six heures, il est là, sur la route, avec son état major, devant l'entrée du camp où les hommes du major Thise ont mis une banderole portant uniquement ces dates : « 10 mai 1940-10 mai 1945 ». Je fais remarquer au Général que c'est en effet pour nous un anniversaire, il ne répond pas, laissant à deux de ses officiers d'état major polyglottes le soin de m'assister dans ma mission. Lorsque le petit cortège est rentré après une fouille que j'ai vraiment réduite au minimum, la colonne des services de l'état major se présente au parc à véhicules. Des officiers allemands assistent aux formalités. De ce parc les hommes sont dirigés vers le camp, à l'entrée duquel ils sont fouillés par le poste des mitrailleurs.

Dès le lendemain matin le drame éclate. Le Général allemand, qui dispose d'un fil direct avec la Division britannique, s'est plaint de ce que les Belges avaient pris des appareils photographiques, de l'argent, des liqueurs, des objets personnels et, crime abominable, le lit de camp du Général. — Le Commandant de la 49e Division exige une enquête sévère, la restitution des objets pris indûment. Nous sommes stupéfaits. Sans excuser ces larcins, nous ne pouvons comprendre tant d'égards pour des gens qui ont pillé nos maisons et envoyé au camp de Buchenwald et de Dachau, nos familles. Mais notre stupéfaction n'a pas encore atteint son comble. A dix heures le colonel Piron, très ennuyé, arrive avec le Colonel anglais de liaison et un Colonel canadien, pour mener eux-mêmes l'enquête. Le Commandant de Bataillon n'a plus rien à dire. Ce sont les Anglais eux-mêmes qui décident, qui interrogent, qui exigent et on en arrive à cette scène odieuse d'officiers belges confrontés avec des officiers boches, que les Anglais ont fait chercher dans leur camp de concentration. Le colonel Piron sauve la situation en faisant comprendre aux boches ce que nous pensons d'eux. Jamais, je ne me suis senti aussi humilié. En fin de compte les hommes du major Thise sont fouillés et on retrouve quelques objets sans valeur qui sont restitués aux Allemands. Le soir même, encore sous le coup de cette humiliation, nous recevons une note du Commandant de la 49e Division britannique, dont les termes devaient mettre un comble à notre dégoût. Il exige que le Commandant de la Brigade rédige une attestation déclarant « qu'il s'est assuré que toutes les mesures ont été prises pour veiller à ce qu'aucun objet privé, vivre, moyen de transport, qui était en possession des Allemands avant leur concentration, n'a été ôté par les Belges ». Avant de signer cette attestation, le Commandant de la Brigade s'assurera que la fouille complète des logements de ses troupes a été effectuée et que

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



34

(suite)

Heureusement le 15 mai, les opérations de désarmement de la 361e Division et de la 20e Brigade sont terminées et nous quittons avec soulagement ces lieux qui ont connu nos combats et nos humiliations. Après avoir été relevés par un de ces Bataillons de Fusiliers belges déguenillés et indisciplinés, nous quittons la Hollande pour aller occuper un Secteur en Allemagne, dans la région de Burgsteinfurt.

En Allemagne nous retrouvons le Régiment d'artillerie et le 2e Bataillon qui avait été détaché depuis le 10 avril et employé par le Commandant britannique, à des tâches diverses. Le 10 avril, il était envoyé à l'île de Walcheren où il passait sous le commandement de la 4e Commando Brigade.

Le 15 avril il passe sous le commandement de la 116e Inf. Bde R. M. et relève la 48e Cdo. à Capelle, où il occupe la rive sud de la Meuse, sur un front de 6 kilomètres. — Le 17 avril, le Bataillon passe sous le commandement de la 33 Armoured Brigade et reçoit en support une batterie du 112 H. A. A. Rég't R. A. et une batterie du 358 Bty (SP) du 90 Fd R+ RA. — Les hommes dont beaucoup étaient pour la première fois au contact de l'ennemi se montrèrent plein d'allant. Le Bataillon est désigné le 22 avril, pour effectuer une opération offensive, dans les lignes ennemies. Une forte section de volontaires franchit la Meuse avec des moyens de fortune.

Et le 2e Bataillon rejoint la Brigade dans la région de Munster.

Elle remplit sa mission sans trop de difficultés. Mais le décrochage est pénible. Et en retraversant le fleuve, la patrouille est prise d'enfilade par les Spandaus ennemis. Plusieurs hommes sont tués. Parmi eux se trouve un jeune Verviétois, qui, quelques heures auparavant, comme saisi d'un pressentiment avait écrit à ses parents, une lettre si belle dans sa simplicité, que je ne puis résister au désir de la reproduire. Pierre Haezeur, volontaire de guerre, tué à l'ennemi, le 23 avril 1945, en terre de Hollande, était un de ces innombrables jeunes gens qui avaient rejoint la Brigade après la Libération et qui s'étaient intégrés à elle avec un enthousiasme magnifique :

(A suivre)

Au-delà de la légende L'HISTOIRE DE LA BRIGADE PIRON

par
RENE DIDISHEIM



3F

(suite)

Le 22 avril 1945.

Mes chers parents,

C'est peut-être la dernière fois que je vous écris car, à quatre heures, nous partons, plus que probablement, pour jeter une tête de pont de l'autre côté de la Meuse.

Cela réussira probablement très bien, car nous sommes treize, et treize copains qui s'entendent très bien.

Nous avons l'honneur d'être choisis, nous, la 2^{me} Section, car, sans nous vanter, je crois que c'est la meilleure équipe, vu son homogénéité.

Je pars content et volontaire. Je n'ai aucune peur car notre sergent, ainsi que Grisar, sont des hommes capables, sûrs et en qui j'ai une confiance absolue.

Je suis heureux et fier d'être parmi les cinq premiers qui passeront la Meuse et je fais cela, avec le sourire, pour notre Belgique chérie, notre Roi et pour que mes frères n'aient plus de guerre.

Je sais que pour vous, cher Papa, chère Maman, ce sera très dur si je viens à mourir, mais sachez que c'est sans peur et en me battant, j'espère bravement, que j'aurai fait le sacrifice de ma petite vie de bourgeois.

Le temps est assez mauvais mais cela est un atout de plus dans notre jeu. Nous épions les Boches depuis huit jours. Il ne doit pas y en avoir beaucoup en face de nous et je crois que leur moral est bien bas car, de temps à autre, il y en a qui viennent se rendre.

Je vais vous quitter car nous partons pour la répétition générale avant la grande première.

Au revoir et mille kisses pour vous deux, mes frères et sœur, et tous mes amis et famille.

Votre fils,

P. S. Je vous demande pardon pour tout ce que j'ai pu vous faire souffrir et pleurer. Courage, on les aura les Boches.

Nous revenons de la répétition et, dans une heure, on y va pour du bon, et je ne me sens pas un cœur tendre pour les Boches, ces crapuleux.

Le 1^{er} mai, à 24 h., le 2^{me} Bataillon recevait l'ordre « de cesser toute opération offensive » sur son front. Le lendemain, le Bataillon est rattaché à la « Mearsforces » qui est créé sous le commandement du Brigadier GG. Mears Obe M. C.

Le 5 mai, à 8 h., la reddition, sans condition, de toutes les troupes ennemies des fronts de Hollande entre en vigueur.

Et le 2^{me} Bataillon rejoint la Brigade dans la région de Munster.

CHAPITRE XXII

Epilogue

Du 15 mai au 15 décembre 1945, la 1^{re} Brigade fait de l'occupation en Allemagne. La situation des troupes d'occupation belges n'a rien de réjouissant. Leur mission consiste à maintenir l'ordre dans un territoire où il y a des dizaines de milliers d'étrangers de tous âges et de tous sexes : anciens prisonniers, travailleurs forcés et volontaires, Russes, Polonais, Yougoslaves, Italiens, Grecs, vivant dans des camps ou des bâtiments publics.

La population locale est tenue de les ravitailler sous notre contrôle. Mais ces malheureux, dont beaucoup ont été pendant quatre ans les prisonniers des Allemands, ne se contentent pas des rations qu'on leur donne. Ils profitent de la liberté qui leur est donnée pour aller piller des fermes. Journallement, des incidents se produisent et la population est terrorisée. Aussi, nous considère-t-elle comme des sauveteurs, et l'on ne peut traverser un village sans être accueilli par des sourires ou des invitations. Les paysans offrent aux soldats belges des œufs et des poulets pour qu'ils logent dans leurs fermes et les protègent de leur présence. C'est une situation paradoxale et énervante. Nous sommes considérés, par nos ennemis, comme des protecteurs contre nos Alliés.

Cela dure jusqu'au jour où tous les Russes sont évacués et où les Belges deviennent les boucs émissaires. Les Allemands ne se font pas faute d'aller se plaindre, pour le moindre prétexte, au « Military Government britannique » des agissements des troupes belges.

Et ainsi se termine, dans l'oubli d'une occupation sans gloire, la vie de cette Brigade qui, il y a peu de temps, était seule à porter les couleurs nationales sur les champs de batailles.

Certes, au début, sa popularité était grande. Tour à tour les villes de Wallonie et de Flandre organisent, en son honneur, des manifestations émouvantes. Le colonel Piron ne peut faire un pas sans être acclamé. Le Prince-Régent témoigne sa sympathie à la Brigade en appelant son chef, aux fonctions honorifiques d'aide de camp. Les Gouvernements alliés recon-

Boches.

Nous revenons de la répétition et, dans une heure, on y va pour du bon, et je ne me sens pas un cœur tendre pour les Boches, ces crapuleux.

Le 1er mai, à 24 h., le 2me Bataillon recevait l'ordre « de cesser toute opération offensive » sur son front. Le lendemain, le Bataillon est rattaché à la « Mearsforces » qui est créé sous le commandement du Brigadier GG. Mears Obe M. C.

Le 5 mai, à 8 h., la reddition, sans condition, de toutes les troupes ennemies des fronts de Hollande entre en vigueur.

Et le 2me Bataillon rejoint la Brigade dans la région de Munster.

CHAPITRE XXII

Epilogue

Du 15 mai au 15 décembre 1945, la 1re Brigade fait de l'occupation en Allemagne. La situation des troupes d'occupation belges n'a rien de réjouissant. Leur mission consiste à maintenir l'ordre dans un territoire où il y a des dizaines de milliers d'étrangers de tous âges et de tous sexes : anciens prisonniers, travailleurs forcés et volontaires, Russes, Polonais, Yougoslaves, Italiens, Grecs, vivant dans des camps ou des bâtiments publics.

La population locale est tenue de les ravitailler sous notre contrôle. Mais ces malheureux, dont beaucoup ont été pendant quatre ans les prisonniers des Allemands, ne se contentent pas des rations qu'on leur donne. Ils profitent de la liberté qui leur est donnée pour aller piller des fermes. Journallement, des incidents se produisent et la population est terrorisée. Aussi, nous considère-t-elle comme des sauveteurs, et l'on ne peut traverser un village sans être accueilli par des sourires ou des invitations. Les paysans offrent aux soldats belges des œufs et des poulets pour qu'ils logent dans leurs fermes et les protègent de leur présence. C'est une situation paradoxale et énervante. Nous sommes considérés, par nos ennemis, comme des protecteurs contre nos Alliés.

Cela dure jusqu'au jour où tous les Russes sont évacués et où les Belges deviennent les boucs émissaires. Les Allemands ne se font pas faute d'aller se plaindre, pour le moindre prétexte, au « Military Government britannique » des agissements des troupes belges.

Et ainsi se termine, dans l'oubli d'une occupation sans gloire, la vie de cette Brigade qui, il y a peu de temps, était seule à porter les couleurs nationales sur les champs de batailles.

Certes, au début, sa popularité était grande. Tour à tour les villes de Wallonie et de Flandre organisent, en son honneur, des manifestations émouvantes. Le colonel Piron ne peut faire un pas sans être acclamé. Le Prince-Régent témoigne sa sympathie à la Brigade en appelant son chef, aux fonctions honorifiques d'aide de camp. Les Gouvernements alliés reconnaissent ses mérites en lui accordant des distinctions honorifiques. Mais le Ministère belge de la Défense nationale manifeste, une fois de plus, sa mesquinerie. Il renvoie chez eux les hommes de la Brigade sans même leur dire merci. On ne leur accorde aucune priorité dans les emplois publics et ne leur paie pas les indemnités qui leur sont dues, on ne leur donne même pas un petit bout de ruban qui leur ferait tant plaisir. On élabore, à grands fracas, un Statut du Prisonnier, car les prisonniers sont nombreux et représentent une force. Mais les quelques malheureux qui ont abandonné famille et situation pour continuer la lutte sont oubliés. Ils recevront, s'ils sont patients, la même médaille que les combattants des 18 jours et que les prisonniers. Ils auront une indemnité représentant trois mois de solde, quelle que soit la durée de leur service, tandis que les prisonniers auront un pécule proportionnel au temps de leur captivité. Quant aux officiers qui ont créé cette Brigade et qui l'ont commandée au feu pendant que les autres végétaient, on leur refuse tout avancement sous prétexte qu'ils n'ont pas l'ancienneté requise.

C'est triste à dire, mais dans l'Armée Nouvelle, il vaut mieux avoir été passif qu'avoir fait preuve de caractère. Ceux qui ont attendu pour voir d'où venait le vent ont eu raison. Ceux qui ont choisi, dès le début, la voie de l'honneur sont assimilés à des S. S. Wallonie qui auraient réussi. Ce sont des « mercenaires à la solde des Anglais ».

Enfin, en décembre 1945, la 1re Brigade reçoit le coup de grâce : pour être certain d'effacer les derniers vestiges de cet esprit d'union nationale, qui en avait fait la grandeur, le Ministère décide, d'un trait de plume, qu'elle sera entièrement flamandisée. Et il faudra l'intervention énergique du colonel Piron, enfin promu général sous la poussée de l'opinion publique, pour que cette mesure soit atténuée.

La « Brigade Piron » comme l'a baptisée la ferveur populaire, n'est plus. Mais ce qui subsistera toujours, tant qu'il y aura en Belgique des hommes prêts à risquer leur vie pour un idéal, c'est l'esprit de la Brigade. Car, le peuple belge est sain : il a donné suffisamment de preuves de son courage, de son équilibre et de ses vertus domestiques. Il ne lui manque que des chefs dignes de lui, sachant sacrifier leurs intérêts et leurs ambitions et capables de lui inculquer le sens de la grandeur.

Janvier 1946.